PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

APR 10 1940

REVUE DE PARIS

1er FÉVRIER 1940

ALEXANDRE ARNOUX	*Impressions du front*	361
ANDRÉ SIEGFRIED	*France, Angleterre, États-Unis* .	381
HALINA ZOLADKOVNA	*Journal d'une Polonaise pendant l'invasion.* — I	393
IGNOTUS	*Le général Vuillemin*	415
JANE ALLEN	*Superfilm.* — II	421
HENRI MONDOR	*Verlaine et Mallarmé*	450
JEAN SCHLUMBERGER	*Stéphane le glorieux.* — Fin. . .	469
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations militaires.*	506
ROLAND DE MARÈS	*La guerre en Europe.*	514
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris.*	525

PIERRE D'ESPEZEL : *Vieux Paris.*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 3*

La Revue de Paris il y a 25 ans

Du Journal d'une Française en Allemagne, *signé E. Altiar, paru dans la* Revue de Paris *du* 1er *février* 1915, *nous extrayons ces lignes :*

Mardi, 1er septembre 1914. — Un jeune prêtre d'Alsace m'écrit qu'il a failli être fusillé pour avoir fait sonner les cloches de son église le jour de l'Assomption ; on l'accusait de vouloir ainsi témoigner de la joie des Alsaciens à voir revenir les Français qui étaient alors au val de Weiler. Un village, près de chez lui, a été complètement brûlé par les Allemands, pour la seule raison que les Français y étaient entrés et bien que les habitants ne se soient livrés à aucune manifestation, de peur des représailles prussiennes. C'est une véritable terreur que l'Allemagne fait régner aujourd'hui sur ce malheureux pays dont tant de fils, pourtant, servent sous son drapeau.

Les journaux ne disent rien de nouveau et reviennent, sans fin, toujours sur les mêmes histoires. Il semble qu'on n'est plus à cent kilomètres de Paris, comme on l'annonçait hier de façon si sensationnelle, mais à cent cinquante suivant certaines feuilles, à quatre-vingts (à Compiègne), affirme le *Lokal-Anzeiger* de midi. L'opinion se répand, dans quelques milieux, qu'on laissera Paris *ouvert* et sans défense, sans garnison, pour lui éviter les horreurs d'un bombardement!

Tandis que nous nous promenions hier sous les Tilleuls, nous avons eu les oreilles rebattues des prouesses d'un aviateur allemand qui avait survolé Paris et y avait jeté une bombe, sans causer d'ailleurs aucun dommage. Quelques heures plus tard, c'étaient trois bombes et trois dirigeables!

La foule, devant le palais du kronprinz surtout, est dans un enthousiasme indescriptible mais il me semble qu'elle ne sait pas trop pourquoi.

. . . . . .

Pour mon réconfort, la *Gazette de Francfort* écrit que, d'après des informations militaires sûres, elle sait que les forts de Paris n'ont aucune espèce de valeur, aucune chance de résistance. Ils ont tous été bâtis avant 1886, ne sont pas du tout établis d'après les progrès modernes et ne sont faits que de terre et de moellons. L'avis général, ici, est qu'on entrera dans Paris aussi facilement que dans Bruxelles.

IMPRESSIONS DU FRONT

I. — LIAISON FRANCO-BRITANNIQUE

Le ciel, la terre, le vent, et même la guerre, tout est gelé. Le sol hargneux sonne durement sous le pied ou bien, lisse comme un miroir, offre une piste de patinage périlleuse et déclive. Les collines, où se creusent les forts de la ligne Maginot, forment des blocs blancs et verdâtres au sommet desquels on peut deviner, si l'on a de la mémoire et de l'imagination, des cloches de guet, des couvercles de tourelles. Les tranchées vides, derrière les buissons de barbelés givreux, tracent à l'infini, à flanc de coteau, leurs zigzags d'ombre bleue entre leurs lèvres de neige, leur entaille, à angles sortants et rentrants, jetée ainsi qu'une décoration fantasque et monotone sur les champs unis, sans pierres et sans herbe, couverts d'une housse froide, cristallisée, où joue la lumière d'un soleil léger et qui ne réchauffe pas. Quelques soldats, aux tournants de la route montueuse, arrosent le verglas, à larges et lentes pelletées, de mâchefer et de sable, afin que le dérapage épargne les lourds camions. On ne voit, des visages enfouis dans les lainages et les passe-montagnes, que bouts de nez rouges, que fumées bleuâtres d'haleines. Dures relèves, cette nuit ; les bataillons d'échange auront du fil à retordre.

Pour descendre des positions il a fallu plus longtemps que d'habitude. A travers les bois ou les plateaux, cela allait encore mais sur la route glacée c'était plus difficile. Et la

nuit noire, l'onglée ne facilitaient guère les rétablissements et les remboîtages. Tout de même, à force de patience et de rondins qui bloquent les roues, de chaînes, de bonne volonté et d'huile de coude on est arrivé au bout de la peine. Et sans trop de cabossement ni de casse, de bris de matériel ou de membres d'homme ou de bête. Rien de grave ; une ou deux entorses et luxations, compte non tenu naturellement des bobos, bleus aux fesses et contusions qui abondent. Des gars solides et pas douillets, qui n'ont pas beaucoup d'apparence, mais bâtis à chaux et à sable, aux corps butés et résistants, que les veilles à découvert, par près de vingt degrés au-dessous de zéro et les courts sommeils sous les tôles et la glace n'ont même pas enrhumés. De la bonne race paysanne, rompue aux saisons et aux frimas.

Ils ont un peu dormi, ils se sont débarbouillés, au moins sommairement ; ils s'installent dans le camp qu'ils partagent avec des Anglais ; car nous nous trouvons ici au point même de la liaison franco-britannique, au lieu où les deux armées se juxtaposent et s'engrènent. Une vaste cour, au sol gelé évidemment et solide comme un bloc de marbre. Des garçons en chandail y bottent le ballon rond, et fort adroitement, pas en novices ; un char d'assaut y baguenaude vaguement, tâtant le froid de son muffle d'acier à la façon d'un animal blindé, gauche et puissant, né de l'accouplement d'un insecte monstrueux et d'une machine, hésitant entre deux natures, la vivante et la métallique. Un soldat anglais passe près de nous en sifflotant et se dirige vers les chenillettes qui stationnent au fond, de l'autre côté de la frontière idéale qui divise le terrain entre la IIIe République et Sa Gracieuse Majesté ; il apprécie d'un œil de dilettante un talonnage, un blocage, un coup de tête et suit la courbe de la boule de cuir sans interrompre sa chanson. Je pense que, lorsque la terre ramollie par la chaleur fournira moins de chances de fracture de tibia ou de clavicule, il y aura, aux prairies d'alentour, de beaux matches internationaux.

Dans les chambrées de ceux de chez nous, après le somme harassé de l'aube, quelques-uns se rasent, d'autres déballent leur sac ou raccommodent une estafilade de leur capote. Je bavarde avec le caporal dont le groupe occupait l'aile extrême

française, à la place même d'imbrication des Tommies.

« Oh ! dit-il, ça a roulé sans douleur et sans frottement. Bien sûr qu'on cause pas pareil et qu'au début on a eu du mal à se comprendre. Surtout quand l'interprète se baladait ailleurs, et ça lui arrive. Il peut pas, n'est-ce pas, se tenir partout à la fois cet homme. Mais ça ne fait rien. Entre soldats on n'a pas de trucs compliqués à se raconter. C'est des *regulars*, comme ils disent, ces englishes-là, des rempilés quoi ! Ils ont voyagé aux colonies, dans l'Inde, en Égypte. Et propres, bien astiqués, tranquilles. Et service, avec ça. Pas tire-au-cul pour deux sous. Ça les épatait qu'on soit de la réserve, des civils habillés en militaires pour la guerre et que ça ne se voye pas tout de suite. Équipés de première, vous savez ; du matériel qui reluit, des fourgons de première classe, du beau drap et des espèces de thermos qui ressemblent à des percolateurs, qui vous tiennent le rata au chaud, de manière que le ravitaillement leur arrive jamais frigorifié. Ça, c'est du progrès. Au rapport de la nourriture, un peu trop de conserves, à notre goût à nous. Et du thé, du thé ! Leur vice. Toujours à bouillir leur eau pour le thé. Ça m'épate que ça ne les rende pas malades, à force, toute cette flotte chaude à l'intérieur. Faut croire qu'ils sont vaccinés. Vous comprenez, de père en fils, depuis mille ans peut-être qu'ils en pompent. Moi, une fois de temps en temps, ça va, quand j'ai la colique. Mais tout le temps y a de l'abus. Enfin, chaque pays a sa constitution. Je suis pas raciste, moi ; je suis pour la liberté. Leur pain de mie non plus ne me plaît guère. Trop mou. Ils n'en mangent pas beaucoup. On leur a donné du nôtre ; ils ne l'ont pas trouvé mauvais. A revanche de leurs cigarettes qui sentent le foin, l'Orient, le tabac de rupin. Ils aiment bien se raser aussi. Oh ! pour ça, ils ne sont pas fainéants, même s'il faut fondre les glaçons et si la température vous coupe la peau des joues. Mais pour le feu, pas si malins que nous ; on leur a enseigné à débiter le bois mouillé en copeaux, au couteau, à mettre les copeaux en tas bien aéré, à couver la première flamme, à souffler doucement dessus. Ils apprendront vite. Pour la guerre, ça n'a pas traîné ; des *regulars*, vous comprenez, ils ont ça dans la peau. Bien sûr qu'aux colonies et ici, ça ne se ressemble pas. Mais à ce qui

regarde le calme et le sang-froid, personne ne leur en remontrerait. Ils se sont mis à la page, en cinq sec. Et gais avec ça ; j'aurais jamais cru les Anglais si gais ; ça va contre mes préjugés ; ils chantent tout le temps, et des drôles d'air. Chaque pays a les siens. Et pour Noël nous leur avons fourni du vin et ils nous ont refilé des beaux quartiers de plum-pudding ; on leur en avait envoyé par camions. C'est lourd, c'est riche, c'est nourrissant, ça tient ce que ça promet. La guerre, d'une manière, ça fait voyager. Faut bien qu'il y ait un petit avantage qui compense les inconvénients. »

o o

Nous avons quitté le caporal et la chambrée, repris la route. La ferme où nous débarquons, dans un vallonnement entre les bois, présente un amalgame caractéristique et singulier. Les Français et les Anglais y logent de conserve ; leurs cuisines, leurs entrepôts, leurs granges-dortoirs s'y compénètrent et l'on y croise, tour à tour, le porteur de bidons et le serveur de thé, le casque-saladier de nos biffins et l'armet-plat-à-barbe du Royaume-Uni. L'unique salle de proportions convenables abrite les bureaux et les popotes des officiers des deux pays ; ils sont peu nombreux du reste, trois ou quatre de chaque part, à chacune des tables. Les armées y fraternisent et cohabitent, mais les heures des repas sont différentes. Les Anglais, que le bouleversement du monde ne détacherait pas de leur breakfast au bacon fumé, pas plus que nous autres de notre déjeuner de midi avec son vin rouge, sa détente et sa conversation que prolonge l'arome du café fumant, les Anglais, officiers jeunes, blonds et taciturnes, se mettent à table quand nous allumons notre tabac, ayant craché le dernier pépin de la mandarine. On leur sert, et par assiettées individuelles apportées une à une, non par casserole ou potée commune où chacun puise à son tour, un ragoût de viande et de légumes ; ils mangent en échangeant des monosyllabes. L'interprète, assis entre les deux groupes, sert de liaison ; une liaison facile car il ne s'échange guère de paroles à cette heure qui est au milieu de la journée, où l'on ne se sent pas déchargé des soucis et du

travail fixé. Je sais bien qu'à la guerre, à celle-ci principalement, d'une torpeur diurne et d'une activité nocturne, les ténèbres n'apportent pas de cesse, au contraire. Cependant l'esprit et le corps de l'homme gardent, en dépit de tout, l'habitude de se délier après le crépuscule, se donnent un repos dont le pli ne se perd pas et qui survit aux circonstances. A midi, ils demeurent contractés, noués. Peut-être aussi la chaleur, même médiocre, qu'assure mal un poêle chlorotique, succédant au froid piquant du dehors, à ses aiguilles, engourdit-elle les hôtes de la chambre où brillent, dans un coin, les papiers de couleur, les résilles d'or, les œufs d'argent d'un sapin de Noël mis au rancart.

Nous sortons, nous suivons une piste de neige ; les empreintes solidifiées des godillots nous conduisent à un bout de forêt ; les nôtres et les Anglais y voisinent silencieusement, surveillant l'horizon, entourés de lambeaux de fil de fer, entretenant des foyers revêches et maigres au fond des abris de fortune calfatés de terre et de brindilles, fermés par des toiles de tente. Un soldat, tête nue, en plein vent, tend un pot de métal au-dessus d'une flamme de bûchettes que protègent des clayonnages ; il prépare attentivement son thé ; il a des joues fraîches, roses, rasées de près ; il chantonne ; inutile de lui demander à quel pays il appartient. Nous avançons ; nous atteignons l'emplacement du fusil-mitrailleur français. Un des nôtres, hier, un peu après la tombée de la nuit, l'a regagné en touchant presque les Britanniques ; il a causé involontairement une petite alerte car on veille, on se méfie dès l'ombre close ; les Allemands, guidés par leurs fameux chiens de patrouille, sur lesquels la légende brode un peu, j'imagine, dont elle amplifie les exploits, le flair, les courses zigzaguantes qui narguent les balles, les Allemands s'aventurent souvent fort loin. Mais il n'y a pas eu, par bonheur, de précipitation, d'erreur fâcheuse ; notre homme a sifflé, les Anglais ont répondu ; on s'est entendu et reconnu grâce à la musique.

Paysage du Grand Nord. Je ne me figure pas autrement le Canada. Une étendue blanche et ouatée ; le sentier du bois, tracé à travers les taillis, aboutit à une étendue plane que la lumière, qui baisse déjà, nuance étrangement d'un bleu qui ressemble à l'eau d'un lac, d'un golfe marin sans vagues,

immobile et comme peint à la détrempe. Des haches frappent des arbres à notre droite et l'on entend au loin des cris anglo-saxons, des rires, la rumeur d'un travail de bûcherons joyeux car le moindre bruit se propage dans l'air lumineux et sec avec une netteté mystérieuse, retentit d'un autre monde, d'un univers de songes clairs. Maintenant la clairière craque sous nos semelles et une forêt de sapins dresse, muette celle-là, à deux cents mètres devant nous, sa muraille d'accents circonflexes emboîtés, verts et blancs.

Plus tard, à l'heure indécise qui tombe tôt en cette saison, nous atteindrons le cantonnement anglais. Une large rue droite et montante. Quelques inscriptions aux grandes lettres inhabiles pavoisent les maisons : Merry Christmas... Hot baths. Cette dernière me paraît de l'humour. Devant les portes, des groupes de soldats en armes et équipement complet de campagne, en casque plat, cette coiffure immémoriale à laquelle, depuis la guerre de Cent Ans, nous reconnaissons les Goddams. Que se passe-t-il ? Une revue, une prise d'armes, une relève ? Non, m'explique-t-on, un rite quotidien. Vers les quatre heures, tous les jours que Dieu fait, ils se mettent ainsi sur leur trente et un, attendent un moment ; parfois un officier jette un coup d'œil rapide ; puis ils se déshabillent, reprennent leurs frusques de seconde zone, leur béret kaki à pompon, leur air le plus familier. Cérémonial d'usage, liturgie sacramentelle, comme le sport du samedi, la rencontre Oxford-Cambridge, le repos du dimanche, le smoking du dîner, tradition d'empire. On la célèbre ici aujourd'hui, ainsi que partout où est l'Angleterre, religieusement et naturellement, aux seuils de ce village qui a vu les Allemands dressés à la prussienne, automates de précision anormalement impeccables, embrochés par la discipline, et les Français, un peu relâchés parfois, avouons-le, dans leur tenue, mais si souples, si allants, si bons guerriers à contre-cœur, si peu militaires qu'ils préfèrent, pour le repos, aux baraquements confortables et chauffés des camps clos de murs, à poste de police, les mauvaises granges criblées de courants d'air, à la paille émiettée, où l'on se sent chez soi, entre copains, soustrait à la hiérarchie et à l'autorité proche du galon.

Nous repartons. J'observe la sentinelle. L'homme ne peut

savoir que quelqu'un le voit. Fatigué de l'immobilité, il met le fusil sur l'épaule en décomposant le mouvement selon les principes. Puis il fait les cent pas, avec demi-tour réglementaire, comme s'il était de garde à Buckingham. *Regular*, conscience professionnelle, scrupule et puritanisme du maniement d'armes, tradition, empire.

II. — ARTILLERIE

Nous avons laissé là-bas, au centre de la plaine raboteuse, sur leurs épis de voies ferrées, les grands 320 huileux et poudrés de flocons. Ils dorment, inactifs jusqu'à présent, ils veillent plutôt. Leurs poids, leur gabarit leur interdisent les routes communes aux sinuosités trop courtes, dont ils faucheraient les arbres et les maisons des tournants, dont ils défonceraient le macadam, les ponts trop mièvres pour leur masse. Un véritable train soutient leur tube énorme, nonchalamment allongé, qui ne lève pas le nez en ce moment et n'a, dirait-on, pour occupation que de peser, d'accabler les boggies, les rails, les traverses, le ballast, la terre. Les wagons de munitions les suivent, les précèdent plutôt, chargés de gargousses, d'obus, qui représentent chacun une petite fortune, et les tracteurs accouplés, double pentagone en forme, de profil, de meules basses d'acier. Les 320 reposent sur leurs épis qui tracent de longues courbes à grand rayon dans la campagne, attendent patiemment, pour sortir de leur torpeur, que cette guerre de petits engins, qu'ils méprisent, de jets à faibles portées, de grenades, de fusils-mitrailleurs, de calibres nains, cède la place à celle des machines terribles, des projectiles qui s'en vont par les airs, à plus de quarante kilomètres, en roulant avec le fracas des express.

Ils sont loin déjà nos 320, pareils à des cheminées d'usine que charrierait un lit de wagons trapus et compacts ; nous avons laissé derrière nous un beau ruban de chemin glissant, franchi je ne sais combien de barrages, de réseaux, de chicanes, de chevaux de frise, de fossés à tanks. Aux coudes, près de son abri bas, couvert de branchages, l'homme du

canon antichar ou de la mitrailleuse se chauffait à l'illusion de tiédeur d'un soleil pâle qui a franchi les brumes de l'horizon où il luisait, rouge et rond, pareil à un sou de cuivre neuf, qui s'élève maintenant dans un ciel presque pur et fond à fleur de peau le verglas. Voici, au delà des collines, l'automobile abandonnée, le talus et la rigole passés, un champ blanc et craquant comme du sucre sous la semelle. On met en batterie les 105, à la lisière des bois.

De belles pièces, entre le léger et le lourd, rapides, agiles, fortes ; selon l'ordre humain elles correspondraient au boxeur poids-moyen, au trois-quarts aile de rugby. « Les chiens de garde de l'infanterie », dit le lieutenant qui les commande et qui ressemble, en plus jeune et moins étoffé, à Pierre Benoît. Mêmes yeux rieurs, même figure pleine, et ce ton moqueur, toujours nuancé de mystification, d'une voix un peu grasse qui s'accorde parfaitement à l'humeur du regard et à la rotondité aimable du tout. Un Pierre Benoît artilleur au lieu d'académicien et qui réglerait, avec le même détachement appliqué et la même précision d'un calcul qui ne livre rien au hasard, des tirs de 105 au lieu de destins d'héroïnes en A. Pour le moment il ne me prend guère au sérieux, à ce qu'il me paraît. Il a jaugé mes capacités en balistique. « Où nous tirons, ça ne vous intéresse guère, n'est-ce pas? Vous le saurez tout de même. Sur trois batteries allemandes, là, là et là. La plus difficile, voyez-vous, la dernière, parce qu'elle se trouve à contre-pente et qu'il faut raser au poil la crête si on veut la toucher. La trajectoire du 105, c'est du tendu. Enfin, on fera de son mieux. Mes hommes travaillent bien ; ils valent le matériel. Du Bourguignon et du gars du Nord, du *ch'timi ;* du salé et du costaud, du vite et du têtu. Chronométrez le temps, du premier coup au départ ; cela vous étonnera peut-être. Il faudra se dépêcher, mettre les voiles avant que ces messieurs d'en face nous aient repérés. Parce qu'ils répliqueront, les Fritz ; ils ne laissent jamais une politesse sans réponse. Mais, que je vous avertisse, vous n'avez peut-être pas, non certainement pas, l'habitude de notre boucan. Ça pète sec. Gare à vos tympans. Ne vous approchez pas trop d'abord, buand nous débuterons. Présentez-vous de face à l'onde de choc, de façon que chacune de vos oreilles la reçoive rasante,

non de plein fouet, et également. Ouvrez la bouche afin que la pression intérieure équilibre l'extérieure. Si vous voulez du coton pour vous matelasser la conque auditive, on vous en fournira. Oh ! n'ayez pas de fausse honte ; tous mes artiflots s'en bourrent. Excusez ; maintenant je m'occupe du boulot. »

Les hommes, quelques-uns drapés de l'ample pélerine kaki, d'autres en capote ou en tunique, s'affairent en silence, chacun à son poste, chacun tenant son rôle dans ce spectacle bien ordonné, répété cent fois et qui ne connaît ni l'accroc ni la panne. Presque pas de commandements ; tout s'accomplit comme de soi-même. Les pièces ont braqué leur gueule dans la direction convenable ; des équipes de marteleurs, de manieurs de masses de fer les calent, afin de les soustraire au recul, tapent à tour de bras sur les *couteaux* qui fixent la crosse de l'affût ; deux hommes alternent et marient leur effort ; rythme parfait que répercute l'écho ; cadence qui évoque à ma mémoire le cher vieux bruit du cirque qu'on montait sur la place de la petite ville, l'enfoncement des piquets pour les haubans du grand mât. Aujourd'hui, cirque de la guerre. Travail pénible, où les équipes se relaient sans interrompre le martèlement, sans que, si l'on fermait les yeux, on pût deviner la substitution des frappeurs. Beaux mouvements, exacts et aisés, des troncs bien assurés aux cuisses, des bras, des masses emmanchées ; demi-cercles aux rayons de muscles, de bois, de fer qui aboutissent à un heurt puissant et sonore, à la poussée un peu plus profond dans le terrain du *couteau*, à sa morsure chaque fois mieux plantée. Ouvrage particulièrement difficile aujourd'hui à cause du froid glacial qui a fait du sol aqueux une cuirasse, un bloc de gel. Mais cela vaut mieux, à tout prendre, que la confiture boueuse, l'argile inconsistante de novembre et de décembre où trempaient les cales ; le tir ne les ébranlera pas ; on n'aura pas à revenir sur le turbin.

J'écoute la succession des han, des chocs du métal battu, que double l'écho des bois et des vallons. Chaîne sans fin. Il me semble percevoir, sous le drap des uniformes, le jeu des reins, des poitrines, des épaules où s'articule la fronde des membres prolongée par les masses. Puis tout se tait. Un coup isolé encore, de rabiot, qui n'a pas d'héritier. Une voix,

celle du lieutenant peut-être, mais vive, nette, décisive, dépouillée de sa rondeur grasse et maligne, une voix crie : « Tout le monde aux tubes ! »

Plus de dispersion maintenant ; le décor bâti, la représentation commence. Deux bouffées de flamme bleue et verte aux contours moirés, gorge de pigeon, s'échappent des bouches à feu ; on vient de brûler la graisse intérieure des canons, de flamber les tubes. Tout le monde à sa place et coton aux oreilles, sauf le chef de pièce qui attend les ordres, son bouchon auriculaire à la main. Le sous-lieutenant, un grand, à la haute silhouette, a commandé le tir ; les chefs de pièces garantissent leurs tympans.

Cela durera dix minutes, exactement ; quatre-vingts obus, et aux pointages divers. Chaque coup, avec son éclair, sa flamme bleue, verte et dorée, son rond brillant, vermeil, gorge de pigeon qui persiste un peu, son bruit aride, saisissant, vorace que l'écho reprend au bout d'un moment ; l'écho qui s'étale, se soutient et déferle, lui, comme une vague, qui habite un royaume moins cruellement mathématique et instantané, plus relâché que le nôtre, et où le temps a le temps.

« Inscrivez dérive... Surveillance numéro 1... Augmentez de 37... Par 5... Répété trois fois... Section, feu !... »

Tantôt les pièces crachent individuellement, selon une discipline propre à chacune, tantôt presque ensemble, et juste ensemble même parfois.

« Vous êtes prêts !... 142 décigrades... 247... Première pièce... feu !... »

Je me suis retourné, aveuglé, les oreilles rompues, vers le bois. Je me présente, oubliant les préceptes, de profil à l'onde de choc ; brutalement assourdi, je vois, à chaque détonation, la garniture blanche des rameaux tressaillir, perdre contact, tomber doucement en s'effritant à travers les branches ; chaque ébranlement provoque une chute lente et cristalline. Puis, soudain, un silence que rien ne brise plus, qui déconcerte et étourdit presque, un silence où ne chante plus qu'un bourdonnement de l'ouïe. C'est fini. Quatre-vingts coups, quarante par pièce, en dix minutes. Il ne reste, de toutes ces lueurs brusques et de ce vacarme détaché, harcelant, de ce staccato d'artillerie, qu'une odeur de poudre sur la neige.

Il ne s'agit pas de lambiner. C'est maintenant qu'il faut aller vite, ne pas gaspiller une seconde ; la sécurité de tous dépend de la rapidité du départ. Si l'ennemi a le loisir de combiner les indications, les mesures de ses divers postes de repérage au son, de construire les hyperboles qu'ils fournissent en se jumelant et de déterminer leur intersection, il y aura du grabuge pour la section et de l'arrosage. Pas de bousculade cependant, pas de cris ; une vitesse ordonnée, distribuée, un accord sans heurt des rouages ; chacun fait exactement ce qu'exige la répartition des tâches, exécute sans bavure le mouvement qui lui appartient et qui, longuement digéré, assimilé, lui est devenu un réflexe ; la machine collective humaine fonctionne avec une précision incomparable, dans le mutisme et dans l'huile. On n'entend pas même un ordre, un commandement ; il suffit au chef d'un geste, à peine ébauché, d'un mot murmuré, d'un coup d'œil ; il a été compris ; sa présence ne paraît pas indispensable ; l'orchestre, croirait-on, s'il ne le dirigeait pas, n'aurait pas une fausse note, un contretemps ; il se manifeste plutôt comme contrôle de sûreté que comme maître de manœuvre. Merveilleuse discipline si bien assimilée qu'elle n'a plus besoin de signe visible ; automatisme instinctif et comme libre ; connexions infaillibles et vitesse dont on ne s'aperçoit qu'au résultat, en y prêtant attention, tant elle possède de tranquillité, de coulant, de facilité acquise par l'entraînement, tant elle manque de hâte et de précipitation, de ces ralentis et de ces désunissements qui permettraient, par contraste, de la mesurer.

Voilà ; les couteaux arrachés de la terre gelée où ils n'avaient pas branlé d'un centimètre, les pièces dépointées, les hommes jetés sur le tube, y pesant de tout leur poids pour le ramener à l'horizontale, le coucher, les affûts fixés aux camions-tracteurs, nous fuyons déjà la lisière forestière, le dangereux emplacement de tir. Duel singulier qui succède au bombardement brutal. Ici, des hommes dressés à leur métier, à leurs mouvements particuliers et simples qui se conjuguent, des hommes formant un seul corps, une seule machinerie de chair adaptée aux engins d'acier ; et ils opèrent avec la plus grande économie, avares du temps dont dépend leur sauvegarde, collant à lui,

n'en laissant pas un atome inoccupé. Là-bas, chez l'ennemi, des calculateurs pressés interrogent les appareils enregistreurs de l'onde sonore, se communiquent, de poste à poste de repérage, des chiffres et des corrections diverses, nous cherchent mathématiquement par les courbes qui nous désignent et nous menacent, qui se coupent là même où nous nous tendons pour les devancer. Un beau match : géométrie contre enlevage de canons, course d'hyperboles contre arrachage de tubes d'acier. Si les calculateurs attendent toutes les coordonnées nécessaires et les combinent en nombre qui annule les dangers d'erreur, nous gagnons du répit mais leur chance de nous atteindre, de nous coincer au milieu de notre repli, baisse. Si, pour se hâter, ils se fient à leur intuition, renoncent à quelques éléments de calcul, abrègent leurs opérations de recensement et de construction linéaire, ils augmentent pour eux-mêmes la marge d'approximation du lieu, pour nous le péril de surprise avant déménagement complet mais, ce qu'ils rognent sur la durée, ils le mangent en précision et en efficacité ; nous pressant par le temps, ils nous fournissent une facilité d'espace et nous lâchent du terrain. Beau match en vérité.

Les camions-tracteurs emmènent les pièces sur le sol raboteux, aussi ferme que la pierre, où elles n'impriment ni traces ni ornières. Ils ronflent et brimbalent ; les tubes cahotent, dansent de la gueule et de la culasse. Au fossé assez profond que l'on a, par prudence, à demi-comblé de fascines, il y a un peu de tirage. De son petit rouleau d'avant, le tracteur pique le revers ; il hésite, s'immobilise puis la chenille prend contact, épouse le terrain et s'y modèle, en moule les aspérités et les points de prise possible, le refoule, titube au faîte de la rive opposée, balance, s'abat enfin sur la route et hisse derrière elle le canon résigné et balourd, vidé maintenant, après ses explosions et son délire de meurtre, de toute initiative, esclave du tracteur, du verglas et du caniveau. Le commandant se frotte les mains ; ses yeux rient plus que jamais. Il m'interroge :

— Vous avez noté le temps ?

— Oui. Dix minutes pour le tir. Du dernier coup à la sortie du terrain, neuf minutes quarante secondes.

— Pas trop mal. Une veine, ce froid. Par la pluie, dans l'argile de ce sacré pays, on aurait risqué l'enlisement de la première pièce, qui se trouvait en contrebas, et le passage du fossé aurait donné du tintouin.

A ce moment, l'artillerie allemande entame sa réponse. Bonne direction mais beaucoup trop court ; cela éclate à près de huit cents mètres. Une série assez étoffée.

« Ah ! ah ! fait notre Pierre Benoît artilleur, ils ont calculé trop vite. Rapidité ou justesse, faut choisir. En tout cas, nous étions parés. »

III. — CEUX D'EN FACE

Pour moi ils demeurent un mystère. Cependant je les connais ; j'ai vécu en Allemagne ; j'ai fait la guerre, quatre ans, contre eux ; j'ai assisté, à Berlin, aux premiers triomphes de Hitler ; j'ai mesuré à ces mille petits signes familiers, qui parlent mieux que les études abstraites et les généralisations, la progression du nazisme, l'imprégnation d'un peuple par une idéologie rogue et sommaire ; j'ai touché du doigt la grande misère, le désespoir germaniques ; j'ai écouté la voix rauque de Goebbels, au *Tiergarten*, par une nuit de neige pareille à celles-ci, lorsqu'elle chantait sauvagement le triomphe de la Sarre ; j'ai suivi le long défilé, d'une dure et magnifique cadence, qui célébrait la victoire du plébiscite. Uniformes noirs, jaunes ou gris, casques et bannières, parade nocturne interminable d'*Unter den Linden*. Et ce visage de S.A. violemment éclairé, contracté, aux brutaux méplats, soulevé par le *Horst Wessel lied ;* et cette figure d'ombre, furtive, peureuse, qui refusait l'acceptation, qui se dissimulait dans l'ombre d'une venelle pour ne pas saluer de la main tendue les drapeaux à croix gammée. Qui l'emportera là-bas, au fond des cœurs, de cette double face de l'Allemagne, du fanatique soumis à la plus farouche intoxication, au plus irréparable *drill*, ou de l'homme libre qui se cache, se dérobe à l'obligation d'acclamer unanimement, à la volupté, si proprement teutonne, du *Zusammen-Marschiren*, de la marche en troupe disciplinée, puissamment commandée où l'individu,

physiquement et moralement, s'agrège, sent avec extase se consumer ses contradictions intérieures et extérieures, sa vieille anarchie ancestrale matée.

La guerre creuse le fossé. De l'arrière on peut encore se permettre des opinions établies, que les journaux et une information assez rudimentaire affermissent. En ligne, de près, on hésite, on devient moins sûr de soi-même et des vérités faciles et simples qu'on couve en soi. J'ai contemplé longuement un jour, d'un blockhaus du Rhin, des soldats grisâtres de l'autre rive qui ne se cachaient guère ; à l'orée d'un boqueteau, j'ai fouillé la colline adverse où j'ai cru distinguer à la jumelle, l'hiver ayant dénudé les arbres et les buissons, un fantôme ennemi entre les troncs. Ces petites distances augmentent, pour ainsi dire, l'éloignement. De Paris on professe des jugements sur un peuple ; du blockhaus, du boqueteau, à quelques centaines de mètres, un monde étroit mais rendu impénétrable par les mitrailleuses muettes, terrées, par les champs de tir de l'artillerie, les mines, les panneaux de ronces, les guetteurs tapis, un monde étroit et sans passage, sauf au péril de mort, me séparait de l'*homme*. Et l'homme en guerre, encadré, enrégimenté, ne ressemble pas au chômeur de Moabit, au comptable de Hambourg, au vigneron du Palatinat, au brasseur de Munich, surtout s'il est allemand, s'il possède le génie, unique à cette nation, de se cimenter, de consentir extatiquement à devenir grain de sable de la tourmente déchaînée, cellule de l'arbre assailli.

J'ai curieusement interrogé ceux qui peuvent le mieux le connaître dans son état actuel, passivement englouti et activement guerrier : les soldats d'entre Rhin et Moselle, ses adversaires de chaque jour. Leurs réponses ne m'ont rien appris de certain, n'ont confirmé que mon ignorance. Mes informateurs étaient tous de bonne foi, certes, et instruits par l'expérience personnelle ; pourtant ce qu'ils me disaient ne concordait guère. Pour l'un, un commandant d'Afrique, un blédard qui, à coup sûr, ne prenait pas ses espérances pour des réalités, il n'avait échappé d'un mauvais pas que grâce à la faiblesse de leurs mitrailleurs, à leur confusion et à leur fébrilité ; en 1917 il n'en serait pas revenu à si bon compte. Pour d'autres, leur technique de la patrouille et de l'attaque inopinée les

avait littéralement éblouis. Une fois, le manque de sang-froid d'une unité déclenche, sans raison, un barrage de mortiers et d'armes automatiques, use à vide les munitions; d'autres fois, des reconnaissances d'une excellente facture, d'un velouté, si je puis m'exprimer ainsi, et d'un tact surprenants, contournent nos positions et en étudient la densité et le dessin. Que conclure de ces témoignages si opposés, et tous de véracité si incontestable, sinon l'hétérogénéité de l'armée allemande?

En 1914, elle formait un bloc sans fissures, d'un grain uni, aux éléments interchangeables, sa composition ne présentait ni trous ni faiblesses. Il n'en va pas de même aujourd'hui. Certaines des classes n'ont eu qu'une instruction rapide, complétée à la hâte, manquent de cadres, que ne remplacent pas quelques vétérans de 1918; la rivalité entre la Reichswehr et les S.S. introduit une dualité, un élément de rivalité et de trouble. On a vu souvent les petites attaques, les coups de mains, les patrouilles les plus difficiles tentés par des groupes qui se rapprochent de nos corps francs sans doute mais en diffèrent profondément par le recrutement et l'esprit. Tandis que nos hommes d'aventure sortent des régiments en ligne, n'en forment que la fleur audacieuse, ne s'en distinguent pas radicalement, en naissent et y rentrent, ceux de nos adversaires, la plupart du temps, viennent de l'intérieur, ne se mêlent pas aux bataillons de position, étudient et répètent leur incursion, l'exécutent et refilent à l'arrière. Cela tient plutôt de l'expédition punitive, rapide et brève, des représailles et des sondages, des razzias de guerre civile que de la guerre proprement dite. Des batteurs d'estrade, du reste, gonflés à bloc, rompus à l'art de l'embuscade, préparés à la surprise, et même, m'a-t-on dit, à l'interrogatoire où ils savent ruser et se défendre, pour le cas où ils seraient faits prisonniers. Sans doute a-t-on exagéré leurs prouesses et celles de leurs fameux chiens, l'efficacité de leurs mitraillettes, outil des gangsters de film américain, et de leurs torchères électriques qui aveuglent. L'imagination du guetteur de petit poste isolé peuple volontiers l'ombre; elle annonce un tir ennemi de grenades et, quand on fouille le terrain, au jour, on ne trouve pas un seul de ces manches qui confirme-

raient leur emploi. Ou bien l'observateur indique qu'une mitrailleuse adverse s'installe, la nuit, non loin de nos emplacements ; on tend un piège ; un homme fuit, abandonnant une crécelle qui imitait parfaitement le tactactac, à l'aide de laquelle il espérait nous obliger à dévoiler nos armes automatiques. Dans ce cas, une sentinelle non avertie de la ruse ne pouvait pas ne pas s'y laisser prendre. Mais que vaut le gros de la troupe, en dehors de ces éléments peu nombreux, étrangers, très remuants? Nos divisions qui, tour à tour, s'aguerrissent à la ligne de surveillance et de première résistance, en avant du rempart Maginot singulièrement renforcé aujourd'hui en profondeur et doublé d'ouvrages légers selon le système Siegfried, nos divisions tiennent le terrain avec leurs seules forces, sans appui d'équipes choisies ; elles n'utilisent que leurs soldats, les jettent à toutes les actions qui endurcissent et aiguisent. Nous n'avons pas de ces virtuoses chauffés à blanc ; chacun met la main à la pâte et s'en tire fort bien, ma foi, se familiarise avec toute la guerre, n'attend pas le secours de privilégiés de la gloire, de l'équipement et du confort pour les missions extraordinaires. Quand les armées cesseront de n'avoir que des contacts du bout de l'ongle, de la pointe des cheveux, en arriveront à s'étaler et à se prendre au corps, quelle formation se révèlera la meilleure, de celle qui n'engage aux occasions difficiles que des groupes d'assaut, d'élite, que ses sprinters vraisemblablement peu nombreux, ou de celle qui entraîne au feu et trempe l'ensemble de la troupe? Notre extrême homogénéité, notre alliage solide s'opposent heureusement à la mixture allemande, où voisinent l'excellent et le médiocre, le vorace et l'inerte ; nous ne connaissons, au sein de l'épreuve commune, ni premier ni deuxième choix, ni vedettes ni figurants. Et quelle proportion atteint, dans l'effectif ennemi, ce sel bouillonnant de l'armée et du nazisme? Je l'ignore, mais je l'imagine assez faible.

o o

Les officiers prisonniers logent à part ; ils ont chacun leur chambre et une pièce de réunion ; ils ont droit à une ordonnance

et touchent une solde de captivité fixée par les conventions internationales, sur laquelle ils peuvent faire venir de la ville des extras ; ils se déclarent du reste satisfaits de la nourriture et, s'ils ont acheté des oies pour Noël, en quantité assez surprenante pour nous, c'est plutôt par luxe et pour marquer la fête traditionnelle que pour obéir au cri de leur estomac. Les sous-officiers et les hommes, eux, occupent une usine qu'ils ont pour tâche et occupation journalière de débarrasser de ses machines ; machines fabriquées en Allemagne, ils l'ont remarqué avec une certaine vanité patriotique. Il n'y a pas à se plaindre de leur travail ni de leur conduite ; disciplinés et acceptant leur sort avec un fatalisme, une résignation qui nous étonnent toujours un peu, ils ne donnent pas trop de fil à retordre à ceux qui ont charge de veiller sur eux. Ils mangent l'ordinaire même de nos soldats ; la même cuisine fricote pour eux et les nôtres qui les gardent ; une bonne odeur de soupe chaude, de tambouille mijotée remplit les couloirs où nous pénétrons. Au début notre ravitaillement les a déconcertés ; accoutumés à l'*ersatz* de toutes choses, la vraie viande, le vrai pain, les légumes authentiques, les aliments où la chimie n'intervient pas leur inspiraient une certaine méfiance, qu'ils ont vite vaincue ; la quantité et le poids, auxquels nous préférons, nous, les vertus nutritives et gustatives, les décevaient un peu ; une longue habitude de la sustentation par des matières pauvres de remplacement a créé chez eux une nécessité de se gorger. La nouvelle adaptation n'a pas duré longtemps ; mais ceci montre bien qu'il ne faut compter qu'avec prudence sur les effets du blocus et de la gêne économique ; les Allemands, depuis la dernière guerre, ont subi une sorte de perversion digestive ; les privations qu'ils ont subies par nécessité ou volontairement comme conséquence de la fermeture des frontières et de l'autarcie à outrance, les rendent insensibles à certaines restrictions qui incommoderaient fort le Français et l'Anglais ; les ventres des jeunes générations n'ont jamais connu le régime du IIe Reich, de Guillaume, casqué en pointe, impérialement bourgeois et beurré, abondant en cochonnailles d'origine pure, où les lainages étaient de la laine, la bière de l'orge et du houblon, le café du café ; elles se trouvent bien accommodées à la disette, aux mala-

xages de remplacement ; elles peuvent supporter, sans trop en souffrir, les savantes sophistications et les expédients d'un siège de longue durée. Le régime hitlérien a accoutumé leur esprit à une puissante tolérance du mensonge sans contrepartie, de l'idolâtrie de l'absurde ; leurs oreilles n'entendent qu'une voix, ne perçoivent plus les ondes qui charrient une vibration de vérité. Notre chance, c'est que ce pays grégaire, obéissant au pas de l'oie à la divinité des consignes et des mots d'ordre, le jour où il changera, transformera du tout au tout sinon sa nature du moins son Credo ; sa rapidité d'écroulement, d'effondrement n'a d'égale que sa force de cohésion ; un maillon défait, il se délie totalement ; un fil rompu, il se découd.

De vastes ateliers vitrés, au sol de ciment, que les prisonniers actuels aménagent pour ceux qui viendront les y rejoindre. Des barbelés, pas trop rébarbatifs et qui nous rappellent seuls parfois, en nous tirant les basques, que nous ne nous promenons pas, par un dimanche vide, dans une fabrique. Des tourniquets aux sorties afin de sérier les passages ; des planches qui seront des tables, des lits ; l'infirmerie badigeonnée à la chaux, les douches. Cela ressemble assez, en somme, à un camp de travail comme j'en ai visité aux environs de Berlin, sauf les barbelés et sauf, aussi, que de fraîches jeunes filles y vivaient, s'y instruisaient aux délices totalitaires, cultivant la terre et chantant des hymnes racistes, si bien caporalisées que mon souvenir peut s'y méprendre.

Au commandement aboyé par leur sous-officier, voici tous nos prisonniers en ligne, au garde à vous. Presque tous assez jeunes et le teint frais ; deux ou trois vétérans pourtant, dont l'un, pris dès le début de 1914 jadis, a renoué en septembre une carrière vouée aux geôles. Les étoffes de leurs costumes sont exécrables mais, me dit-on, leurs cuirs et leurs armes ne manquaient pas de qualité. Il ne leur arrive de leurs familles que des colis fort étiques, de pauvres biscuits, d'assez piteux succédanés. Tous ayant honnêtement combattu : ou ramenés par surprise, tombés dans une embuscade comme les deux S.S., qui ne se trouvent pas encore ici du reste, et qui photographiaient un village qu'ils ne croyaient pas aux mains des nôtres ; ou égarés à la manière de ce cycliste que sa mauvaise

chance a conduit dans nos positions. (Il faut des lignes bien aérées pour une telle bévue.) On me raconte aussi qu'un *gefreiter*, à la poursuite d'un cochon ensauvagé à travers le *no man's land*, n'a pas aperçu l'une de nos patrouilles ; elle lui a coupé la retraite et a poussé chez nous les deux gibiers, dont l'un comestible. J'échange quelques mots avec ces garçons ; l'un vient de la campagne, un autre de l'armée active, un autre des faubourgs ouvriers de Berlin. Je ne leur parle pas politique ; je sais ce que vaudraient leurs réponses : ou bien le dégonflage des timides, de ceux qui voudraient se faire bien voir et ne pas contredire ce qu'ils supposent que nous attendons d'eux ; ou bien le raidissement des fiers, qui outreraient peut-être leurs sentiments en face de l'ennemi, qui nous cacheraient leurs doutes. Je n'aime provoquer ni l'une ni l'autre de ces réactions. Aux murs nus, ils ont accroché quelques images d'illustrés et une planche en couleurs qui représente les uniformes de l'ancienne armée française ; un sapin, au fond, garde ses boules multicolores, ses cheveux d'ange, les traces de Noël qu'ils ont célébré en dépit du Führer, qui leur a valu une ration supplémentaire. Pour le Nouvel An, leurs officiers leur ont envoyé quelques bouteilles de bière. Religieux pour la plupart, ce qui démontre bien que la campagne antichrétienne de Hitler n'a rencontré encore que peu d'échos, n'a pas ému les couches profondes du peuple, ils ont réclamé les offices d'un prêtre et d'un pasteur ; on a fait droit à la demande ; deux ministres du culte les visitent régulièrement.

Dans le bureau du commandant du camp, en compagnie de l'interprète, j'assiste à une petite scène fort caractéristique. Le sous-officier allemand responsable du travail et de la discipline écoute les consignes et les directives diverses qu'on lui donne. C'est un Bavarois de vingt-sept ou vingt-huit ans, bien taillé, correct et à la figure intelligente et énergique, les yeux bleus, le regard droit ; un sang vif colore ses joues quand il se contient ou s'anime. A son tour, les ordres notés, il formule quelques observations, d'un ton dont la déférence n'exclut pas la netteté ; il veille au bien-être et au confort de ses hommes ; il a conscience de ses devoirs ; il ne se dérobe à aucun ; ni servilité ni insolence en lui ; une

juste appréciation des circonstances et du métier délicat que lui impose son rôle de tampon entre ses compatriotes internés et les autorités françaises ; il n'essaie pas d'éluder son destin, il l'accepte et en tire tout ce qu'il peut pour les autres ; son attitude impose la considération. Nos officiers se montrent fermes et humains, rigoureux sur l'exécution des ordres, conciliants pour le reste. Tout cela a beaucoup de dignité dans sa simplicité et sa rudesse. L'entretien prend fin ; l'Allemand salue, fait un demi-tour réglementaire et sort.

ALEXANDRE ARNOUX

15 janvier 1940.

LA CONTRIBUTION DE LA FRANCE, DE L'ANGLETERRE ET DES ÉTATS-UNIS A LA CIVILISATION OCCIDENTALE

Race blanche, Europe, civilisation occidentale, voilà trois termes qui ne se recouvrent plus exactement comme autrefois. Il fut un temps, en effet, où la race blanche était pratiquement toute entière en Europe, tandis que la civilisation occidentale ne se distinguait pas d'une civilisation proprement européenne. Mais, en débordant hors de son territoire initial à partir du XVIe et surtout du XIXe siècle, l'humanité blanche a, dans une large mesure, déplacé son centre de gravité. Il est né, de ce fait, une civilisation spécifiquement occidentale dont le foyer demeure sans doute dans la vieille Europe mais qui n'est plus contenue dans ses limites. Nous voyons, par contre, une partie notable de l'ancien continent renier quelques-uns des principes que nous avions pris l'habitude de considérer comme constituant la base même de notre vie civilisée. Il s'ensuit une sorte de décalage, avec un changement d'axe. Je resterai fidèle à l'Europe, considérée comme unité de civilisation : sa division en deux zones hostiles, reposant sur des fondements de culture différents, incompatibles entre eux, équivaudrait à une défaite irrémédiable. La civilisation occidentale, à laquelle nous nous rattachons, ne pourrait alors survivre qu'en cherchant, au delà des océans, de

nécessaires compensations. Il faudrait dire alors : Rome n'est plus dans Rome !

C'est, avouons-le, la situation présente, car trois pays demeurent actuellement les fondements solides, le refuge véritable de l'esprit occidental : la France, l'Angleterre, les États-Unis restent fidèles aux principes d'individualisme et de liberté sur lesquels repose toute notre tradition civilisée, et même deux d'entre eux luttent, les armes à la main, pour les défendre. Quelle est la contribution de chacun d'eux à cette civilisation que nous persistons à estimer la meilleure ?

I

S'il me faut chercher, dans la contribution de la France, ce dont je suis le plus fier, je n'hésite pas : je placerai, tout au centre, la confiance magnifique du Français dans l'intelligence humaine, c'est-à-dire dans l'humanité elle-même. Il croit vraiment, et de tout son être, qu'il y a une vérité humaine, appartenant à tous les hommes et que, cette vérité, l'intelligence peut la comprendre et la parole (du moins par l'entremise de la langue française) l'exprimer. Car, pour lui, et cela est essentiel, la pensée n'existe, ne naît à l'existence, que si elle peut être exprimée : jusque-là, elle n'est que virtuelle, c'est-à-dire qu'à nos yeux elle n'est pas, la forme étant une condition nécessaire de son être.

Là réside sans doute la différence profonde qui sépare la pensée française de la pensée allemande. Celle-ci n'est à son aise que dans le devenir et, justement, dans le virtuel car elle croit se limiter en se précisant : elle s'estime profonde quand elle est obscure et notre clarté lui paraît superficielle. Nietzsche a dit qu'au fond de chaque Allemand il y a un chaos, mais l'Allemand aime ce chaos, comme une source sombre contenant tous les germes possibles de la vie : transformer ce chaos en cosmos, ce serait, pense-t-il, en réduire les possibilités. Notre conception est juste à l'opposé, puisque nous admirons surtout ce qui est clair, libéré du chaos, réalisé. C'est le contraste fameux du dynamique et du statique : or

je me demande quelquefois si ce dynamique, tant vanté, n'est pas simplement l'espoir, donc l'absence, d'une réalisation, et si le statique, tant méprisé, ne mesure pas, au contraire, le succès dans la réalisation, un avenir qu'il faut bien tout de même finir par avoir derrière soi. L'Allemand ressemble aux *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello : ils seront éventuellement n'importe quoi, si quelqu'un leur prête un moyen d'expression ; mais cette indétermination est-elle vraiment synonyme de richesse ?

Il m'est arrivé parfois de dire à l'auteur allemand d'une page du reste vigoureuse et riche, qui semblait peiner pour dire ce qu'elle avait à dire : « Si je vous ai bien compris, votre pensée pourrait, me semble-t-il, s'exprimer tout aussi bien dans trois phrases, claires et simples ? » Mais la tentative, quand je l'ai faite, n'a jamais obtenu son approbation : « Vous avez passé à côté, vous n'avez pas du tout compris ce que j'avais voulu dire, l'essentiel vous a échappé. » A ma question : « Quel est donc cet essentiel ? » la réponse m'a toujours complètement désarmé : « Je ne puis pas vous le dire, c'est inexprimable. » En effet, on a l'impression que les mots, pour exprimer cette pensée qui peine en cherchant à sortir d'elle-même, sont insuffisants : pour y parvenir il faudrait de la musique, des cris. Qu'on me comprenne bien, je ne me moque pas et je ne dis pas non plus qu'il n'y a rien au fond de ce qui nous apparaît quelquefois comme un fatras. Je dis seulement qu'à nos yeux, dans le domaine de la pensée, la lumière est plus belle que l'obscurité : nous ne revendiquons pas comme nôtre ce qui appartient au royaume de la nuit.

Dans ces conditions, la valeur de notre instrument français d'expression est considérable et c'est peut-être là que nous apportons à l'humanité civilisée notre plus belle contribution. Une pensée quelconque, filtrée par l'esprit français, reçoit de ce fait ordre et clarté. Bien plus, elle devient transmissible, comme une monnaie ayant cours partout, dont chacun peut se servir. Elle prend ainsi une portée internationale et alors se produit un miracle, assez semblable à celui de la génération : dès l'instant que nous lui avons donné naissance, que nous lui avons conféré les conditions de l'existence, cette pensée ne nous appartient plus ; elle acquiert sa vie propre,

comme un être nouveau ou, plus exactement, nous avons l'impression qu'elle appartient désormais à l'humanité. Nous sommes sincères en effet quand nous estimons qu'une idée, exprimée par nous, est internationalisée de ce fait, n'est pas seulement vraie pour nous mais pour tous. On nous a parfois reproché ce qu'on appelait l'impérialisme de notre culture. Rien de plus injuste car nous sommes, bien au contraire, les internationalistes de l'intelligence, l'universalité étant le climat naturel de notre esprit.

De là, je crois, l'amour, vraiment sincère et spontané, que nous avons pour notre langue, ce bon instrument, éprouvé et efficace, dont nous avons l'impression que, sans lui, notre pensée ne serait pas. Tandis que l'Anglais se complaît, indéfiniment, dans les polémiques bibliques, c'est aux discussions de grammaire que nous nous attardons avec le plus de satisfaction : nous lisons hebdomadairement Lancelot et, le jeudi soir, aux dernières nouvelles, nous nous informons des progrès du dictionnaire de l'Académie. C'est bien autre chose qu'une sorte de coquetterie de la langue : il y va de l'intégrité de notre culture, qui péricliterait en même temps que son moyen d'expression. La langue française, cet instrument de précision, doit être entretenu avec le même soin que l'outil de l'artisan.

Cette façon de concevoir la pensée et son expression a conduit naturellement la France à se faire le champion des droits de l'homme, parce que, dans tout être humain, elle respecte instinctivement l'homme pensant. De ce point de vue, pour elle, tous les hommes sont d'égale dignité, quel que soit leur pays, quelle que soit leur couleur ou leur race : le mot de Pascal, « toute notre dignité consiste en la pensée », exprime assurément une de nos convictions les plus profondes. Dans les pays qui semblent faire de la force ou du bien-être leur but suprême, nous éprouvons toujours, après une brève admiration des réalisations matérielles, une sorte de nostalgie, qui est celle de l'esprit : il n'y a pas, à nos yeux, de civilisation si les hommes ne sont pas humains.

Par là, le Français, partout où il passe, est un éveilleur et, avouons-le, un révolutionnaire qui, en proclamant la doctrine, effectivement révolutionnaire, de la dignité de la personne

humaine, encourage la révolte de l'esprit ; qui dit aux esclaves, aux prisonniers, humbles et timides devant le pouvoir : « Ose être. » Quand la personne humaine est menacée, quand les droits de l'individu, la liberté de penser sont en péril, c'est encore vers la France qu'on se tourne et il y a toujours un Français, qu'il s'appelle Voltaire ou d'un autre nom, pour se faire le champion du droit de l'homme opprimé. Ce n'est pas de la charité ni de la philanthropie, c'est bien autre chose et nous sommes justement ici au cœur de l'Occident, qui, sans la France, ne serait plus tout à fait lui-même. Je sais que l'on pourrait dire bien d'autres choses sur notre contribution mais elle me paraît pouvoir se résumer dans le mot de Térence : *Nihil humani a me alienum puto.*

II

La contribution britannique n'est pas moindre, certainement non, mais elle est si différente qu'on s'étonne, à première vue, d'avoir à la classer dans la même famille humaine. De tous les civilisés, l'Anglais est, par sa sensibilité, par ses méthodes, le plus proche de la nature. Le Français, dans son insistance à vouloir la définir, l'analyser, la classer, risque souvent de la déformer, de lui prêter une raison d'être logique qu'elle n'a pas. L'Américain, en prétendant hâter artificiellement son rythme, méconnaît certaines lois profondes du développement, de la maturation et c'est peut être par cette méconnaissance que sa civilisation périra. L'Anglais, lui, a le sens de la nature et la conscience instinctive de ses lois ; il évolue, sent, pense, agit en sympathie avec elle, comme s'il en faisait partie, sans même ignorer que la loi de la vie comprend aussi l'imperfection : son attitude est celle de l'adaptation, donc de la modestie.

De là une façon d'aborder les problèmes qui est proprement britannique. *Naturæ non nisi parendo imperatur*, a dit Bacon, on ne commande à la nature qu'en obéissant à ses lois. L'Anglais en effet n'est jamais arrogant avec la nature ou avec les choses ; je ne dirai pas non plus qu'il est déférent ; peut-être

conviendrait-il simplement de dire qu'il est naturel. Cette attitude lui est d'autant plus facile qu'il faut le classer parmi les ingénus, bien plutôt que parmi les perfides. Il est jeune, à la manière des jeunes animaux, d'où, dans le commerce quotidien, une naïveté charmante, une simplicité vraiment inimitable par comparaison avec lesquelles notre œil froid, qui voit clair, finit par apparaître cynique.

Par certains côtés de son être, l'Anglais a toute sa vie quinze ans. Il s'exprime parfaitement, et même se surpasse, dans son amitié pour les animaux que sans aucun doute il préfère aux hommes. Il y a quelques années, je lisais, dans le *Times* s'il vous plaît, la lettre suivante, adressée à son directeur : « Monsieur, dans mon jardin, hier, j'ai noté la présence de deux papillons : c'est deux semaines plus tôt que d'habitude à cette saison de l'année. » Le « grand organe de la Cité », comme on dit, n'a pas hésité à publier ces lignes. J'avais cité ce trait, dans une conférence, en Angleterre. Le lendemain, l'un de mes auditeurs me signalait cette autre lettre, qui venait de paraître, dans le *Times* également : « Monsieur, dans la semaine *Safety first* (campagne pour la sécurité de la route), voici un incident que je crois de nature à intéresser vos lecteurs. Comme je rentrais à Oxford cet après-midi, j'ai vu un chien qui traversait lentement la route en avant de mon auto. Je ralentis, en faisant marcher mon klaxon. Le chien s'arrêta, agita sa queue et revint en arrière. Tandis que je le dépassais, ce chien était sur le trottoir d'où il me regardait passer. Je l'ai vu alors m'exprimer ses remerciements par un aimable mouvement de sa queue. » Le signataire est une des personnalités les plus en vue d'Oxford. Le Livre blanc, publié par le *Foreign office* sur la rupture avec l'Allemagne, contient encore un trait analogue, particulièrement significatif dans un document officiel : l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin avise son ministre qu'il a rapatrié, dans de bonnes conditions le personnel de l'ambassade, composé de treize hommes, cinq femmes et deux chiens *(sic)*. S'agit-il d'humour? Le renseignement est-il de nature à intéresser le *foreign secretary*? On ne sait mais il est certain qu'un peuple qui sait parler ainsi de nos modestes frères inférieurs ne peut pas être un peuple méchant.

Cette honnêteté, cette simplicité, cette confiance initiale

(mais la réaction est terrible quand elle est trompée) sont à la base des solutions dont est faite la vie anglaise ; elles expliquent aussi fort bien ce qu'il y a d'original, d'unique dans la science et la littérature britanniques. Je ne crois pas en effet qu'il y ait de plus grands observateurs de la nature que les Anglais : ils savent regarder, avant de conclure, sans même se croire toujours obligés de conclure ; ce sont des sages ; mieux encore, ils aiment leur modèle plus qu'eux-mêmes et il ne leur coûte guère de s'effacer. N'a-t-on pas l'impression en effet qu'ils adorent, non seulement les animaux, qu'ils décrivent avec une attention passionnée, mais les arbres, les pierres, toute cette nature minérale que nous appelons inanimée mais qui, aux yeux de ces poètes, ne l'est certainement pas ?

Leur littérature, surtout quand elle a la psychologie pour objet, porte une marque analogue : ils observent les hommes avec patience, avec minutie, avec bonne foi, sans avoir, à la manière française, l'arrière-pensée de construire un roman comme une tragédie classique. Ils ont ainsi produit une richesse innombrable de témoignages, qui sont comme les archives d'une civilisation, dans lesquelles l'auteur se permet souvent d'intervenir par l'humour ou bien en polémiste mais résiste presque toujours au plaisir de corriger ce que la nature a créé avant lui.

Mais c'est surtout dans les affaires et dans la politique que l'apport anglais est inséparable du développement même de notre civilisation. Les Anglais n'ont pas inventé le crédit mais ils l'ont pratiqué mieux que tout autre peuple ; ils l'ont conçu comme répondant à la confiance que mérite l'honnête homme, dont la parole vaut mieux que toutes les signatures. Cette confiance mutuelle, entre gens qui vivent ensemble dans une même île, est sans doute le trait social qui frappe le plus l'étranger : à l'encontre de ce qui se produit partout ailleurs, c'est la défiance qui est l'exception et tout l'équilibre des relations entre les individus ou les groupes repose sur l'assurance qu'on ne sera pas trompé ; l'Angleterre est probablement le seul pays au monde où l'on enregistre les malles sans reçu, et je n'ai jamais entendu dire que le procédé donnât de mauvais résultats.

Dans la politique, enfin, ce que nous appelons le pouvoir, dans le sens de l'imperium romain, n'a pas d'équivalent. Le Gouvernement n'est pas une autorité transcendante dont les ordres s'imposent à des sujets mais simplement une expression de l'intérêt commun, une sorte de délégation de la communauté. Celle-ci songe à s'administrer, aussi simplement qu'un particulier ou un groupe de particuliers : la gestion des affaires publiques ne comporte pas, dès lors, cette sorte de mystère qui, chez nous, relève, non pas du mandat des gouvernés mais de la raison d'État. Le chef-d'œuvre de l'Angleterre politique, c'est que liberté et autorité n'y sont pas des notions contradictoires : la liberté, pour un Anglais, ne signifie pas désordre ; l'autorité ne signifie pas arbitraire. Il s'agit d'hommes qui, ayant à vivre ensemble, se supportent et parlent le moins possible de principes, là où il s'agit simplement de vivre.

Le monde, au XIXe siècle, a été rendu habitable grâce au régime anglais, rajeuni par le libre-échange, qui a organisé les relations économiques internationales entre les divers continents. Quand on quittait nos rivages, au siècle dernier, c'était pour entrer aussitôt dans une sorte de République mercantile internationale qui fonctionnait sous l'égide britannique et où les méthodes britanniques prévalaient : l'étranger bénéficiait, tout comme les sujets de la reine, de ce *fair play* et tous les blancs profitaient de cette *pax britannica*, à la simple condition qu'ils en acceptassent les mœurs.

L'Angleterre a ainsi enseigné au monde une leçon de liberté que le monde, hélas, n'a pas comprise. Le XXe siècle, à cet égard, est en recul sur le XIXe, et les Anglais, fatigués d'être libéraux et sages tout seuls, sont eux-mêmes revenus au protectionnisme. Ils restent fidèles néanmoins à la notion de la liberté de l'individu dans la société : la guerre même ne réussit pas à les en détourner, tant ils demeurent persuadés que la liberté est créatrice et génératrice de force. Toute la tendance de notre époque semble malheureusement orientée dans une autre direction, et cependant nous sentons bien, au fond de nous-mêmes, que s'éloigner de l'idéal anglais serait s'éloigner de la civilisation.

III

Ce qui caractérise surtout notre époque, c'est la conquête, la domestication par l'homme des forces naturelles : utiliser rationnellement l'énergie de la nature, voilà le programme magnifique que l'humanité est en train de réaliser, dans cette « révolution industrielle » qui se développe maintenant depuis plus d'un siècle. Prométhée en était le lointain précurseur, lui qui, dans la tragédie d'Eschyle, s'écrie : « C'est moi qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux, désormais esclaves de l'homme ; et le corps des mortels fut soulagé du poids des travaux les plus rudes. » Sur cette voie royale du progrès matériel humain, la machine marque une nouvelle et décisive étape : elle naît au XVIIIe siècle, dans l'Europe occidentale. Deux grands penseurs en avaient, par avance, permis l'utilisation féconde par la conception de deux méthodes sans lesquelles l'industrie moderne n'eût sans doute pas pris tout son développement : Bacon avait enseigné l'expérimentation, Descartes, l'usage systématique, presque agressif, de la raison. L'Europe est donc, comme dans tant d'autres domaines, à l'origine de ce chapitre nouveau de l'activité humaine. Mais, ne nous y trompons pas, c'est l'Amérique qui, la première, a pratiqué intégralement les méthodes nouvelles, donnant l'exemple d'une application entièrement transformée de la production industrielle.

Le système américain repose sur quelques principes, très simples, que le seul bon sens paraît avoir inspirés mais qu'il fallait du génie pour mettre en œuvre. Il comporte, si nous essayons de l'analyser, quatre opérations, distinctes mais coordonnées, dont l'ensemble s'appellera, si l'on veut, *scientific management* ou bien encore *rationalisation*, terme que les États-Unis, du reste, ne connaissent pas. La première consiste à substituer la machine à l'homme partout où c'est possible ; la seconde, à utiliser scientifiquement et au maximum le travail de l'ouvrier, conformément à des méthodes dont Taylor a été le principal initiateur ; la troisième, à fabriquer

en série et en masse, condition nécessaire au rendement intégral de la machine ; la quatrième, à concentrer la production, du moins sa direction, de façon à pouvoir l'organiser selon des vues d'ensemble, susceptibles de donner à la machine, à l'utilisation du travail, à la série, toute leur portée.

Je ne sais si aucune de ces opérations, considérée isolément, est spécifiquement originale car, dès son début, la révolution industrielle les avait conçues. Mais c'est bien l'Amérique qui, la première, et du reste tout récemment, en a entrepris, consciemment, la pratique coordonnée, sur une vaste échelle. L'effort accompli par les États-Unis depuis un quart de siècle, à vrai dire depuis la grande guerre, est énorme : on n'exagère pas en disant qu'il contribue à renouveler la face du monde. La transformation est même si grande qu'elle déborde le cadre habituel de l'histoire : on a l'impression qu'il s'agit d'un âge nouveau de l'humanité, par exemple d'un passage aussi important que celui du paléolithique au néolithique. Si l'on appelait cet âge l'âge américain, l'honneur qu'on ferait au peuple des États-Unis ne serait pas, je crois, excessif, car c'est bien sur le plan américain que la terre entière est en train de renouveler son équipement et les conditions de sa vie matérielle.

Ayons bien soin pourtant, dans ce tableau, de ne pas nous arrêter ici car l'impression, en ce qui concerne la contribution américaine, serait fausse, fausse parce que gravement incomplète ; elle serait surtout injuste pour les États-Unis. Toute cette recherche pratique d'un ordre nouveau, dont ils semblent avoir pris la charge, est sans doute matérielle mais, attention, l'impulsion est idéaliste. Rendre l'homme meilleur, en accroissant sa dignité matérielle, voilà l'inspiration de fond. Il y a eu des précurseurs chez nous. Saint-Just, dans un de ses discours, prononçait ces mots fulgurants : « Le bonheur est une idée nouvelle en Europe ». L'Amérique a repris cette formule à son compte, elle répand de par le monde ce ferment nouveau : l'idée qu'on peut être heureux, que l'homme n'a aucune raison de courber la tête devant la fatalité de la misère, de la maladie, de l'inconfort.

C'est, une fois encore, un siècle après la Révolution française, un appel à l'espèce humaine, appel révolu-

tionnaire lui aussi peut-être, et c'est avec une sorte de ferveur que l'Américain prêche, en apôtre, cet évangile nouveau. Car, redisons-le, il est, contrairement à une injuste réputation qu'on lui a faite, authentiquement idéaliste. « Il ne pense qu'au dollar », répète-t-on. A la vérité, si l'on y regarde de plus près, ce qu'il aime dans le dollar, c'est moins l'argent que la mesure de succès ou d'énergie qu'il exprime. De ce point de vue, c'est bien en l'homme qu'il croit, lui aussi : non pas en l'homme pensant, à la manière française, mais en l'homme rendu maître de la matière et meilleur de ce fait.

Nous reconnaissons, nous autres Européens, bien des choses dans ce programme et notamment notre XVIIIe siècle, qui est peut-être le grand siècle américain, celui dont les États-Unis reflètent encore, bien plus que nous, le magnifique optimisme humain. La confiance dans l'homme, dans sa bonté naturelle, le respect de l'humanité, la liberté et l'égalité révérées comme des dogmes, c'est cela le nouveau monde. Combien d'Européens, brimés, traqués, persécutés dans leurs pays d'origine, n'ont-ils pas trouvé, de l'autre côté de l'océan, une nouvelle raison de vivre, alors qu'ils quittaient, découragés, la vieille Europe. Nous nous demandons quelquefois, avec inquiétude, si, dans l'avenir, l'Amérique ne sera pas le refuge de cette vie civilisée que le XIXe siècle, dans sa naïveté, croyait avoir instaurée pour toujours. Devrons-nous y chercher, comme le Misanthrope, cet endroit écarté où d'être homme d'honneur on ait la liberté ? Dans un monde, devenu pessimiste et qui semble avoir perdu la foi dans le progrès, nous avons plus que jamais besoin de ces valeurs humaines précieuses que représentent les États-Unis.

IV

Nous venons d'évoquer trois pays bien différents, et cependant ils relèvent d'une même civilisation, à la base de laquelle il est possible de discerner plusieurs traits communs.

Il y a d'abord une certaine conception de l'homme, considéré moins comme un instrument que comme un but en soi, l'affirmation de sa dignité en tant qu'individu, qu'il s'agisse de sa

pensée, de sa vie sociale, de sa vie matérielle. Ce respect de l'être humain entraîne, comme une conséquence logique, le respect de sa liberté, soit qu'on lui reconnaisse le droit imprescriptible de juger par lui-même, en faisant usage de son esprit critique, soit qu'on lui garantisse la pratique d'une libre discussion, soit qu'on lui assure la faculté de choisir lui-même le régime politique sous lequel il vivra.

Ainsi, l'on en revient toujours à l'individu et à la liberté de l'individu, notion que les Grecs ont les premiers conçue, que le christianisme a proclamée sur le plan spirituel, puis le XVIIIe siècle — anglais, français et américain — sur le plan politique. On peut dire, sans craindre de se tromper, que là réside, plus même que dans ses splendides réalisations techniques, la vraie grandeur de l'Occident. L'Occident est libre, libre comme une eau courante, comme une flamme vive. On sait que les grands fauves ne se reproduisent pas dans les cages. Je crois qu'une Europe réduite en état de servitude spirituelle serait frappée, elle aussi, de stérilité car l'air libre est son climat. Si la civilisation occidentale renonçait à ce fondement, elle perdrait de ce fait le pouvoir de création qui fait sa force et elle ne serait plus qu'un mécanisme sans vie. Nulle mégalomanie technique ne pourrait compenser pareille déchéance.

En d'autres temps nous n'eussions pas limité pareille étude à la France, à l'Angleterre et aux États-Unis ; nous savons bien qu'elle est incomplète et notre plus cher désir serait de n'avoir plus à distinguer la civilisation occidentale de la civilisation européenne. Mais nous ne pouvons oublier qu'une partie de l'Europe affecte de renier les principes mêmes que l'Occident estime indispensables à l'intégrité de son destin : avec persistance souffle sur nous un vent, venu de l'est, qui porte jusqu'à nos frontières les effluves d'une Asie mongole où nous ne reconnaissons plus rien de notre tradition. Faudra-t-il abandonner une partie du continent à ces souffles desséchants ? La signification profonde de la guerre n'est-elle pas alors de reconquérir culturellement l'Europe, en défendant ces valeurs auxquelles notre civilisation ne survivrait pas ?

ANDRÉ SIEGFRIED

JOURNAL D'UNE POLONAISE PENDANT L'INVASION

Les pages émouvantes que nous publions ici sont dues à une jeune Polonaise de dix-neuf ans qui se trouvait à Varsovie au début de la guerre et résolut de fuir l'envahisseur à la veille de l'occupation de la capitale par les troupes allemandes (N. D. L. R.).

Un cortège sans fin d'autos et de voitures abandonne la ville, sinistre défilé qui se meut dans l'ombre, presque sans bruit. On voit parfois des familles entières qui ont entassé leurs pauvres hardes sur une bicyclette ou une charrette à bras et s'acheminent péniblement à travers champs, tant les routes sont encombrées de véhicules de toute sorte.

Tristes visions, douloureuses pensées. Quand et comment reverrai-je ma chère Varsovie? Nous roulons sans arrêt, je plonge dans une somnolence de cauchemar.

Les heures passent d'une interminable nuit. Enfin, le jour paraît ; mais, après l'avoir tant souhaité, je voudrais à présent que les ombres de la nuit cachent le spectacle qui s'offre à nos yeux : là où s'étendait hier un village paisible il n'y a plus qu'un monceau de cendres et de poutres noircies. Les habitants sont là, debout, impuissants, contemplant leurs biens anéantis et plus d'un fouille encore les décombres pour tâcher de sauver quelques misérables restes. Un aérodrome qui se trouvait à côté du village semble frappé de mort. Çà et là, on voit des débris d'avions incendiés et d'énormes trous dans le sable, creusés par les bombes. J'aperçois des hangars,

une maison criblés à jour par les mitrailleuses. Fuyons pour ne plus voir cette image de désolation.

La route traverse maintenant de magnifiques forêts déjà revêtues des splendeurs de l'automne et des champs moissonnés qui étincellent au soleil comme de l'or. Nous dépassons de petites villes, des villages, tous éprouvés déjà par les premiers bombardements, et à midi nous atteignons notre destination : Brzecs. Là, nous sommes accueillis par une attaque aérienne et je me demande : « A quoi bon cette fuite ? Les avions nous ont déjà rejoints, semant la ruine et la mort. Que ne suis-je à la maison, auprès de ma mère ? Au moins je ne mourrais pas seule. » Mes compagnons qui admirent mon énergie ne soupçonnent pas à quel point j'ai besoin d'une présence humaine, d'une parole de réconfort.

L'administration de la ville nous assigne des logements. Je tombe dans une famille juive dont l'habitation est d'une saleté repoussante. Malgré ma fatigue, je répugne à me coucher dans le lit qu'on me donne mais à peine y suis-je étendue que je m'endors d'un lourd sommeil sans rêves.

Une formidable détonation me réveille en sursaut. Mon visage est boursouflé de piqûres de punaises mais en ce moment c'est là un détail secondaire. Tous mes hôtes ont pris la fuite et je n'ai moi-même pas un instant à perdre car notre maison est située à proximité d'objectifs militaires. Non loin d'ici, un parc nous offre le plus sûr des refuges. L'aspect des gens qui y sont rassemblés serre le cœur. Que d'angoisses, que de douleur sur ces visages ! Chacun tremble pour soi et pour ceux qu'il aime. Et il semble que ces épreuves aient purifié, anobli les êtres. Entre inconnus, l'on se soutient et l'on se réconforte mutuellement. Qui se soucie en ce moment du rang social ? Nous sommes tous égaux en face du sort et nous n'avons qu'une seule pensée : vivre.

Le soir, j'apprends qu'un transport de réfugiés va être acheminé plus loin vers l'est et je décide de me joindre à lui en compagnie d'une dame de Varsovie et d'une jeune fille de quatorze ans qui a perdu ses parents dans l'exode.

Après avoir longtemps erré dans la nuit noire nous finissons par trouver notre train, rangé sur une voie de garage. On nous indique nos places dans un fourgon à bestiaux. Sur le

plancher, serrés les uns contre les autres, des hommes, des femmes, empaquetés dans des manteaux et des couvertures — des réfugiés comme nous.

Une lanterne voilée dessine un cercle de lumière au milieu du wagon, tout le reste est plongé dans l'ombre. Nous nous accroupissons dans un coin en nous serrant étroitement les uns contre les autres, car il fait un froid terrible.

Au bout d'un très long temps, le train finit par s'ébranler dans un bruit de ferraille mais il ne va pas loin ; la voie est encombrée par des transports de munitions et nous demeurons là jusqu'au matin.

Tout à coup, un tumulte indescriptible. Tout le monde bondit hors du wagon et court à toutes jambes vers la forêt voisine. Des avions ennemis survolent la voie, les bombes pleuvent mais pas une n'atteint son but. Je me suis jetée à plat ventre dans de hautes fougères, la rosée transperce mes vêtements, pourtant je sens à peine le froid. Mes nerfs sont tendus au maximum, je tremble de la tête aux pieds. Qu'une seule bombe atteigne le train de munitions et nous sautons tous. Soudain, au-dessus de ma tête, j'entends le mugissement d'un projectile — interminables secondes — puis l'éclatement, à quelques mètres de moi. Des mitrailleuses crépitent, l'air s'emplit d'un vacarme à faire éclater le tympan. J'enfonce mon visage dans la terre mouillée. Un chaos de pensées se bouscule follement dans mon cerveau. Vais-je mourir ? Une fois de plus, l'image de ma mère se dresse devant mes yeux ; un flot de larmes ruisselle sur mes mains, inonde la terre. Puis je ressens une détente extraordinaire. La paix se fait en moi, un calme singulier m'envahit. Plus de ces révoltes absurdes contre la destinée, qui sont le propre de la jeunesse. Je n'ai guère plus de dix-neuf ans mais en quelques instants j'ai mûri de plusieurs années. Un proverbe mongol me vient à l'esprit : « Un seul chemin pour l'homme, celui de son destin. » Et moi aussi, je suivrai le chemin qui m'a été tracé. A quoi bon se tourmenter ? Que sert-il d'être lâche ?

Combien de temps suis-je restée étendue dans les fougères, je ne saurais le dire. Des minutes, des heures ? Cela m'a paru une éternité...

De tout notre convoi, une seule femme a été blessée mais les

gens se pressent les uns contre les autres comme un troupeau effrayé. La pitié m'étreint devant ces créatures à demi folles de peur. Qui sait ce que l'avenir leur réserve encore?

Nous reprenons place dans le train, qui s'ébranle vers l'inconnu. Personne ne sait où nous allons. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire? Partout les avions sèment la mort, rapaces épiant leur proie.

« Je ne fais pas la guerre aux populations civiles, aux femmes et aux enfants. Je n'attaque que des objectifs militaires. » Telles furent les paroles de Hitler au premier jour de la ruée allemande. La réalité : des bombes incendiaires sur les villes et les villages sans défense. Le bétail même est massacré dans les champs. Mais ce n'était pas assez de cette cruauté bestiale. Un Allemand, qui connaissait la misère de notre peuple et sa piété, conçut l'idée diabolique de lancer des ballonnets d'ypérite portant des chocolats, des bonbons empoisonnés, des poupées, des livres pieux et des couronnes de roses. Seul un esprit satanique a pu concevoir pareille machination.

De nouveau, la nuit s'étend sur notre infortuné pays. J'entends la respiration régulière de mes compagnons endormis mais le sommeil me fuit. Je pense à mes parents dont je ne sais rien et l'incertitude me torture sans répit. Qui sait si en ce moment ma mère n'est pas en train d'agoniser, seule, dans la nuit glacée? Une douleur sourde me tenaille le cerveau, chaque battement de mes artères est une souffrance.

Au petit jour, je suis épuisée, en proie à un violent mal de tête, les membres rompus de fatigue.

Une petite gare : Busk. Le train s'arrête. Il paraît que nous sommes arrivés à destination. On entasse nos bagages sur des voitures de paysans et nous gagnons à pied la petite ville éloignée de six kilomètres.

La tête vide, je marche à côté de mes compagnons, posant machinalement un pied devant l'autre. Nos pas soulèvent un nuage de poussière, un soleil brûlant nous accable. Ses rayons transpercent mon crâne martelé par la migraine. Des étincelles tournoient devant mes yeux. C'est peut-être l'effet de la faim car nous n'avons presque rien mangé dans le train.

La paisible petite ville qui nous accueille n'a pas encore été atteinte par les horreurs de la guerre. Combien de temps se passera-t-il encore avant que ses maisons ne s'écroulent en flammes?

A l'hôtel, on distribue nourriture et boisson aux arrivants. Je ne prends qu'un peu de lait chaud ; ma faim est passée durant la marche dans le soleil et la poussière. Je m'en vais dans le parc où de beaux vieux arbres répandent une ombre vivifiante sur le gazon. Avec délices, j'étends mes membres douloureux, je repose ma tête dans l'herbe fraîche et qui sent bon. Tout ce que j'ai vécu me paraît un rêve. Les villages en feu, les avions semant partout la terreur, notre fuite, les clameurs des mères, les cris des enfants, se peut-il que tout cela soit vrai?

Mais l'heure n'est pas aux réflexions. On nous assigne des logements. Je tombe derechef sur une famille juive et c'est encore pis que la première fois. L'habitation se compose de deux pièces ; l'une sert de cabaret, l'autre abrite toute la famille, enfants, parents et grands-parents. On veut me céder l'unique lit mais, instruite par l'expérience, je préfère dormir sur le parquet, dans un coin de la chambre. Tard dans la nuit, on entend les voix des soldats et des réfugiés qui vont et viennent dans la pièce à côté. Pourtant je dois m'estimer heureuse d'avoir un toit au-dessus de la tête. Je suis désormais une fugitive et il y a beau temps que je ne sais plus ce que c'est que d'être exigeante.

Le lendemain matin, je parcours les rues de la petite ville, cherchant en vain quelques vivres. Mon seul butin est un petit pain rassis. En revanche, je découvre un nouvel asile. Un appartement de cinq pièces est mis tout entier à ma disposition. La dame qui me l'abandonne part tout à l'heure pour la campagne avec son mari. En pleurant, elle fait une dernière fois le tour de sa demeure, prend un objet entre ses mains, le repose : argenterie précieuse, cristaux, porcelaines, il lui faut tout laisser derrière elle, faute de place dans la petite voiture qui l'emporte.

Depuis longtemps déjà, les automobiles ne peuvent plus circuler, toute l'essence étant réquisitionnée pour les besoins militaires.

Pendant que je m'en vais chercher mes paquets, les sirènes d'alarme retentissent. Ici aussi, déjà !

Je me réfugie dans un corridor, soudain transformé en un asile de fous. Les gens courent de tous côtés, complètement égarés, les enfants poussent des cris perçants, une femme qui hurle jette un paquet de linge et de literie sur la chaussée ; une autre, perdant complètement la tête, traîne hors de la maison le support d'une machine à coudre. C'en est trop, je m'enfuis dans la rue, je cours jusqu'à la maison où je me laisse tomber dans un coin, exténuée. Advienne que pourra, tout m'est égal !

Le soir, je me mets au lit de bonne heure mais ne puis dormir, en proie à des visions de cauchemar. Au petit jour, alors que je commence à sommeiller, des coups violents frappés à ma porte m'éveillent en sursaut. Ma compagne de Varsovie vient me dire que plusieurs voitures de réfugiés vont quitter la ville dans un instant. Elle me presse de me joindre à eux, en ne prenant que le nécessaire. En hâte, je m'habille et rassemble quelques objets indispensables.

Nous voici à pied, marchant à côté des voitures qui portent nos bagages. Lugubre cortège. Personne ne dit mot.

A peine avons-nous quitté la ville que les premiers avions apparaissent à l'horizon. Vite, on met voitures et chevaux à l'abri sous les arbres et nous nous aplatissons dans un champ de pommes de terre. Les bombes pleuvent sur la petite ville sans défense et bientôt le sol vacille comme sous l'effet d'un tremblement de terre.

J'ai appuyé ma tête sur mon masque à gaz et je gîs inerte, insensible, comme morte. Rien ne me touche plus, ni l'angoisse ni le sort de ces milliers d'êtres si affreusement massacrés, là, tout près de moi. Il est encore très tôt. Combien d'entre eux ont dû être tués dans leur sommeil? J'agite ces pensées sans ressentir la moindre émotion. Tout m'est indifférent.

Le bombardement dure des heures. Busk n'est plus qu'un monceau de ruines. Nos voitures se remettent en route et je trotte à leur suite, hébétée. Le soleil brûle implacablement. Mes pieds sont gonflés par la chaleur et la marche, mes talons sont écorchés. Je suis obligée d'ôter mes chaussures et, comme je n'en ai pas de rechange, je poursuis mon chemin pieds nus.

Il y a des heures que nous marchons mais nous n'avons pas le temps de nous reposer. Il nous faut pousser aussi loin que possible vers l'est où nous serons moins en danger. Nous traversons un village, on nous y regarde avec compassion; des femmes nous apportent du pain et du lait. Un peu plus loin, on nous donne des fruits.

A peine avons-nous dépassé le village d'une centaine de mètres, que nous apercevons des avions. Vite, on met les chevaux en sûreté et nous nous jetons dans un champ fraîchement labouré.

Les avions volent si bas que l'on peut presque en distinguer les détails. Le petit village où l'on nous accueillait tout à l'heure avec tant de cordialité devient la proie des flammes. Les maisons couvertes de chaume, les greniers pleins de blé, tout flambe en un clin d'œil. La torche géante illumine la campagne. Nous entendons les cris des paysans qui essaient vainement d'éteindre les flammes tandis que les avions tournent en cercle au-dessus du village. Tout à coup, les mitrailleuses crépitent : tout est criblé de balles; les animaux dans les champs, les êtres terrifiés qui fuient de tous côtés. Nous crions à nos voisins de se jeter à terre. Nous-mêmes, étendus sans mouvement, nous demeurons là, prostrés, attendant la mort. Un murmure haché s'élève à côté de moi. Je ne puis saisir que cette litanie : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, ayez pitié de moi ! »

Les mitrailleuses crépitent toujours mais aucun de nous n'est touché. Les vaches d'un troupeau qui paissaient non loin de là sont les seules victimes.

Nous repartons. Notre chemin traverse un ruisseau qui rafraîchit merveilleusement mes pieds las. Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivons à un village. Là aussi, on nous accueille chaleureusement. Chacun nous donne de bon cœur un peu de pain et de lait. C'est tout ce que ces pauvres gens possèdent.

Nous ne pouvons passer la nuit ici : le temps est trop précieux et nous ne voulons plus voyager de jour. Mais nos jambes refusent de nous porter davantage. Nous louons quelques charrettes de paysans et l'on repart.

Recroquevillée dans la paille, je contemple les étoiles qui

scintillent dans l'immensité inaccessible, indifférentes aux événements de ce monde. Nous traversons de sombres et mystérieuses forêts. Seuls les cahots de la voiture sur le sentier inégal me rappellent à la réalité.

Les nuits sont déjà froides. Vers le matin, je suis presque changée en glaçon, ce qui ne m'empêche pas de sauter vivement de voiture en entendant le grondement des moteurs. Une fois de plus, nous voici tapis sur la terre humide mais, par bonheur, les avions qui décrivent de grands cercles au-dessus des champs s'éloignent sans nous voir.

Encore deux kilomètres et nous arrivons à un village où nous pouvons enfin nous reposer. Notre petite troupe se répartit dans les chaumières. J'obtiens que l'on me fasse cuire un poulet. Enfin, après tant de jours de jeûne, un repas substantiel !

Le soir, nous reprenons la route avec des voitures de rechange. Il fait terriblement froid. Serrée dans mon manteau, je m'enfonce le plus possible dans la paille mais à l'aube je n'y tiens plus. Un tremblement presque intolérable me secoue de la tête aux pieds, mes membres sont engourdis de froid et de fatigue. Je descends et marche à côté de la voiture, bientôt imitée par mes compagnons...

... On aperçoit de loin un petit hameau. Nous décidons de nous y arrêter quelques heures.

En approchant, nous distinguons un groupe de femmes et d'enfants en larmes qui nous jettent des regards méfiants. Aucune chaumière ne veut nous accueillir et nous en découvrons bientôt la raison. Un village qui s'élevait à quelques centaines de mètres d'ici a été détruit, la veille, par des bombes incendiaires et ces pauvres gens tremblent pour leurs biens : « Si l'ennemi aperçoit des chevaux et des voitures, nous serons tous anéantis. »

A force de prières et de supplications, et sur la promesse d'une bonne récompense, nous décidons enfin une paysanne à nous conduire dans sa chaumière. Je me mets en quête de quelque nourriture mais n'obtiens à grand'peine que deux œufs. Personne ne consent à nous vendre du pain car les moulins sont arrêtés et il n'y a plus de farine.

... Brisés de fatigue, nous gagnons un autre village où nous ne voyons que des visages hostiles. Les habitants sont

des Ukrainiens qui refusent, eux aussi, de nous vendre le moindre morceau de pain. Cependant, nous ne pouvons aller plus loin. Le jour éclaire déjà notre route et l'expérience nous a instruits du danger. Je me laisse tomber sur l'herbe d'une prairie où je demeure étendue sans forces, en proie aux hallucinations du délire. Ma mère est là debout qui me sourit. Je veux me lever, mes membres sont de plomb, une douleur lancinante vide mon cerveau de toute pensée. Puis ce sont deux serpents gigantesques qui s'approchent de moi. L'un enserre mon corps dans ses anneaux et m'étouffe. L'autre s'enroule autour de mon cou et je sens le contact de sa gueule humide. Je veux crier, aucun son ne sort de ma gorge contractée d'angoisse et de dégoût.

Le soir me trouve au même endroit, prostrée, trempée de sueur. Mais il faut repartir et je rassemble mes forces pour cacher mon état à mes compagnons. Au bout de quelques kilomètres, nous sommes surpris au milieu des bois par une furieuse averse. Il pleut à torrents durant près d'une heure. Mon manteau est transpercé, des vagues alternativement brûlantes et glacées me parcourent le corps. Accablée de détresse, je laisse aller ma tête sur la paille mouillée. Quand verrai-je la fin de ces tourments?

Tout à coup je tombe sur la terre humide. Je sens une vive douleur au flanc, une lourde masse pèse sur mon corps. Dans l'obscurité la voiture a culbuté au fond d'une ornière et rompu ses essieux. Elle s'est renversée sur moi avec tous les bagages. Mes compagnons me dégagent mais j'ai à peine la force de me traîner jusqu'à une autre voiture, celle que j'occupais étant désormais inutilisable.

Encore un village. Personne ne songe à demander son nom. Ils se ressemblent tous et puis, ça m'est égal. Tout m'est égal. Je ne veux que dormir et tout oublier. Dormir, ne plus voir, ne plus entendre, ne plus penser — dormir.

Dans une maison, on nous accueille cordialement. Mes compagnons s'apprêtent à déjeuner mais je ne veux que du repos. Je m'étends sur un sofa, l'hôtesse amoncelle sur moi les couvertures. Quelle légèreté... il me semble entendre une musique... je monte, légère, dans une immensité sans limites, plus haut, toujours plus haut...

Soudain, quelqu'un me secoue violemment, m'arrache à ce rêve délicieux : « Vite, vite, les bolcheviks, ils sont déjà dans le village ! » Hébétée, sans rien comprendre, je me précipite en chancelant hors de la maison.

■ ■

On entend le bruit des mitrailleuses, j'aperçois au loin une file de tanks. Ma faiblesse s'est complètement dissipée, je cours avec tout le monde jusqu'à l'extrémité du village. Quelques officiers à cheval galopent à côté de moi. Deux d'entre eux, touchés, s'affaissent, un cheval s'abat. Je fuis, dans un chemin latéral, de toute la vitesse de mes jambes.

Tous sont réunis devant une maison de paysans, à l'écart du village. Quelques officiers et un soldat fugitifs enfilent en toute hâte de vieux vêtements de paysans. L'un d'eux saute à cheval et s'enfuit au galop à travers champs. C'est le tumulte, le chaos. Que faire? Je saisis la bride d'un cheval démonté, bondis en selle et veux m'enfuir à mon tour mais le cheval ne bouge pas. Je me jette à bas, je lui flatte l'encolure pour le rassurer. Impossible. Il fixe sur moi son grand œil épouvanté et pousse des hennissements pleins d'angoisse. Inutile de perdre mon temps davantage. Je rejoins en courant un groupe qui s'éloigne à pied à travers champs. Ce sont trois des officiers qui se déshabillaient si précipitamment tout à l'heure, ma compagne de Varsovie et la petite qui a perdu ses parents. Chacun de nous emporte seulement une petite valise emplie d'objets de toilette, le seul bagage que nous ayons pris ce matin dans les voitures. Je suis en pantoufles, pieds nus et je n'ai sur moi qu'un léger vêtement de soie et un vieux manteau. Par bonheur, j'avais l'habitude d'utiliser comme sac à main la boîte de mon masque à gaz dont je ne me sépare jamais. Grâce à cela, je sauve au moins mon argent, un bloc-notes et mon stylo, un peigne cassé, une vieille glace de poche et un mouchoir. Le reste de ce que je possédais demeure dans la voiture avec mes papiers, tous mes bijoux et mon journal intime. Cette dernière perte m'est la plus sensible ; durant des années, ces cahiers furent mes seuls amis.

Il faut à tout prix que j'aille les chercher. Je veux y aller, mais mes compagnons s'y opposent, me traitent d'insensée et m'entraînent de force.

Pendant des heures, nous errons dans les champs, nous ne savons à quoi nous résoudre. Le soleil nous rôtit, la soif nous torture de plus en plus. Nous souffrons à peine de la faim, déjà habitués à ne presque rien manger de la journée.

Soudain, nous apercevons au loin une colonne de tanks qui se dirige sur nous. Nous courons jusqu'à un champ de pommes de terre où nous demeurons immobiles, pendant de longues minutes. Nous poussons un soupir de soulagement lorsque le dernier s'efface derrière les collines.

Il nous faut traverser une route mais en ce moment elle est remplie de camions militaires soviétiques qui défilent sans arrêt. Nous cherchons un autre chemin mais, là aussi, un cortège interminable de voitures militaires nous barre la route.

Assis dans un champ, nous reconnaissons avec effroi le grondement d'avions qui arrivent sur nous à toute vitesse. C'est une escadrille soviétique ; la faucille et le marteau se détachent en rouge sanglant sur le fond clair des ailes. Les insignes du bolchevisme ! Nos cœurs se brisent devant le sort de notre malheureuse patrie. Si j'avais seulement une mitrailleuse, quel massacre je pourrais faire dans ce vol serré de rapaces ! Hélas, désarmée, je ne puis que brandir les poings avec une fureur impuissante.

A présent, la route est libre. A quelques centaines de mètres, on a posté des sentinelles, probablement pour surveiller les autos qui passent. Pourrons-nous traverser la route sans être vus ? Un à un, nous nous risquons puis nous nous dissimulons dans un buisson touffu. Nous entendons des pas, un soldat soviétique, l'arme à l'épaule, passe tout près de nous. Je sens les battements de mon cœur jusque dans ma gorge. Après quelques pas, il fait demi-tour et je vois distinctement l'étoile rouge sur sa casquette ronde, couleur réséda. Nous retenons notre souffle mais il est évident qu'il ne nous a pas vus car il s'en va tranquillement. En hâte, nous prenons notre course le long d'un fossé, en bordure d'un champ. J'ai la gorge sèche, un martèlement douloureux me frappe les tempes. Oh, si nous

pouvions seulement trouver une source ! Que ne donnerais-je pas pour trouver quelques gouttes d'eau !

Comme pour exaucer mon souhait, voici que le fossé devient de plus en plus profond, les osiers qui le bordent de plus en plus fournis. Enfin, nous voyons sourdre un filet d'eau boueuse au milieu de maigres plantes aquatiques ; la soif nous torture si cruellement qu'il nous est impossible d'aller plus loin. L'un après l'autre, nous puisons au creux de la main un peu de cette eau tiède et fétide. Puis nous voulons repartir mais tout près de nous retentit le vacarme de tanks roulant rapidement sur la terre fraîchement labourée. Nous nous blottissons dans les osiers, à demi couchés dans l'eau bourbeuse. Tout à côté de nous défile le cortège des monstres d'acier. Nous voyons les bustes des soldats qui regardent au loin, sans se douter que tout près d'eux palpite une poignée d'êtres humains qui tremblent pour leur vie. Ce sont tous de très jeunes hommes et nous voyons distinctement leurs visages. Les traits sont rudes et brutaux, l'expression vide, privée de toute sensibilité humaine et leur aspect me donne froid jusqu'au fond de l'âme. Vingt années d'éducation soviétique ont porté leur fruit. Puissé-je ne jamais tomber entre leurs mains ! Ces hommes-là ne connaissent ni pitié ni miséricorde.

Les tanks sont passés depuis longtemps que nous n'osons encore nous aventurer sur la route. La peur nous glace les membres. Un des officiers jette son browning dans le fossé, pour n'être pas trahi au cas où il serait capturé. Je voudrais bien ramasser cette arme car mieux vaut se tirer une balle dans la tête que de tomber vivant aux mains des bolcheviks mais mes compagnons ne me permettent pas de l'emporter.

Ils sont tous d'avis d'attendre le soir sans bouger. Je pense au contraire qu'il faut nous éloigner d'ici le plus vite possible vers le sud et tâcher de gagner la frontière roumaine, éloignée seulement de quatre-vingts kilomètres. Mon carnet de notes contient une petite carte de la Pologne, insuffisante, mais qui nous permettrait de nous diriger tant bien que mal en nous orientant le jour d'après le soleil et, la nuit, sur les étoiles. Nous emprunterons autant que possible les chemins forestiers et, en rassemblant toutes nos forces et tout notre courage, nous arriverons au but, j'en ai la ferme conviction.

Laissant les autres sur place, je vais en avant pour reconnaître le chemin. J'aperçois au loin une forêt mais nous devrons encore traverser une route qui, pour l'instant, est encore sillonnée d'autos. Une fois de plus, il nous faut attendre.

L'air fraîchit, la pluie menace. Mes pantoufles sont déjà en loques et la terre fraîchement labourée colle à leurs semelles en grosses mottes. Je recommence à marcher pieds nus mais, lorsque nous arrivons dans des chaumes, je puis à peine suivre mes compagnons, tant les tiges dures blessent mes pieds inaccoutumés aux longues marches. Nous atteignons enfin la forêt et ce n'est pas une petite affaire que de nous frayer un chemin à travers les épais fourrés. La fatigue et la faim commencent à se faire sentir mais nous n'avons pas le droit d'y faire attention. Il nous faut marcher, marcher jusqu'à la frontière. C'est notre seule chance de salut.

Nous apercevons dans le lointain un troupeau de vaches au pâturage ; peut-être nous sera-t-il possible d'obtenir du lait qui nous rendrait des forces pour continuer notre chemin. Deux paysans, que nous rencontrons près du troupeau, nous invitent à les suivre dans leur village :

« Les bolcheviks ne font pas de mal aux pauvres gens, nous disent-ils. Les soldats ont été très gentils pour nous. Ils nous ont donné des cigarettes et des journaux en langue ukrainienne et ils nous ont dit que maintenant nous allions avoir du bon temps. Tous les gens seront égaux. Tout le monde aura à manger tout son soûl, comme en Russie. Et tout le bétail et le blé et les terres des seigneurs seront distribués aux petits paysans. Ils ont emmené avec eux le comte, notre maître ; la comtesse s'est enfuie en auto. Que Dieu lui vienne en aide car elle est encore jeune et elle a toujours été bonne pour nous. »

Nous prions ces gens de nous apporter en secret du lait et du pain dans la forêt, où nous les attendrons. Je m'étends de tout mon long sur la mousse humide et je contemple les cimes des arbres, qui se balancent doucement avec un bruissement mélodieux. Est-ce confiance ou hébétude ? Je ne pense pas au lendemain.

Des femmes nous apportent du pain noir et une grande cruche de lait aigre. Nous mangeons et buvons avidement.

Ces femmes nous pressent de demeurer quelques jours dans le village : « Aucun de nous ne vous trahira, attendez que tout soit calmé. »

Mes compagnons voudraient bien rester, à condition que je reste aussi, mais je veux continuer aussi longtemps que mes pieds pourront me porter. Nous nous faisons indiquer le bon chemin et repartons à la tombée du jour. La pluie a détrempé la terre, il nous faut prendre garde de ne pas glisser. Des nausées me tourmentent. J'ai mangé trop gloutonnement le pain de seigle rassis dont chacun de nous emporte soigneusement les restes. Les frissons me reprennent, un froid de glace envahit mes pieds nus qui tâtonnent péniblement dans l'obscurité.

Nous voilà soudain à la lisière de la forêt. Devant nous, sur un petit vallon, s'élèvent quelques bâtisses à demi-cachées par le feuillage d'arbres gigantesques. Nous décidons de nous y rendre. Advienne que pourra ! La fatigue est plus forte que la peur d'une rencontre avec les bolcheviks.

Les quelques paysans qui demeurent là nous apprennent que ces bâtiments font partie des propriétés du comte. Ce sont les écuries des chevaux de trait et, après que l'on nous a réconfortés d'une tasse de lait chaud, on nous conduit obligeamment dans les remises où nous pourrons dormir. Couchés sur le sol, nous nous serrons étroitement les uns contre les autres tellement il fait froid ! De temps en temps, le hennissement d'un cheval rompt le bruit régulier de la pluie sur le toit. Ce murmure monotone est plein de tristesse et une poignante nostalgie s'empare de mon âme. Toutes les pensées ensevelies durant le jour reprennent leur cruelle vivacité. Mon incertitude sur le sort de mes bien-aimés, le besoin de les revoir me torturent sans répit. Comment échapper à ces pensées ? Elles sont comme un poison lent qui me consume.

Un grand bruit de voix, des jurons proférés en russe nous tirent en sursaut d'un demi-sommeil inquiet. Le jour point. Nos hôtes nous auraient-ils trahis ? Mais non, au bout d'un moment le calme se rétablit. Tandis que nous étirons nos membres raidis par le froid, une des femmes nous raconte en pleurant que la comtesse, à son tour, a été faite prisonnière.

« Ne restez pas ici près des bolcheviks, dit-elle, car on a déjà arrêté beaucoup de gens comme vous qui, eux aussi, venaient de loin. Les soldats nous disent en riant qu'ils vont maintenant apprendre à travailler aux « burschuiss ».

Ces paroles nous apportent un beau viatique et de charmantes perspectives d'avenir.

Après avoir déjeuné de lait chaud, de quelques pommes et des restes de notre pain noir, nous reprenons notre route. L'air est humide et glacial et nos pensées aussi sombres que le temps. Ma compagne de Varsovie est saisie d'une crise de larmes et nous avons toutes les peines du monde à la calmer.

« A quoi bon aller plus loin, on va nous arrêter. C'est une entreprise sans espoir », répète-t-elle sans cesse, au milieu de ses sanglots.

Blêmes, échevelés, les traits tirés par l'insomnie, nous errons dans la forêt à la recherche d'un chemin sûr. Les bois sont si denses que nous avons grand'peine à nous frayer un passage à travers les fourrés. Les branches nous giflent le visage en nous inondant de pluie ; mes pieds nus glissent à chaque instant sur le sol détrempé.

Là ! là !... le bruit trop bien connu des tanks. Nous n'osons plus bouger, de crainte de nous trahir par le craquement des branches. Ici, dans les buissons épais, nous serons bien cachés. Assis sur la verdure trempée, nous croquons quelques pommes qu'on nous a données en route mais bientôt des crampes affreuses tordent nos estomacs délabrés par le jeûne de ces derniers jours. Assise au pied d'un arbre, totalement apathique, je remonte mes genoux le plus haut possible le long de mon corps pour tâcher de me réchauffer un peu. Non loin de nous, une file de tanks est arrêtée sur un chemin forestier. Pourquoi ne s'en vont-ils pas ?

Des heures et des heures nous restons là, assis sous les branches qui, en s'égouttant, nous inondent les cheveux, le front, les joues. Personne ne dit mot. Que pourrions-nous dire ? Que chaque heure nouvelle de cette morne attente diminue notre dernier espoir ? Que nous sommes épuisés de corps et d'âme et que la faim nous torture ?

Triste à mourir, j'appuie ma tête contre le tronc de l'arbre. Des frissons glacés me parcourent l'échine, j'ai la tête en feu,

les lèvres desséchées et tuméfiées par la fièvre. Les gouttes qui tombent des feuilles tintent comme des clochettes et ces milliers de petites voix composent une mélodie qui emplit toute la forêt d'un tranquille enchantement. Je vois au loin de flottantes figures... ou bien est-ce le brouillard, qui s'étend doucement sur la terre? N'ai-je vraiment que dix-neuf ans? Il me semble que je suis une vieille, vieille grand'mère, tant je suis fatiguée, oh! si fatiguée...

Nous ne pouvons demeurer ici plus longtemps. La nuit vient et nous ne sommes pas en état d'attendre le matin dans ce froid et cette humidité.

A nos pieds, enfoui au creux d'un vallon, s'étend un village. Des traces de tanks le traversent mais cela nous trouble à peine. Nous n'avons plus qu'une idée, trouver un coin chaud où nous puissions nous reposer. Comme une bête blessée, j'aspire à me blottir dans le silence et la solitude. Je suis malade, non seulement de corps mais d'âme, et chaque pas renouvelle en moi une pensée torturante : « Ta patrie est perdue. »

Nous faisons halte à la lisière du village, aussitôt entourés d'un cercle de femmes et d'enfants qui nous regardent avec un mélange de curiosité et de compassion. Je demande à l'une des femmes si elle ne pourrait pas me trouver une paire de chaussures, même vieilles et usagées. Il me faut à tout prix protéger mes pauvres pieds couverts d'ampoules, blessés par les chaumes et les broussailles. Je ne peux plus aller ainsi. La femme promet de me trouver quelque chose et nous invite à venir chez elle. Elle nous fait du thé chaud, me donne quelques comprimés que j'avale docilement puis nous prépare une litière de paille de maïs dans le grenier et me prête un châle de laine pour m'envelopper. En montant l'étroite échelle qui conduit au premier, un vertige me saisit brusquement, je chancelle, retenue juste à temps par l'un de mes compagnons.

Les autres s'endorment bientôt, j'entends leur souffle régulier — mais que m'arrive-t-il? Je brûle, la chaleur devient de minute en minute plus intolérable, j'étouffe. En même temps, mon mal de tête augmente. Agitée, je me tourne et me retourne, éveillant les dormeurs qui marmonnent, furieux

d'être dérangés. A tâtons dans l'obscurité, je gagne un coin du grenier où je m'accroupis sur une poutre, la tête ensevelie dans mes genoux. Je n'en peux plus de souffrance. Un tourbillon de pensées tournoie dans mon cerveau transpercé d'une douleur aiguë et tout à coup je perds conscience.

Au matin, on me secoue rudement par les épaules. Je suis toujours recroquevillée dans mon coin, mais il est temps de repartir. Je rassemble toute mon énergie, me répétant à moi-même : « Il faut marcher, quand nous aurons atteint la frontière, nous pourrons nous reposer. »

Dans la vie normale, l'être humain ne connaît pas la mesure de ses forces. Si j'étais en ce moment à la maison, je serais malade à mourir, à peine capable de faire un mouvement ; mais ici je trouve sans cesse en moi de nouvelles forces. On croit ne plus pouvoir avancer et l'on va quand même. L'instinct de conservation révèle des ressources d'énergie insoupçonnées.

Je bande mes pieds avec des lanières de toile et j'enfile par là-dessus une paire de grosses chaussures que la femme m'a procurées. Mais elle ne veut pas accepter d'argent en échange. Ses regards avides convoitent mon bracelet-montre en or, mes petites boucles d'oreilles garnies de perles et un bracelet qui me reste encore. « L'argent que vous voulez me donner ne vaut rien. Donnez-moi la montre ou le bracelet. Les bolcheviks vous les prendront, si on vous arrête. » Opiniâtre, elle n'en veut pas démordre et refuse de me céder les chaussures. Enfin, comme je l'injurie de belle manière et lui demande si elle serait vraiment assez dépourvue de conscience pour abuser de notre situation, elle consent à prendre l'argent mais je dois payer les chaussures quatre fois leur prix.

Avant de quitter le village, nous nous rendons chez l'institutrice pour étudier notre chemin sur une carte convenable. L'institutrice n'est plus là : sa vieille gouvernante nous apprend qu'elle s'est enfuie la nuit dernière. La vieille femme nous conseille de rester cachés encore quelques jours car, dit-elle, nous avons encore l'air trop « comme il faut ». On devine à une lieue que nous sommes des « burschuiss ».

Nous décidons de nous rendre à la maison du garde fores-

tier. Les hommes veulent demeurer là et travailler aux champs. C'est, pensent-ils, le meilleur moyen de passer inaperçus jusqu'à ce que le calme soit rétabli. Les deux femmes veulent rester également. Mais je ne peux m'y résoudre. Chaque heure que nous perdons ici est précieuse. Les bolcheviks ne sont pas encore organisés, il est encore possible de franchir la frontière mais, on nous l'assure, dans quelques jours la surveillance sera si étroite qu'une souris ne pourra se faufiler sans être vue.

Le soleil me paraît plus beau après la pluie d'hier ; il réchauffe mon cœur transi d'un renouveau d'espérance. J'atteindrai la frontière, j'en suis sûre, même s'il me faut partir seule. A force de volonté, j'obligerai mes pieds à m'obéir et mon corps, lui aussi, trouvera les forces nécessaires, quand il me faudrait marcher jour et nuit.

Nous traversons une forêt magnifique. La paix nous environne et je respire à pleins poumons l'air balsamique, imprégné des mille senteurs des herbes et tissé d'une trame lumineuse de rayons dansants. Que ce pays est beau ! Terre polonaise, ô patrie ! Quand seras-tu de nouveau délivrée des bandits qui ont envahi ton sol ? Quand tes enfants pourront-ils à nouveau vivre libres ?

Arrêt brusque : deux soldats viennent à notre rencontre. Va-t-on nous arrêter ou nous laisser continuer notre route ? Ils approchent et nous reconnaissons des Polonais. Leur régiment a été surpris par l'arrivée inopinée des Russes et complètement dispersé. Ils sont à la recherche d'autres troupes polonaises. « Bon courage ! nous crient-ils en s'éloignant, tout n'est pas encore perdu ! »

La maison forestière, elle aussi, est vide, abandonnée. Il ne nous reste plus qu'à nous diriger vers le sud, au jugé. Avant tout, il nous faut traverser un fleuve de montagne au cours torrentueux ; mais comment nous y prendre ? Tous les ponts sont gardés militairement et il est impossible, où que ce soit, d'obtenir un bateau ; les gens redoutent les Russes comme autant de démons. Nous tenons conseil dans un fossé, au creux du bois. Pour commencer, nous détruisons tous les papiers qui sont encore en notre possession. Le moindre bloc-notes, le moindre bout de papier, tout est réduit en

cendres. Nous ne conservons qu'une brosse à dents, un peigne, un morceau de savon et une serviette. Tout le reste ne pourrait que gêner notre marche et nous compromettre au cas où nous serions interrogés.

Des avions survolent la forêt à faible hauteur ; çà et là, des coups de feu éclatent, multipliés par l'écho. Nous marchons rapidement à travers champs pour gagner le fleuve et chaque pas me coûte un effort car le cuir rude de mes souliers m'a de nouveau écorché les talons. Comme nous demandons à un paysan au travail à quel endroit on peut traverser le Sereth, un groupe de soldats bolcheviks surgit à l'improviste du bois. Nous nous jetons dans un taillis presque impénétrable qui borde la rive du fleuve. Les épines nous labourent le visage, les bras, les jambes, déchirant mon léger vêtement de soie. Blottis dans le fourré, nous attendons. Au bout d'un moment, nous entendons des pas qui vont et viennent, quelqu'un nous hèle à haute voix. C'est le paysan, qui vient nous avertir en hâte de ne pas rester là. On a tiré sur les avions dans la forêt et les soldats fouillent toute la contrée, à la recherche du coupable. « Il vous faut gagner l'autre rive le plus vite possible, sinon l'on va vous découvrir. Non loin d'ici, il y a un gué où vous n'aurez de l'eau que jusqu'à la taille. » Nous le supplions de nous y conduire mais il craint d'être vu. Enfin il se laisse fléchir et nous prenons le pas de course, courbés en deux, le long d'un étroit sentier. En toute hâte, nous quittons nos chaussures, je retrousse mes vêtements jusqu'à la poitrine et nous entrons dans l'eau glacée. Le courant est si fort que je trébuche et ne puis retenir un cri de douleur lorsque des cailloux aigus m'entaillent la plante des pieds. Mais nous allons, nous allons, tout trébuchants. A peine avons-nous atteint l'autre rive que les soldats nous aperçoivent et tirent sur nous quelques coups de feu qui ne nous atteignent pas. Pieds nus, nous gravissons en courant une pente escarpée. Des épines nous entrent dans la chair, nos jambes sont écorchées jusqu'au sang, nos vêtements déchirés. Haletants, nous courons pour sauver notre vie. Mon cœur surmené, affolé, bat à se rompre. Nous ne sommes plus des êtres humains. Comme un gibier pourchassé, nous fuyons, sans prendre garde aux épines ni aux orties qui nous

couvrent les jambes de cloques. N'est-il pas risible que nous courions ainsi pour sauver seulement notre vie, cette pauvre chose ?

Hors d'haleine, exténués, nous nous abattons enfin au creux d'un buisson épais. J'ai les pieds en sang ; impossible de remettre mes chaussures. Mes compagnons déchirent en deux une serviette de toilette pour en faire des bandages et je partage mon mouchoir en deux triangles pour protéger mes talons. Il nous faut repartir car on a pu nous suivre jusqu'ici.

Le chemin devient de plus en plus difficile ; il passe par des montagnes de plus en plus hautes et abruptes. Longtemps après le coucher du soleil, nous arrivons à un village. Nous demandons à un paysan s'il y a des militaires (on distingue, en effet, des traces de tanks et de camions), il nous affirme que non. Nous avançons donc, à la recherche d'une maison où nous pourrons peut-être acheter quelque nourriture. Sur le toit de l'école, un drapeau rouge flotte au vent et — notre cœur s'arrête — nous apercevons des miliciens. Il est trop tard pour retourner en arrière, on nous a vus.

Les miliciens sont de jeunes garçons de seize à dix-sept ans, à qui leur dignité toute neuve a visiblement tourné la tête. Ils nous demandent avec brusquerie qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. L'un d'eux fait le geste de saisir son revolver. Un des officiers, qui parle un peu l'ukrainien, répond à l'interrogatoire. Nous disons que nous sommes à la recherche de nos familles qui doivent se trouver quelque part de ce côté. On nous annonce que l'on va nous donner un logement et de la nourriture et que le commissaire, qui doit arriver demain de N... la ville voisine, décidera de notre sort.

Encadrés de quatre miliciens, nous traversons le village, où les gens nous regardent comme des bêtes curieuses. Tout à coup arrive un autre milicien ; une violente discussion s'ensuit dont je ne puis saisir un seul mot. On nous ramène en arrière, jusqu'à une jolie petite maison devant laquelle nous faisons halte. Le propriétaire nous invite à entrer dans la maison. L'intérieur de la petite pièce est d'une propreté surprenante, l'ameublement typiquement « goralisch » [1]. Dans un coin

1. Les Gorals sont des montagnards des Carpathes.

s'élève la grande cheminée blanchie à la chaux ; sur l'unique lit, des coussins s'amoncellent jusqu'au plafond. Les murs sont ornés de jolies sculptures et de rangées d'assiettes multicolores. On remarque surtout un énorme bahut, magnifiquement sculpté et incrusté de métal et des tapis de couleurs vives, tissés à la main, qui couvrent le sol. Surpris au delà de toute mesure par la cordialité de cet accueil, nous ne tardons pas à en avoir l'explication. Notre hôte est un ancien fonctionnaire polonais. Il a demandé à l'un des miliciens de nous conduire dans sa maison et le patriotisme de cet homme est bien émouvant : « Vous êtes mes frères et il est tout naturel que je vous vienne en aide de mon mieux », nous dit-il quand nous lui objectons qu'il risque de se compromettre en s'occupant de nous. Il a peine à retenir ses larmes en parlant du malheur qui s'est abattu sur notre pays : « Pourquoi ne nous a-t-on pas tous pris dans l'armée ? Il y a des milliers d'hommes qui se croisent les bras dans leur maison, isolés, impuissants et, pendant ce temps-là, l'ennemi pénètre plus avant dans notre malheureux pays. Personne n'aurait pu se douter qu'un danger nous menaçait aussi du côté russe. On a choisi les pires garnements du village comme miliciens pour nous « protéger » et ces gamins imbus de leur autorité se figurent qu'ils possèdent le droit de vie et de mort. Si on ne leur cède pas immédiatement, ils vous menacent du revolver dont on les a gratifiés et dont ils ne savent même pas se servir. Tâchez d'atteindre la frontière le plus vite possible, je sais, bien entendu, que c'est là votre but. Demain matin, j'essaierai de vous faire partir d'ici avant l'arrivée du commissaire car, une fois entre ses mains, il vous faudrait renoncer à tout espoir d'évasion : j'ai vu ici comment l'on a traité des soldats qui avaient été faits prisonniers. Je voudrais bien moi-même vous servir de guide et passer la frontière avec vous mais j'ai une famille. »

Que la bonté de cet homme fait du bien, après les horreurs de ces derniers jours ! On nous donne de l'eau chaude et, pour la première fois depuis bien longtemps, je puis faire une toilette complète. J'enduis mes pieds d'une pommade et les bande convenablement. J'ai encore un peu de fièvre et des frissons mais, après avoir bu un verre de thé chaud et pris

quelques cachets, je me sens de nouveau d'aplomb. La pensée me vient soudain de m'enfuir. La nuit, merveilleusement constellée est si claire que je ne saurais me tromper de chemin — et qui sait ce que demain nous réserve? Mais je suis retenue par la crainte de nuire à mes compagnons et à notre hôte. Leur situation deviendrait plus dangereuse encore si l'on s'apercevait de ma fuite.

Pour la première fois depuis bien longtemps, me voici couchée dans un vrai lit, avec mes deux compagnes. Pour les autres, on a étendu une épaisse litière de paille, couverte de draps blancs comme neige. Il y a même des édredons. C'est un luxe auquel nous n'étions plus habitués, nous qui nous estimions bien heureux quand nous avions un toit au-dessus de la tête. Une délicieuse chaleur envahit mon corps et, sans penser au lendemain, je m'abandonne à la douceur du sommeil.

HALINA ZOLADKOVNA

(A suivre.)

(TEXTE FRANÇAIS DE SIMONE RATEL)

LE GÉNÉRAL VUILLEMIN

COMMANDANT EN CHEF
DES FORCES AÉRIENNES FRANÇAISES

On eût bien surpris les « Petits Frères de Marie » qui enseignaient au Collège Saint-Michel de Blanquefort si jamais on leur avait dit que ce bon gros garçon à l'aspect débonnaire était promis à la gloire. Et, de fait, Joseph Vuillemin n'avait rien qui le distinguât de tous les écoliers, fils de riches paysans du Médoc, de régisseurs et de maîtres de chais qui, comme lui, fréquentaient la pieuse institution.

Né à Bordeaux, le 14 mars 1883, son enfance, auprès de ses trois frères, allait s'écouler heureuse, dans l'atmosphère d'un foyer accompli. Sa jeunesse fut sans histoire et quand, ses études achevées, Joseph Vuillemin, répondant, en 1903, à l'appel de sa classe fut incorporé au 14e bataillon d'artillerie à pied, sa décision était bien prise : il resterait dans l'armée et travaillerait pour porter l'épaulette. En octobre 1909, il était admis à l'École militaire de l'Artillerie et du Génie, nommé sous-lieutenant l'année suivante au 34e et lieutenant le 1er octobre 1912.

Ceux qui connurent Vuillemin à cette époque ont gardé le souvenir d'un officier très attaché à ses devoirs, à l'esprit clair, au jugement solide et d'une qualité de sentiments qui lui valait l'estime particulière de ses supérieurs, l'affection de ses camarades, la confiance et le dévouement de ses subordonnés. Mais le trait essentiel de son caractère était la modestie.

Taillé en force, court et trapu, d'une vigueur exceptionnelle, il donnait cependant une rare impression d'équilibre et de pondération.

En ce temps-là, l'aéronautique était à ses débuts ; elle tentait Vuillemin, non pas qu'il ait voulu y satisfaire le moindre goût d'indépendance, car nul autant que lui n'eut le sens de la « communauté », mais l'arme avait de quoi séduire le sportif qu'il était et le soldat pressentait le vaste champ de son emploi.

En juillet 1912, il obtient d'y être détaché. Il se rend à l'École d'Aviation militaire du Crotoy, s'y fait remarquer par son adresse et par son endurance et, le 28 novembre 1913, après avoir réussi l'épreuve triangulaire Le Crotoy-Amiens-Doullens-Le Crotoy, il reçoit le brevet de pilote avec le n° 287.

Neuf mois après, l'Allemagne nous déclarait la guerre...

Un jour de septembre, dans la Somme, on vit un monoplace volant bas et qui, indifférent aux schrapnells, faisait des ronds, des huit, sans se lasser. C'était Vuillemin. Il expérimentait une méthode de réglage qu'il venait de créer et s'exerçait ainsi à renseigner l'artillerie. Sa virtuosité et son sang-froid, son courage tranquille et son ascendant sur les hommes lui avaient acquis déjà une notoriété qui débordait le cadre de son escadrille. Ce n'était qu'un commencement. Pendant quatre ans, que ce soit à bord de son avion de reconnaissance ou, de son Breguet 14, à la tête de ses bombardiers, Vuillemin tiendra le ciel et son nom y brillera, au point qu'un grand chef qui l'eut longtemps sous ses ordres nous dira : « Il les dépassait tous car, à ses dons exceptionnels, il ajoutait toutes les qualités : au courage, l'abnégation ; à l'ardeur au combat, la mesure ; à l'esprit d'initiative, le goût de la discipline et, chose rare parmi les « as », il avait horreur de la publicité. Seul, Vuillemin était complet. »

Promu capitaine en juin 1915, il prend à Verdun le commandement de la C. 2 (escadrille du IIe corps d'armée). Il y trouve une « fameuse équipe » : Lubersac, Picard, Bozon-Verduraz, Angot, Mouline, Auger... Son autorité sur eux est immédiate. Certes une étroite intimité, celle des périls courus ensemble, unit ces hommes à leur chef et la popote de la rue de Coulmiers,

au faubourg Pavé, est joyeuse aux heures de détente mais l'autorité de Vuillemin n'a pas à en souffrir. De ses officiers comme de ses équipages, il sait qu'il peut tout obtenir car c'est d'amitié qu'on lui obéit. Au surplus, il prêche d'exemple et se montre partout. Ses visites quotidiennes aux états-majors, aux P. C. d'artillerie et d'infanterie lui permettent d'assurer la plus efficace liaison entre la troupe et l'aviation. Sous les ailes de la C. 2, les combattants dans la tranchée se sentent protégés. Réglage, photographie des lignes, reconnaissance des arrières, Vuillemin, sur son G. 4 bimoteur, fait tout dans la même journée. Mais cela ne lui suffit pas. La mission de son escadrille achevée, il repart seul car une autre commence, celle qu'il s'est donnée d'interdire à l'Allemand de survoler impunément « son » ciel...

1916. Vuillemin va participer à la défense de Verdun. Une citation à l'ordre de l'armée dira les services qu'il y a rendus : « Communiquant à son escadrille sa modestie, son entrain, son esprit offensif et sa bravoure joyeuse », il livrera au cours de la bataille plus de quarante combats contre les avions allemands, réussira à les mettre en fuite et descendra l'un d'eux le 30 mars. Il sera blessé, mais légèrement, pour la première et pour la seule fois pendant toute la guerre car Vuillemin semblait invulnérable. Un jour, une balle tirée de bas en haut traversa son portefeuille et se perdit dans son chandail.

En juillet, la C. 2 s'envole vers la Somme et prend part à toutes les attaques. En 1917, Vuillemin, auquel on a donné le commandement de l'aéronautique du corps d'armée, est sur l'Aisne avec ses avions renforcés d'unités nouvelles. Il y accomplit d'étonnantes prouesses et sa huitième citation rapportera que, le 18 juin, ayant accepté le combat avec cinq appareils allemands, il a tenu l'air jusqu'à ce que ses adversaires aient abandonné la partie. Les zouaves et les tirailleurs de la division marocaine, témoins de ce tour de force, demanderont d'eux-mêmes qu'il soit récompensé. Quand, le 21 septembre, il renouvellera son exploit — et toujours contre cinq avions qu'il met en fuite en fonçant successivement sur chacun d'eux — ce seront, cette fois, les chasseurs de Messimy qui, de leurs tranchées, l'acclameront.

La 2e C. A. est retirée du front, Vuillemin mis au repos à Saint-Dizier. Se reposer ! Quelle injure pour Vuillemin ! Un matin qu'il survolait les lignes pour son compte, il voit une patrouille française aux prises avec neuf monoplans allemands ; il les charge, en chantant, l'un après l'autre, suivant sa méthode, descend l'un d'eux, contraint un autre à atterrir et rentre avec trente-quatre balles dans son appareil.

D'aussi éclatantes actions — nous ne pouvons toutes les rappeler : elles sont trop — et sa réputation de magnifique entraîneur d'hommes ont rendu aux armées le nom de Vuillemin légendaire. En octobre 1917, sur la proposition du colonel Duval, qui venait de prendre au grand quartier général le commandement de l'Aéronautique — on ne dira jamais assez les immenses services rendus par ce grand chef de l'aviation, qui n'était pas un aviateur mais qui sut organiser nos forces aériennes et leur donner une tactique — le général Pétain confia à Vuillemin le commandement du G.B.5[1]. Dans le bombardement, Vuillemin, auréolé de son prestige, allait retrouver les mêmes dévouements et la même confiance qu'il avait suscités dans les escadrilles de reconnaissance. Des hommes l'attendaient, rompus à leur métier, animés d'un splendide esprit de sacrifice et, dira l'un de leurs historiographes, « disciplinés par le combat lui-même ». C'était Petit, Richet, Lemaitre, Abadie, Des Prez de la Morlais, Lavergne, Mouline, Dagneaux... Le lieutenant Dagneaux mérite une mention spéciale. Venu au bombardement après avoir été blessé trois fois, la dernière à Verdun où on avait dû l'amputer d'une jambe, sa bravoure, son adresse et sa modestie l'apparentaient étroitement à Vuillemin dont, observateur ou bombardier, il deviendra l'indispensable compagnon et restera le fraternel ami. Aujourd'hui même, il a repris sa place à ses côtés. Quels glorieux souvenirs peuvent évoquer ces chevaliers de l'air, sans peur et sans reproche, qui si souvent s'envolaient *seuls*, restaient absents pendant des heures et revenaient, leurs appareils criblés de projectiles, autant de témoignages des durs combats livrés !

Vuillemin conservera le G.B.5 avec lequel il a multiplié les missions lointaines de représailles jusqu'en février 1918,

1. Groupe de bombardement n° 5.

date à laquelle, nommé chef d'escadron, il prend le commandement des cent cinquante avions de l'escadre n° 12. Pendant dix mois et sans arrêt cette incomparable unité sera de toutes les batailles. Rien ne l'arrêtera désormais que la victoire.

Du 27 mars au 27 mai, elle intervient en Picardie puis, du 29 mai au 1er juillet, dans les opérations entre Aisne et Marne et se distingue particulièrement, le 4 juin, en brisant à son début une attaque allemande par le bombardement en masse des troupes rassemblées en vue de l'action dans le ravin de la Sauvière. A partir du 15 juillet, elle contribue puissamment à rendre très difficile à l'ennemi le franchissement de la Marne, en coupant les passerelles par ses bombes. Inlassablement, elle poursuit l'adversaire dans son repli, semant le désordre et la mort dans ses rangs. Le 12 septembre, malgré un temps affreux, elle écrase les cantonnements de la Woëvre et coopère à l'offensive américaine de Saint-Mihiel. Le 25 septembre, n'ayant pu être employée de jour, elle bombarde de nuit les terrains d'aviation ennemis et attaque des trains. Le 3 octobre, elle effectue trois expéditions dans la journée et abat trois avions allemands. Le 10 novembre, dernier jour de la guerre, elle bombarde et mitraille les convois et les troupes embouteillées à Marienbourg, pénétrant ainsi à basse altitude dans les lignes allemandes. Le lendemain... c'est l'armistice.

Au cours de ces opérations, l'escadre 12 jeta 1 000 tonnes de projectiles, tira 400 000 cartouches, livra 200 combats et abattit ou désempara plus de 100 avions ennemis. Elle fit payer cher les pertes qu'elle subit et que Vuillemin, ménager de ses hommes, avait tout fait pour éviter. Seize citations et deux fourragères consacrent la gloire de Vuillemin et celle de ses équipages ; toutes, parlant du chef, exaltent « *ses belles qualités d'intelligence, d'initiative et de jugement, son allant et son audace à toute épreuve, son entrain, son esprit offensif* ». L'une d'elles dit qu'il *est pour tous un modèle des plus pures vertus militaires : bravoure, abnégation, modestie.*

Après la guerre, Vuillemin reste au service de l'aviation militaire et ne tarde pas à acquérir de nouveaux titres à la reconnaissance du pays. C'est lui, notamment, qui réalise en 1920 la première liaison franco-saharienne, au cours de la

mission où le général Laperrine, l'ami du Père de Foucauld, devait trouver la mort. Au cours de cette mission, le commandant Vuillemin, sans coup férir et d'un seul vol, réunissait les confins du sud-algérien à la boucle du Niger, ouvrant la voie à la grande liaison impériale qui devait être réalisée par la suite entre la France métropolitaine et son empire de l'Afrique noire.

Lieutenant-colonel en 1924, Vuillemin entreprend l'année suivante une nouvelle traversée du Sahara mais, à Niamey, son avion se brise et il se blesse sérieusement. Colonel en juillet 1928, il assume successivement le commandement de l'aviation de l'Algérie et du Maroc. Chargé de la direction des recherches de l'équipage de l'avion Saint-Didier, perdu en région désertique, il accomplit sa tâche pendant six jours entiers d'investigations fatigantes et périlleuses. Promu général de brigade en février 1933 et maintenu à son poste, il organise les têtes de lignes aériennes vers le sud et réalise rapidement le balisage des pistes sahariennes. C'est à cette époque qu'il conduisit personnellement, à la tête d'une importante escadre, la grande croisière africaine, couvrant plus de vingt-cinq mille kilomètres sans aucun incident, malgré des conditions exceptionnellement difficiles et montrant ainsi, dans tout notre empire africain, l'image de la puissance aéronautique française.

De retour dans la métropole, enrichi d'une expérience nouvelle, il suit le cours du Centre des Hautes études militaires. Nommé général de division et commandant du Ier corps aérien à Paris en 1936, il entre au Conseil supérieur de l'Air en juillet 1937 et peu de temps après est nommé, sur la proposition du ministre Guy La Chambre, vice-président de ce Conseil et chef d'état-major général de l'Armée de l'Air. C'est à ce titre que le général Vuillemin, grand-croix de la Légion d'honneur, s'est vu confier, dès le début de la guerre, la lourde charge du commandant suprême de toutes les forces aériennes françaises, ainsi que de l'ensemble de la défense antiaérienne du territoire.

On ne pouvait trouver un chef qui fût plus digne de la remplir.

IGNOTUS

SUPERFILM
OU
LES JOIES D'HOLLYWOOD[1]

IV

« Pécheurs parmi les fous ».

SUPER FILMS

A : Fred Cook — *Objet :* Scénario pour Sarya Tarn

De : Sydney Brand — *Date :* 6 novembre.

Il me faut un scénario pour le début de Sarya Tarn en Amérique. Elle nous coûte très cher ; la production doit être absolument de premier ordre. Je vous suggère d'utiliser une pièce ou un roman à succès. Je compte trouver les résumés sur mon bureau dès demain. Je ne veux ni l'histoire d'une carrière ni celle d'une émigrante ni rien de trop osé. Miss Tarn parle bien l'anglais, mais avec de l'accent ; il lui faut donc un rôle d'étrangère.

SUPER FILMS

A : James Palmer — *Objet :* Sarya Tarn

De : Sidney Brand — *Date :* 6 novembre.

Je suis d'accord avec Sarya Tarn, célèbre star européenne, sur le principe d'un contrat exclusif avec *Super Films*. Le service juridique est en train de rédiger l'acte ; allez-y avant

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 janvier 1940.

de répandre l'affaire en ville. J'ai eu quelques conversations très satisfaisantes avec Miss Tarn à Palm Springs ; elle n'est hostile à aucune publicité du moment que celle-ci n'est pas tapageuse. Je suis certain que Miss Tarn deviendra une étoile de première grandeur. Elle a du brio, du talent et ce qui plaît. Miss Lawrence vous organisera un rendez-vous avec Miss Tarn.

S. B.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence *Objet :* Tarn
De : James Palmer *Date :* 6 novembre.

Chère Maggie,

Vous voudrez bien, à la requête de Mr Brand, me fixer un rendez-vous avec Miss Tarn pour demain matin, au bureau. Je m'entretiendrais volontiers avec elle pour mon compte personnel si elle offre une ressemblance, même lointaine, avec certaines de ses photographies.

J. P.

SUPER FILMS

A : Miss M. Lawrence *Objet :* Scénario pour Tarn
De : Fred Cook

Chère Miss Lawrence,

Je passe mes fiches au crible en vue d'un sujet mais, en attendant, je vous envoie illico les résumés de deux pièces et d'un roman à succès qui, à mon avis, seraient tous trois épatants pour Miss Tarn. Je vous serais reconnaissant d'obtenir que Mr Brand les lise le plus tôt possible.

F. C.

Télégramme adressé à : Frances Smith, *Super Films*,
New-York City

Journaux de demain annoncent notre acquisition de Sarya Tarn nouvelle star étrangère — Importe de faire son début

en Amérique événement retentissant et lucratif — Télégraphiez toutes suggestions de scénarios et expédiez résumés par avion courrier express — Salutations.

SIDNEY BRAND.

SUPER FILMS

A : Miss M. Lawrence *Objet :* Tarn
De : Fred Cook *Date :* 20 novembre.

Pas un mot de Brand au sujet des documents que je lui ai fait tenir. Dois-je continuer à lui en envoyer ou a-t-il changé d'avis?

F. C.

SUPER FILMS

A : Fred Cook *Objet :* Tarn
De : Madge Lawrence *Date :* 24 novembre.

Comme vous le savez, Mr Brand a vécu dans un tourbillon depuis son retour de Palm Springs. Je lui ai écrit un mot pour lui rappeler les suggestions de pièces pour Tarn et je lui en reparlerai à la première occasion. Je ferai tout pour vous être utile mais vous connaissez les obstacles auxquels je me heurte.

M. L.

SUPER FILMS

A : Fred Cook *Objet :* Pièce de la Corporation
De : Sidney Brand *Date :* 24 novembre.

J'apprends que Metro et Warners offrent une somme considérable pour la nouvelle pièce primée par la Corporation du Théâtre. J'ignore jusqu'à l'existence de cette pièce. A quoi diantre me sert mon service du scénario?

S. B.

SUPER FILMS

A : Miss M. Lawrence *Objet :* Pièce de la Corporation
De : Fred Cook

Je consulte mes fiches et je vois que j'ai envoyé à Mr Brand le résumé de la pièce de la Corporation, *Pécheurs parmi les Fous*, il y a au moins six mois, lorsque l'auteur, qui est de mes amis, m'en a offert un exemplaire. Je lui ai dit (voir ma communication du 4 février) que je la croyais susceptible de faire beaucoup d'argent. Il m'a répondu : Comment diable pouvez-vous me le prouver? Eh bien, la preuve en est faite à présent et, si ma mémoire ne me trompe pas, ce même résumé est actuellement, avec les autres, sur le bureau du patron.

F. C.

Télégramme adressé à : Frances Smith, *Super Films*,
New-York City.

Vous autorise à offrir à Corporation 150 000 dollars pour *Pécheurs parmi les Fous* — Enchérissez jusqu'à obtention — Salutations.

SIDNEY BRAND.

Extrait de VARIÉTÉS QUOTIDIENNES.

Sidney Brand, de *Super Films*, s'est rendu acquéreur de la nouvelle pièce primée par la Corporation du Théâtre, *Pécheurs parmi les Fous*, pour 245 000 dollars. C'est pour servir au lancement de Sarya Tarn, la dernière importation viennoise.

Du calepin d'une sténographe.

Télégraphier à New-York qu'on s'assure de P. G. Wodehouse pour l'adaptation de *Pécheurs*.

Télégraphier à Frances Smith se mettre en rapport avec auteur de *Pécheurs* pour venir à Hollywood faire adaptation

si Wodehouse pas libre. Garantir six semaines à 1 000 dollars par semaine.

Envoyer copies pièce aux services des recherches, de la production, du costume et du décor.

Voir avec Palmer pourquoi *Pécheurs parmi les Fous* n'est pas annoncé en gros caractères dans colonne de Carson.

Préparer liste d'auteurs et metteurs en scène libres pour S. B. : *Pécheurs*. Dire Décor préparer propositions.

Extrait de A BROADWAY, article de Walter Winchell. 27 novembre.

Sait-on qu'un illustre producteur est en train d'avoir tous les ennuis du monde à cause de la question raciale que soulève une pièce qu'il a achetée un quart de million de dollars? Le bruit court qu'il est flambé parce qu'il n'a pas pris la peine de lire la pièce avant de l'acheter ! Ha ! ha !

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence *Objet :* La Tarn

De : Jim Palmer *Date :* 27 novembre.

Chère Maggie,

Sarya Tarn me cause de terribles ennuis. Son anglais n'est pas aussi bon qu'il l'était à Palm Springs ; de plus, ignorant qui est Stella Carson, elle s'en est fait une ennemie mortelle en parlant d'elle comme d'une « grosse paysanne ». D'ailleurs, les rédacteurs en ont tous assez des importations étrangères. Je crains que S. B. ne soit obligé de casquer fortement s'il veut un grand placard. Il paye cher tout le reste. Pourquoi la publicité serait-elle sacrifiée?

Voulez-vous dîner avec moi ce soir?

J.

SUPER FILMS

A : Jim Palmer *Objet :* Nourriture

De : Madge Lawrence

Qu'est-ce que c'est que dîner? Je me rappelle vaguement, dans un passé lointain, m'être assise à une table à sept heures,

tandis que des serviteurs s'empressaient autour de moi, s'efforçant de stimuler mon appétit. Mais ce n'est qu'un rêve effacé. A présent, je mange du pain et du fromage quand et si je le peux. Ce soir, mon ami, il faut que je conduise le caniche de Miss Tarn chez le vétérinaire. Elle ne veut pas le confier à une simple domestique. Alors, pour qui me prend-elle?

Merci quand même. Qu'est-il donc advenu des aimables modèles que vous aviez l'habitude de nourrir?

M. L.

P. S. — Vous pouvez néanmoins m'inviter le soir du Thanksgiving Day.

Téiégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie).

Wodehouse en vacances en Angleterre ne viendrait à aucun prix — John Tussler auteur *Pécheurs* très attiré par Hollywood — Viendrait pour deux mille dollars par semaine avec contrat de trois mois — Dois-je traiter? — Tussler classé parmi les trois plus grands auteurs dramatiques américains — Metro le paierait davantage mais il aimerait adapter sa propre pièce — Salutations.

FRANCES SMITH

Extrait de A BROADWAY, article de Walter Winchell. 1er décembre.

La Censure et *Super Films* sont enfin d'accord à propos de *Pécheurs parmi les Fous*. Cette pièce, prix de la Corporation du Théâtre, a été achetée par *Super* un petit quart de million. Il s'agit de dollars, mon cher public! Le sujet se rapporte aux relations, toujours délicates à traiter, entre une mulâtresse et un blanc. Mais le problème est résolu : on fait de la mulâtresse une Espagnole!

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie).

Que signifie transformation mulâtresse en Espagnole? — Pièce perd ainsi tout intérêt — M'oppose à ce mercantilisme — Veux pièce telle quelle ou la retire.

JOHN TUSSLER.

Télégramme adressé à : John Tussler Corporation du Théâtre New-York City.

Pas ma faute si Censure refuse comprendre Art — Pour deux mille par semaine devriez accepter tenir cordons poêle à votre propre enterrement — Vous attends bientôt — Meilleurs vœux.

SIDNEY BRAND.

1er décembre.

Chère Liz,

Tu t'alarmes sans nécessité. Non, le scélérat ne m'a pas jetée dehors parce que j'ai su lui résister ; au lieu de cela, il a pris une option permanente sur toutes mes heures de veille qui, pour lui, sont au nombre de vingt-quatre par jour.

Tu comprends, chérie — tu as dû le voir dans les journaux — nous avons mis la main sur une nouvelle star étrangere et, pendant que tu palpites, avec le reste des profanes, dans l'attente de son début, je travaille à le rendre possible. Je t'entends rire d'ici ; oui, je sais bien que je ne suis qu'une esclave de bureau mais, à mes rares moments de loisir (ils sont extrêmement rares) je me livre à des passe-temps étranges, tels que chercher une maison au goût de Miss Tarn, une cuisinière qui sache faire ses plats viennois favoris, une femme de chambre capable de la mettre au lit, le vétérinaire qui convienne à son chien, un coiffeur dont les conceptions artistiques concordent avec les siennes, un couturier susceptible de faire oublier qu'elle est cagneuse et courte sur pattes.

Ajoute à tout cela que Mr Brand m'accorde l'honneur de faire de moi son valet de chambre. Je lui verse ses boissons, je lui prépare ses vêtements de soirée, je mets les boutons à ses chemises et, l'autre soir, il m'a suffoquée en me demandant de faire mousser son savon à barbe pendant qu'il téléphonait à New-York.

M'imagines-tu, en train de remuer le blaireau dans l'eau chaude, d'un air rêveur, dans la salle de bains dallée blanc et noir qui ouvre sur son bureau? Dehors, le ciel est plein d'étoiles; la lune voilée; l'air parfumé agite doucement les rideaux de cellophane blanche à volants, et d'autres jeunes filles dansent et sirotent des cocktails, ignorant les nuits laborieuses au cours desquelles mon âme romanesque en est réduite à faire mousser du savon. Entre parenthèses, je ne m'en tire pas mal pour une débutante.

Mon maître et seigneur ayant dépensé 60 dollars pour dire sa façon de penser à un malheureux agent de publicité, pénètre dans la salle de bain.

Je lui tends son rasoir et son blaireau et je m'apprête à me retirer, en jeune fille bien élevée que je suis, mais il me présente un manuscrit, me fait signe de m'asseoir sur le tabouret et dit : « Soyez gentille, Maggie, et lisez-moi ça pendant que je me rase. Il y a réunion de scénario chez moi demain matin à dix heures et je n'aurai pas le temps de lire cette pièce ce soir parce qu'il faut que j'aille au dîner d'anniversaire de ma belle-mère. »

Ce manuscrit n'est autre que celui de *Pécheurs parmi les fous* que nous avons payé un quart de million de dollars, comme l'a dit Winchell.

Au bout d'un demi-acte, mon patron dit :

— C'est épatant Madge, vous lisez bien. Maintenant, il faut que je file; appelez ma femme et dites-lui que je suis en route.

Je pousse un soupir de soulagement. Soudain, Mr Brand me demande :

— Que faites-vous de votre vie privée?

Je réponds :

— Vous en parlez comme si c'était une pilule à prendre une demi-heure après les repas. Je voudrais bien qu'il en fût

ainsi parce que je ne vois pas quand je trouverais le temps d'avoir une vie privée !

J'avais cru lui damer le pion mais il rit, d'un rire moqueur et gai, il me décoche cette épigramme :

— Méfiez-vous des eaux qui dorment !

Qu'en penses-tu ?

Tendresses.

MAGGIE.

V

JE TRANCHE UNE QUESTION DÉLICATE.

Dimanche, 20 novembre.

Chère tante Agnès,

Il m'est très difficile de vous expliquer pourquoi je n'ai vraiment pas le temps de vous écrire plus souvent. Si ces lignes vous parviennent, ce sera seulement parce que Mr Brand est retourné dormir après son petit déjeuner.

Vous comprenez, nous étions tous de service, ici, à son domicile, à dix heures, pour une réunion de scénario. Je sais bien que c'est dimanche, mais le temps presse et il nous faut trouver une pièce pour cette nouvelle actrice étrangère, Sarya Tarn, dont vous ont parlé les journaux. Je suis arrivée à dix heures tapant, avec le metteur en scène Monk Faye, l'assistant de Mr Brand, Roy Tison, l'auteur de la pièce, John Tussler et Philip Skinner, l'un des meilleurs scénaristes.

J'aimerais que vous puissiez voir la maison de Mr Brand. C'est une vaste hacienda californienne, remplie de meubles provinciaux français, où règnent d'impeccables domestiques anglais. Ajoutez-y des courts de tennis, une piscine et une ferme modèle. C'est très seigneurial.

Donc, nous sommes arrivés à dix heures. Le maître d'hôtel nous a dit que Mr Brand s'est levé, qu'il a déjeuné puis qu'il s'est décidé à redormir. C'est ainsi que j'ai l'occasion de vous écrire.

Mr Faye est extrêmement ennuyé et fait quelques obser-

vations acerbes au sujet de Mr Brand. Mr Tyson joue au solitaire ; Mr Tussler, qui a débarqué de New-York ce matin, nous dévisage comme si nous étions des bêtes en cage ; Mr Skinner, lui, qui est à Hollywood depuis longtemps, en profite pour faire un somme.

C'est la première fois que j'assiste à une conférence de ce genre et cela m'intéresse vivement. Mr Brand m'a dit de prendre en sténo tout ce qu'on dira, afin que rien de précieux ne soit perdu.

Mr Skinner s'éveille et raconte un rêve merveilleux qu'il vient de faire ; je n'entends pas grand'chose de ce qu'il dit mais ce doit être amusant car Mr Tussler lui-même sort de sa léthargie et déclare qu'il peut en inventer de bien mieux. Ils rient tous très fort.

Puis une petite femme de chambre française entre dans la pièce, juchée sur de très hauts talons. Elle fait : « Chut ! chut ! » se penche vers Mr Faye, lui murmure quelque chose, sur quoi il incline la tête. Quand elle est partie, il nous dit de ne pas faire de bruit parce que Mrs Brand va bientôt avoir un bébé et qu'elle ne se sent pas bien.

Il est maintenant une heure ; nous avons tous très faim ; Mr Brand ne se montre toujours pas. Mr Faye appelle le maître d'hôtel et lui demande de s'informer de l'heure à laquelle Mr Brand viendra. Nous nous impatientons ; enfin le maître d'hôtel revient en disant que Mr Brand descend à l'instant.

Mr Brand apparaît.

— C'est l'heure de déjeuner, grogne Mr Faye.

— Oh ! ça va bien, dit Mr Brand ; on m'a monté un plateau dans ma chambre. Mettons-nous au travail.

Il faut donc que je vous quitte, avec toutes mes tendresses.

MADGE.

Extrait du calepin d'une sténographe.

Brand : Bien content de vous voir ici, Tussler. Vous avez fait un bon voyage ? où êtes-vous descendu ?

Tussler : Oui, je...

Brand : Dites donc, Monk, combien avez-vous perdu hier soir au Clover Club ?

Faye : Je m'en suis tiré indemne. Et vous?

Brand : Ils m'ont plumé. Je ne gagne jamais. Tussler, nous allons faire de grandes choses avec votre pièce. *Super* vend le reste de sa production pour pouvoir la monter. Cette histoire nous coûtera un million. Vous êtes un voleur de grands chemins, Tussler, mais vous serez refait : le fisc raflera presque tout.

Skinner : Il s'en moque : il est affilié au parti communiste.

Brand : Vous êtes communiste? Pourquoi personne ne m'a-t-il prévenu? Est-ce que je n'ai pas suffisamment d'ennuis?

Tussler : Mais, Mr Brand, je ne suis pas...

Brand : Bon, bon, Tussler. Vous pouvez être tranquille avec moi ; je ne suis pas un tueur de rouges. Du moment que vous ne fomentez pas une révolution à *Super !*

Tussler : Mais, Mr Brand, je vous dis que je ne suis pas...

Brand : Si nous ne nous mettons pas à notre affaire, c'est moi qui vais faire une révolution. Madge, ne manquez pas de noter chaque mot que nous dirons ! Mes amis, l'important est de suivre la pièce originale du plus près possible. Après tout, un tas de New-Yorkais ont payé pour la voir ; c'est qu'elle offre donc un certain mérite. Naturellement, il faut ne pas perdre de vue la censure. Vous pouvez m'en croire : ces gens-là m'ont fait suer sang et eau pendant des journées entières ; ils ne m'ont donné leur accord qu'en échange de ma parole d'honneur de régler cette question avec mon goût, mon tact et ma finesse habituels. Je ne peux pas les laisser tomber, de même que vous ne pouvez me lâcher, mes bons amis !

Tyson : Vous nous connaissez, patron ; nous ne vous avons encore jamais lâché.

Brand : Merci, Roy. Autre chose. J'ai promis à la censure de changer le titre. *Pécheurs parmi les Fous* est associé, dans l'esprit du public, avec un sujet pénible. Il est vrai que nous changeons le sujet mais cela ne suffit pas. Il faut que nous effacions, dans la mémoire des spectateurs, tout rapport avec *Pécheurs parmi les Fous.*

Tussler : Mais alors...

Brand : Voyons, Monk ; je ne vous ai encore jamais dit de saboter un film. Je vous paye pour tout autre chose : il s'agit

de mettre Sarya Tarn en valeur le plus possible, mais sans ruiner l'affaire en exigeant cinquante-sept prises de vue pour chaque scène. Il ne m'en faut pas autant pour savoir ce qui est bon ; j'ai l'instinct de ces choses-là, moi.

Tyson : Pour sûr que vous l'avez, patron.

Brand : Merci, Roy. D'autre part, je vous serais reconnaissant, Monk, de vous grouiller un peu, pas comme la dernière fois. Le diable emporte vos points de vue artistiques. Nous avons quelque chose à offrir au public, cette fois-ci : Sarya Tarn !

Tussler : Mais, ma piè...

Faye : Très bien, Sidney. Je vous propose d'aller travailler sur le plateau pendant que moi, je me tiendrai dans votre bureau ; on verra ce que vous arriverez à faire avec cette dame ! Ce sera un véritable plaisir !

Brand : Quelle mouche vous pique? Écoutez, Skinner, nous donnons une fortune à Tussler pour écrire son adaptation, c'est parfait, puisqu'il est l'un des trois plus illustres auteurs dramatiques américains. Mais a-t-il jamais rien écrit pour l'écran? Quelles sont ses références? Il n'en a aucune ! Mais vous, vous connaissez le boulot et je compte sur vous pour que nous produisions le plus beau film de l'année. On ne sait jamais, nous pourrions peut-être obtenir le prix de l'Académie.

Tyson : Il vous est dû, patron. On vous a joué un sale tour, l'année dernière.

Brand : Vous avez raison. Merci, Roy. Madge, est-ce que vous notez bien tout?

Moi : Oui, Mr Brand.

Skinner : Dites donc, patron. Quel partenaire allez-vous donner à Tarn? C'est très important ; il faut que je sache qui seront les principaux acteurs avant de pouvoir me mettre au dialogue.

Tussler : Mais, quelle différence...

Brand : Ne vous tourmentez pas. Je suis en train de négocier pour avoir Gable !

Tyson : Chic alors ! Ce serait parfait !

Brand : Merci, Roy. Maintenant, Phil, la chose à ne pas oublier pendant que vous écrirez, c'est que Tarn doit être un personnage sympathique. C'est la première fois qu'elle

se présente devant le public américain. Or, dans la pièce, la femme n'est pas assez sympathique ; Tarn devra être plus naïve. D'ailleurs il est tout naturel qu'elle le soit : une fille qui a passé toute sa vie dans une île, au large des côtes africaines...

Tussler : Mais, ce n'est pas en Afri...

Brand : Elle n'a jamais connu l'amour d'une mère, et son père, le vieux capitaine suédois, a été tué lui aussi, quand elle n'était qu'un bébé. Les seules affections qui l'aient entourée sont celles des bons indigènes du village et celle des animaux. Elle est naïve... mais en elle gronde un volcan... le sang espagnol de sa mère !

Skinner : Je comprends, patron, je comprends...

Brand : Dans ce paysage primitif, vous pouvez pleinement satisfaire votre sens artistique, Monk ; que les vues soient belles. Plus tard, ce sera autre chose.

Tyson : Dites donc, patron, on pourrait faire usage des passe-partout de *Ramenez-les vivants*

Brand : Merci, Roy. Attendez un instant ; c'est une production de premier ordre et de première main dont il est question !... Quand même, votre idée n'est peut-être pas mauvaise. Vous regarderez ce qui peut servir, Roy.

Faye : Écoutez, Sidney. Je déteste vous contredire ; je sais que vous êtes tous énervés. Mais je ne crois pas que Tarn ait le feu nécessaire pour un tel rôle.

Brand : Ça ne fait rien, Monk. Fiez-vous à moi. Je ferai en sorte qu'elle ait tout le feu voulu. Je la vois d'ici donnant libre cours à tout ce qu'il y a d'espagnol en elle : une vraie sauvage, qui griffera comme un animal quand on lui opposera une civilisation artificielle. Il faudra la mater, la mettre en cage ! Bon Dieu ! quel titre : *Une femme en cage !*

Tyson : Seigneur ! quel titre !

Brand : Merci, Roy. Vous vous imaginez d'ici, s'étalant sur les vingt-quatre pages... sur la marquise... SUPER FILMS EST FIER DE PRÉSENTER SARYA TARN DANS LE DRAME LE PLUS FOUDROYANT DE LA SAISON — *Femme en Cage.*

Faye : Le titre m'est égal. Je viens d'apercevoir l'intrigue amoureuse sous un angle terrifiant. Écoutez. Voilà une femme habitant à l'écart de la civilisation... belle, délicieuse et vierge,

elle a tout ce qu'il faut pour affoler un homme... Maintenant, voici mon idée. Il y a un naufrage ; Gable échoue sur la côte. En revenant à lui, il voit cette merveilleuse créature en train de le regarder. Elle porte dans ses cheveux une fleur de la passion, fleur symbolique. Il n'en croit pas ses yeux... Elle se sauve, effrayée... Il la suit... l'animal en lui s'éveille...

Tussler : Mais...

Brand : Attendez une minute, Monk. Elle ne doit pas s'enfuir ; elle ne doit pas avoir peur. Rappelez-vous que, malgré son innocence, malgré sa virginité, une flamme brûle en elle, le feu de son sang espagnol... Elle est trop attirée par lui pour s'en aller...

Skinner : Écoutez. Je connais les femmes ; j'en ai eu des milliers... Cette jeune fille...

Brand : Pourquoi ergoter sur la psychologie féminine, puisqu'il y a une femme parmi nous ? Monk, demandez donc à Madge ce qu'elle ferait en pareille occurrence ? Faites bien attention, Madge.

Faye : Nous venons de projeter le visage de Gable, vu de tout près. Il y a clair de lune. Nous montrons la jungle, éclairée par cette lune basse. Sarya Tarn s'avance, chantant une chanson d'amour indigène ; elle est comme l'esprit de cette nuit sauvage. Elle entre, en dansant dans les flots... soudain, elle distingue quelque chose et s'arrête : elle aperçoit Gable. On la voit se pencher sur lui. Il ouvre les yeux mais croit rêver. A l'aveugle, il étend les mains, la touche... c'est bien de la chair, chaude et vivante... Il se redresse d'un bond... Un gros plan montre ces deux êtres se contemplant, les yeux dans les yeux, se découvrant l'un l'autre. N'oubliez pas que Gable est le premier homme blanc que Tarn ait jamais vu ! Il met sa féminité en émoi... Il cherche à la saisir... Elle... Voyons, Miss Lawrence, imaginez-vous à la place de cette fille... sur cette grève tropicale, avec Gable, que feriez-vous ?

Moi : Je...

Brand : Rappelez-vous qu'elle est espagnole !

Moi : Je...

Skinner : C'est le premier homme blanc qu'elle voit !

Tyson : C'est Gable !

Moi : Eh bien...

Faye : Continuez, continuez !

Moi : Eh bien... je lui céderais !...

Brand : Je vous l'avais bien dit ! Voilà qui confirme mon opinion !

Tyson : C'est son sang espagnol, patron.

Brand : Vous ne m'apprenez rien ! Mes amis, je crois qu'en voilà assez pour aujourd'hui. Nous avons bien avancé la besogne. Votre présence nous a été précieuse, Tussler ; de ce train-là, nous allons faire un scénario épatant. Je vous reverrai tous demain, au studio. D'ici là, je vous souhaite un bon week-end...

VI

Il est merveilleux d'être mère.

3 décembre.

Chère Liz,

Je viens de devenir mère, de sorte que si jamais tu en avais assez d'être une femme du monde indépendante et que les petits cris d'un enfant fussent nécessaires pour compléter ton bonheur, tu n'auras qu'à me faire signe.

C'est une grande joie mais extrêmement coûteuse. On commence à la payer dès que la taille se déforme. Le médecin ordinaire ne garantit pas de faire venir au monde le petit Oscar pour moins de 2 000 dollars. Mais il y a les consultants. Ce sont des messieurs très supérieurs qui se mettent en conférence avec votre médecin, afin de confirmer que vous allez vraiment avoir un bébé ; chacun de ces conciliabules coûte 50 dollars. L'appartement, à l'hôpital, vaut la bagatelle de 35 dollars par jour. Il y a aussi les infirmières, de jour et de nuit, et une petite rubrique intitulée « suppléments » dont le montant finit généralement par être le plus élevé de la note.

Il faut ensuite penser à la layette. C'est assez simple lorsqu'on a de nombreux parents mais, du moment qu'ils sont à votre charge, vous êtes obligée d'acheter vous-même la

layette ; elle se compose de toutes sortes de robes, de brassières (chiffrées), de bavoirs et de couches, sans parler d'un superbe berceau anglais de satin capitonné, avec ses moelleuses couvertures. Tout compris, vous ne pouvez vous en tirer à moins de mille dollars, bien que votre bébé ne soit destiné à se servir de ces objets que quelques mois.

Puis, il y a la nursery. Oh ! je sais que nous nous en sommes passées, toi et moi, quand nous étions petites... mais, as-tu jamais réfléchi à l'importance du soleil pour un jeune enfant? Le fourrer tout bonnement dans la cour lui ferait risquer d'attraper une insolation et des microbes variés. Alors, on convoque une troupe d'architectes qu'on charge de dessiner une nursery toute en vitres spéciales, d'un verre qui laisse pénétrer les rayons bienfaisants à l'exclusion des autres. Avec un peu de chance, tu peux tomber sur un architecte dont la belle-sœur se croit douée pour le cinéma ; en ce cas, au lieu du prix fort majoré de 10 p. 100, il se contentera de 5 p. 100 d'honoraires et te fournira pour ton enfant le mausolée le plus moderne, à la page, hygiénique, impénétrable aux cambrioleurs comme aux microbes et à la joie. Naturellement, une nurse empesée ramènera le petit Oscar à la maison ; cette personne, très hautaine et très onéreuse, ne te permettra pas d'en approcher, par crainte d'une contamination quelconque.

Il me semble parfois que nous devons à un hasard miraculeux d'être encore en vie, toi et moi, et, apparemment, en possession de la plupart de nos facultés.

J'ai été tirée de mon lit à six heures, ce matin, et j'ai dû me précipiter à l'hôpital pour tenir la main de Mr Brand. Il n'y a que moi pour lui remonter le moral, tout le personnel de l'hôpital étant dans la chambre de Mrs Brand.

Je reste tranquillement auprès de lui pendant une demi-heure, lui permettant de me serrer le bras ; des médecins et des infirmières passent devant nous, leurs visages graves se détendent un instant pour adresser un sourire indulgent à ce père que l'anxiété torture. Mais, après une alerte, le petit Oscar se tient coi, riant probablement sous cape d'avoir déjà barre sur son père.

Tout le monde paraît soulagé, à l'exception de Mr Brand qui s'offre une attaque de nerfs et se met à réclamer un médecin

à grands cris. On lui administre un calmant ; après une ou deux gorgées et un battement des paupières, il se décide à vivre. Le médecin chef en profite pour engager avec lui une conversation ; il lui demande pourquoi les scènes médicales, au cinéma, ne sont jamais authentiques. Il propose à Mr Brand de lui raconter certaines expériences qui formeraient des sujets de films merveilleux. Il trouvera le temps, un jour, d'écrire une petite histoire qui ne sera pas piquée des ichneumons ; il se sait capable d'écrire, vu qu'il a publié nombre d'articles dans des revues médicales.

L'expression de Mr Brand est celle d'un homme qui vient d'échapper à un incendie, qui essaie de se réadapter à la vie normale sans trop y parvenir. Il n'a pas l'air d'entendre ce que dit le docteur, ce qui est peut-être heureux, car il serait susceptible de devenir violent. Je contemple avec inquiétude mon patron somnolent ; je redoute qu'il ne sorte pas de ce coma. Je me souviens que des chocs, dus à l'éclatement d'obus, ont été guéris grâce à une commotion nouvelle ; je songe à des mesures désespérées, par exemple à simuler moi-même une crise de catalepsie.

A cet instant, Mr Brand frissonne, tel un somnambule qui s'éveille. Sa main molle fait quelques passes pathétiques sur son visage. Est-il possible que cet homme soit vraiment profondément affecté, comme les autres humains normaux, par les forces primitives de la vie ?

Brusquement, il se secoue et nous voilà partis :

— Appelez-moi le Costume ! Décommandez mon déjeuner avec Tarn ; mettez-moi en communication avec Cahan ; trouvez-moi ici une pièce où je puisse travailler ; trouvez-en une pour vous ; une autre pour Tussler et Skinner ; je veux qu'ils viennent ici !

Je ne lui dis pas : « Nous sommes dans un hôpital et non dans un hôtel. » Je file, puisqu'il faut que tout en coopérant à la naissance du bébé de Mr Brand, je continue à faire tourner les roues de la production, afin que Sarya Tarn, de même qu'Oscar, puisse être lancée... Je vais ouvrir la porte quand il rugit :

— Que Palmer vienne pour que la naissance soit annoncée aux journaux tout de suite !

Il n'a donc pas oublié qu'il va être père !

Je descends quatre à quatre au bureau et je demande des chambres où notre équipe de producteurs puisse travailler tranquillement. Les préposés me jettent d'étranges regards. « Voyons, voyons, vous n'avez pas besoin d'un tas de chambres. Tout ce qu'il vous faut, c'est un bon lit ; on peut vous installer très confortablement dans la salle commune. » Je comprends qu'on me prend pour une malade mentale. J'explique qui je suis et pourquoi je demande ces chambres. Les mots « Brand » et « cinéma » opèrent comme des formules magiques. Malheureusement, l'hôpital est rempli de malades. Il y a pourtant une accouchée sur le point de partir ; Mr Brand pourra avoir sa chambre. En attendant, nous pourrons nous servir du solarium ; on est très bien là-haut. Je téléphone au studio et je fais mon rapport à Mr Brand.

est d'humeur geignarde. L'organisation de l'hôpital ne plaît pas. Les planchers sont glissants. Pourquoi n'y a-t-il de tapis? Si une infirmière tombait en portant un enfant ?

Je réponds que les hôpitaux doivent être antiseptiques et que les microbes pullulent dans les tapis. Il croit qu'on pourrait y remédier. Pour faire diversion, je lui suggère de déjeuner. Bonne idée ! Sa physionomie s'éclaire. Je m'empresse de téléphoner à la cuisine ; ma requête est très cordialement accueillie : on va tout de suite faire monter un plateau.

En l'attendant, il me dicte quelques lettres et quelques récriminations. Lorsque le plateau arrive, sa bonne odeur d'œufs au jambon me fait presque défaillir. Mais Mr Brand ne réagit pas de même.

— Je ne peux pas manger ce rata-là, fait-il dégoûté ; téléphonez au *Brown Derby* qu'on m'envoie une omelette aux champignons ; dites que c'est pour Brand.

Je demande pour qui, alors, sera ce plateau.

— Oh ! vous pouvez le prendre, dit-il.

Je ne me fais pas prier.

J'achève à peine mon repas quand un garçon affolé entre en coup de vent. Il dit que la téléphoniste devient enragée ; tout *Super Film* appelle Mr Brand en même temps, tous déclarent qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort.

— Ne peut-on laisser un homme avoir un bébé tranquillement? hurle Mr Brand.

Il semble que non car il y a un tas d'autres gens qui attendent des bébés ou qui sont malades ; leurs amis téléphonent pour avoir de leurs nouvelles, de sorte que le standard ne peut se consacrer exclusivement aux communications de Mr Brand. Le garçon le lui explique aussi poliment que possible.

— Mon Dieu ! gémit Mr Brand. Faut-il, de plus, que j'aie ce tourment-là? Procurez-vous un second standard et une autre téléphoniste !

J'en suis, par conséquent, réduite à prendre le garçon par la main et à descendre avec lui jusqu'au standard où nous sommes en train de négocier, lorsque je sens une présence étrangère dans la pièce : je lève les yeux et je vois Jim Palmer.

— Eh bien, ça boulotte? fait-il avec vulgarité.

Je suis très heureuse de le voir ; il exerce sur moi, malgré ses bizarreries, un effet calmant.

Non, ma colombe, ce n'est pas un sentiment amoureux qu'il éveille. Au contraire. Imagine plutôt le tonique bienfaisant d'une tasse de bon café noir après une nuit de bombe : il me clarifie l'esprit.

— Je suis très contente de vous voir, dis-je avec cordialité.

— Tiens, tiens? ce doit être l'atmosphère de cet hôpital qui agit sur vos sentiments. Si nous dinions ensemble, ce soir, dans la salle de garde?

— Ce serait charmant. A moins que le petit Oscar se décide bientôt à faire son apparition, notre occupation de cet hôpital promet d'être assez longue.

— Ainsi, ricane-t-il, le petit Oscar arrête la production? Ce doit être un rude coup pour Brand. Est-ce qu'il vous a demandé d'y remédier, Maggie?

Je réponds d'une voix douce :

— Mon chéri, je ferais le bébé moi-même si je pouvais, pour mettre fin à cette attente mais, pour l'instant, nous ferions bien de présenter nos devoirs au grand homme.

Nous montons au solarium où il n'y a qu'un vieillard dans un fauteuil roulant, en train de s'énerver contre son infirmière. Celle-ci n'a pas vu Mr Brand. Je me dis qu'il a peut-

être été appelé à la chambre de sa femme par l'annonce du grand événement, mais tout y est silence et sérénité et l'infirmière d'étage ne possède aucun renseignement.

Nous faisons le tour complet de l'hôpital, entrant et sortant partout sans frapper, ce qui nous vaut force imprécations et des bouffées d'anesthésiants très désagréables. Il ne nous reste qu'à retourner au solarium.

Nous y trouvons Tussler et Skinner, le premier l'air plus abruti que jamais. Il ne comprend pas pourquoi le fait que Mr Brand attend un bébé rend sa présence ici nécessaire.

— Reposez-vous, détendez-vous, lui dit Skinner. Rincez-vous l'œil avec ces nymphes blanches ; il vient d'en passer une, aux cheveux roux, qui doit bien savoir pourquoi elle a été créée.

— Ayez un peu de patience, Skinner, dit Jim. Tussler est avec nous depuis trop peu de temps pour savoir que nous envisageons la vie telle que la montre l'écran, c'est-à-dire consacrée à l'amour vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Le diable vous emporte, dit Skinner...

— Bonjour, les copains !

C'est Rawley, du service artistique, portant un grand carton d'esquisses.

— Où est le patron ? Le gosse est-il arrivé ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Faites comme chez vous, dit Jim. On est très bien ici pour jouir du soleil. Faites-vous monter un fauteuil et une boisson et, avec la permission de Skinner, vous pourriez vous faire tenir la main par une jolie petite infirmière.

— Chouette ! Faites voir vos infirmières !

Le téléphone sonne. Je vais répondre. C'est la standardiste qui cherche où est S. B. On le demande de New-York, sans parler d'une quantité d'appels du studio.

— Et vous savez, ajoute la standardiste, miss Tarn vient de demander des nouvelles de Mrs Brand d'une façon tout à fait délicieuse !

Je la remets à sa place en lui ordonnant d'essayer de joindre Mr Brand dans l'hôpital.

Elle est toute bonne volonté ; elle se voit déjà enchantant une armée de caméras avec son profil.

Je dis à Jim :

— La seule chose qui tempère sa joie est le regret de porter sa vieille robe brune au lieu de la jolie bleue.

— Hollywood est un endroit prodigieux, conclut-il.

C'est maintenant Eric, du Costume, qui survient, brandissant une liasse de dessins.

— Ne croyez-vous pas, Mr Tussler, que miss Tarn serait divine ainsi dévêtue, au premier tableau ? Elle serait assez couverte pour laisser toute liberté à l'imagination des spectateurs ?

— ... Dites-donc, Madge, le petit bonhomme n'est pas encore arrivé ?

— Non ! Et le grand a disparu !

— Ah ! Ha ! Et voilà les accessoiristes qui rappliquent !

Ils entrent, à trois, dans le solarium, portant des perruques, des armes et des décors silvestres.

— C'est épatant ! dit Jim. Nous pouvons nous mettre à tourner le film.

— Ouais ! Et où est le manuscrit ? fait Roy Tyson en tombant sur nous. Il ne nous manque plus que Sarya Tarn et quelques caméras pour que ce soit parfait.

Sur ce, ils se mettent tous à crier contre Brand ; que fait-il ? On en est déjà au quatrième tableau ; comment, diable, peut-il espérer décrocher le prix de l'Académie en moins d'une semaine ?

La standardiste sonne pour dire qu'elle n'arrive pas à mettre la main sur Mr Brand, qu'elle continue ses recherches et qu'elle me demande, en attendant, de répondre à quelques appels. Je reste pendue au téléphone pendant vingt minutes ; je finis par obtenir Bud, que je supplie de ne plus transmettre aucune communication du studio, à moins qu'elle ne soit *vraiment importante* !

— Okay ! répond-il ; vous pouvez compter sur moi.

Quand, enfin, je raccroche le récepteur, l'heure du déjeuner est passée depuis longtemps et tout le monde réclame à manger. Je commande une montagne de sandwiches et du café.

Me voyant complètement flapie, Jim se montre très sympathique.

— Filons à l'anglaise, me dit-il, et tâchons de trouver un

endroit tranquille où nous puissions déjeuner sans être dérangés.

J'accepte avec reconnaissance mais, à l'instant où j'allais partir, le téléphone sonne : c'est Mr Brand qui nous enjoint de nous présenter tous immédiatement à la chambre 3 B, étage de la Maternité.

On se précipite vers la porte, on se bouscule dans le couloir. Les Accessoires laissent choir quelques lances, Tyson, un manuscrit et, au moment où nous atteignons l'ascenseur, la machine à écrire de Skinner tombe avec un bruit d'enfer.

Une infirmière surgit, irritée :

— Qu'est-ce qui se passe? Qui êtes-vous et que faites-vous ici?

Malheureusement, elle n'est ni jeune ni jolie; Skinner secoue la tête et répond avec insolence :

— Désolée, ma sœur, mais je suis pris tous les soirs.

Elle rougit, mais, avant qu'elle ait pu riposter, l'ascenseur, appelé d'en bas, s'est mis à descendre. Nous émergeons au troisième, où nous reçoit une infirmière âgée et fort en colère :

— Je suis la surveillante, dit-elle, et je vous prie de ne pas oublier que vous êtes dans un hôpital et non dans un studio de cinéma. Vous n'en avez tenu aucun compte jusqu'ici; vous avez insulté l'infirmière d'étage du solarium et vous avez transformé notre maison en un asile d'aliénés. Mr Brand est dans la deuxième chambre après le premier tournant à gauche. Allez-y sans faire de vacarme; il y a des bébés et des femmes très malades ici.

Ces paroles réussissent à calmer la troupe, y compris Skinner. La porte de Mr Brand est ouverte; nous pénétrons tous dans la pièce, afin de contempler un spectacle vraiment singulier : Mr Brand est au lit, l'air très drôle, avec une pince à linge sur le nez. Dans sa bouche se trouve une sorte d'entonnoir; une infirmière, debout auprès de lui, l'encourage en souriant.

— Bon sang! est-ce que vous êtes malade, patron? interroge Tyson.

S. B. désigne par des gestes l'entonnoir et la pince pour faire comprendre qu'il ne peut répondre.

— Mais qui est-ce donc qui accouche? demande Skinner.

— Mr Brand est en train de se faire faire son métabolisme, explique l'infirmière.

S. B. approuve énergiquement de la tête.

— Je prétends toujours, intervient Skinner, que rien ne vaut un bon petit métabolisme deux fois par jour.

Mr Brand secoue sa tête avec violence.

— Bonjour tout le monde! fait Monk Faye en se frayant passage jusqu'au lit et en enregistrant attentivement l'étrange scène, l'infirmière surtout.

— Quand l'essayons-nous, dites donc, Brand? demande-t-il, épanoui.

S. B. recommence à remuer la tête; l'infirmière retire la pince et l'entonnoir.

— Nom de Dieu! éclate Brand. Est-ce qu'on n'a pas le droit d'être malade sans qu'un tas de fumistes de bas étage viennent se payer votre tête? Il y a des mois que mon médecin me conseille de me faire faire mon métabolisme; du moment que j'étais obligé de rester ici, autant en profiter. Quand est-ce que j'ai le temps de m'occuper de ma santé? Que se passerait-il si je le prenais? Et si je mourais tout à coup, vous vous contenteriez de dire : « Pauvre Brand! c'est triste qu'il lui ait fallu travailler aussi dur! »

— Voyons, patron! le studio s'effondrerait, sans vous! dit Roy.

— Merci, Roy.

Je remarque que le plateau du *Brown Derby* est à côté du lit, intact. Mr Brand me dit qu'on ne lui a pas permis de manger avant son métabolisme; maintenant, il a une faim de loup et il me prie de téléphoner au *Brown Derby* qu'on lui envoie un filet mignon et du « strudel » aux pommes. Je m'empresse de le faire.

L'infirmière apporte des chaises, cale Mr Brand avec des oreillers supplémentaires et sort de la chambre en affectant une démarche étrange; je me rappelle soudain que c'est celle de Katharine Hepburn.

— Mr Brand!... Mr Brand!

C'est Eric qui agite frénétiquement son paquet de dessins. Il

veut les faire approuver par Mr Brand avant de retourner au studio.

— Bon ; montrez-les-moi, Eric.

S. B. les feuillette distraitement ; ses regards sont sans cesse attirés vers la porte. Pour une raison mystérieuse, un nombre prodigieux d'infirmières passent devant cette porte dans les attitudes les plus excentriques ; les unes font penser à Garbo, les autres à Crawford. Pourtant, elles doivent être naturelles, car elles portent, pour la plupart, soit des bébés, soit des seringues, soit des bassinoires.

— Non... elles ne me plaisent pas, déclare Mr Brand.

— Moi, je trouve qu'elles sont des choux, dit Skinner avec enthousiasme.

— Ne vous emballez pas, dit Mr Brand. Je parle des esquisses... Voyez-vous, Eric, elle est trop vêtue pour ce tableau. Je ne sais pas dessiner, je l'avoue. Mais je connais le cinéma et je vous garantis que, dans la jungle, on ne porte pas de créations de Chanel...

— Mais, Mr Brand, c'est exotique... c'est excitant... Vous savez bien que l'illusion ne peut être conservée que si les formes sont couvertes.

— Pour nous résumer, Eric, je veux que chaque femme, dans le public, grille d'envie d'être dans la jungle aussi déshabillée que Tarn et que chaque homme en ait chaud.

— En d'autres termes, Eric, intervient Jim, Mr Brand veut que vous provoquiez un « libido » général.

— « Libido » est un mot épatant, Jim ; c'est précisément cela que je veux. L'occasion ne vous manquera pas de faire du Schiaparelli dans le tableau américain...

— Mais il y a des modes même dans la jungle, Mr Brand ; une femme est toujours une femme n'importe où...

— D'accord, Eric, je serai satisfait si vous vous arrangez pour que tout le monde ait conscience du fait qu'elle est une femme. Mais au diable les illusions.

Eric a l'air offensé.

— Au revoir, Eric, dit le patron. Madge, téléphonez au docteur pour savoir comment va Mrs Brand.

Eric hausse les épaules avec éloquence, ramasse ses esquisses

et s'en va. J'apprends au téléphone que tout est calme sur le front maternel.

— Eh bien, Rawley, qu'est-ce que vous m'apportez?

Rawley étale ses plans sur le lit.

— Voici le décor de la jungle; il dépassera un peu le prix que vous m'avez indiqué...

— Qu'appelez-vous un peu?

— Comprenez-vous, patron, cela dépend pas mal de l'endroit que nous choisirons pour tourner.

— Dites donc, Monk, vous n'avez pas encore décidé l'endroit?

— J'ai passé toute la journée d'hier dans la chambre de projection à examiner des films; il me semble que Enseñada serait ce qu'il y aurait de mieux.

— Mais ça coûterait une fortune, là-bas, Monk.

— Oui, mais ça vaudrait le coup. C'est exactement ce qu'il nous faudrait.

— Mais, Mr Faye, dit Roy, vous vous rappelez que vous avez dit hier soir que Catalina serait parfait; vous savez, près de l'isthme.

— Eh bien, pourquoi pas, Monk? Ce serait certainement moins cher.

— Moi, ça m'est égal, dit Faye, mais j'aime mieux la pêche à Enseñada.

— Pas de blagues! Nous ne vendons pas du poisson mais des films. Roy, voyez le service de la production et faites les arrangements nécessaires. Pendant ce temps-là, dès mon retour au studio, je regarderai le film et je vous dirai s'il faut continuer à Catalina. Rawley, j'approuverai ces esquisses si c'est à Catalina que nous allons mais vous ferez bien de préparer quelques objets supplémentaires et de réduire les frais pour le cas où nous serions obligés d'aller à Enseñada, à cause de la pêche de Monk.

Les employés du Costume s'avancent maintenant avec leurs perruques, leurs coiffures et leurs lances.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça ? demande le patron.

— Nous demandons votre approbation; en l'attendant, ça coûte de garder ces accessoires au studio.

Après un coup d'œil superficiel, Brand dit :

— Ça me paraît bien; j'approuve.

— Combien de temps comptez-vous rester ici, patron? demande Roy.

Soudain métamorphosé en père, le patron pousse un profond soupir :

— On ne peut jamais savoir avec ces choses-là, Roy ; à cause de Selma, je dois rester ici.

— Et moi, désirez-vous que je reste collé ici aussi? demande Roy.

— Merci, Roy. Vous feriez mieux de retourner au studio. Je garderai Tussler, Skinner et Monk ; nous arriverons peut-être à écrire quelque chose. On est tranquille ici. Dites donc, Roy, procurez-vous le nom de l'infirmière qui vient de passer. Elle me paraît bien ; on pourrait l'essayer.

— Okay, patron, répond Roy en se sauvant, suivi de Rawley et des mannequins.

— Eh bien, Skinner, comment va le scénario?

— Le découpage est achevé et nous travaillons tous au dialogue.

— Eh bien, je vous félicite, dit Brand, avec une lourde ironie. Vous avez votre scénario, mes caméras sont prêtes à opérer. Que diable peuvent-elles filmer? Un scénario? C'est du dialogue qu'il me faut. Est-ce trop vous en demander?

— Mais, écoutez... interrompt Skinner.

— Excusez-moi, je vous prie. Jim, avez-vous déjà rédigé le faire-part pour le bébé?

— Non... mais je sais, en gros, ce qu'il convient de mettre, répond Jim.

— Okay. Pendant que nous parlons du film, écrivez votre papier en laissant un blanc pour le sexe de l'enfant.

— Comment? Y aurait-il un doute à ce sujet? fait Jim, innocemment.

Mr Brand l'ignore.

— Écoutez, Skinner. Je sais que je vous bouscule et que vous n'avez pas eu beaucoup de temps mais, moi, on me bouscule tous les jours de la semaine. Néanmoins, j'accomplis mon boulot. Pourquoi n'en faites-vous pas autant?

— Voyez-vous, patron, si vous m'aviez donné un collaborateur expérimenté, j'aurais pu faire quelque chose. Mais avec ce type-là, on se dirait à l'école préparatoire ; il faut non seulement que j'écrive l'histoire, mais encore que je

l'instruise. Il veut de l'art et moi je vise le prix de l'Académie : on ne peut pas mélanger l'eau et l'huile.

— Comprenez donc, Tussler, plaide Mr Brand. Nous nous lançons dans cette affaire pour gagner de l'argent. Il faut que vous renonciez à être un intellectuel et nous vous enseignerons la manière d'écrire pour le cinéma.

— Si cela vous est égal..., commence Mr Tussler, l'air furieux.

— Madge, allez prendre des nouvelles du bébé, coupe Mr Brand.

Je lui suis reconnaissante de cette interruption car j'ai peine à garder mon sérieux en face de Jim, qui a pris, dans son fauteuil, la pose du penseur, les sourcils froncés, suçant son crayon et semblant faire appel à tout son génie pour parler du bébé de Mr Brand en termes inusités.

— Que diriez-vous de ceci, Mr Brand, demande-t-il : « Un Blanc a été mis au monde par Mrs Selma Brand, femme de l'éminent producteur Sidney Brand, de *Super Films*. La mère et l'enfant sont en bonne santé à l'hôpital Vista, à Hollywood. Bien qu'il soit absorbé par une production importante, *Pécheurs parmi les fous*, pièce dans laquelle doit débuter Sarya Tarn, la nouvelle étoile étrangère, Mr Brand a pris un appartement à l'hôpital afin de ne pas se séparer de sa petite famille... »

Mr Brand approuve d'un hochement de tête et dit :

— Ne pourriez-vous y ajouter quelques détails familiers? Peut-être le poids du bébé ou quelque chose d'analogue? Le public aime ce genre d'information et la réputation de Hollywood y gagnerait.

— Pour cela, mieux vaut savoir exactement ce qui va se passer. Ce seront peut-être des jumeaux. Pensez donc à l'intérêt que suscitent les jumeaux !

— Que Dieu nous protège ! fait Mr Brand, tout ému. Madge, allez donc vous renseigner à nouveau.

J'y vais, mais il ne s'est toujours rien passé et l'infirmière dit qu'on aura sans doute encore très longtemps à attendre.

— Bon, dit Mr Brand, nous allons pouvoir travailler sans interruption. Madge, téléphonez au bureau de ne transmettre aucun appel téléphonique, mais qu'on en prenne note. Mettez

sur la porte une pancarte portant : « On n'entre pas. » J'ai un film à écrire.

J'exécute ces ordres et la conférence s'ouvre.

Au bout de trois heures et de plusieurs migraines, on en est à discuter des mérites respectifs de la Nouvelle-Angleterre et des États du Sud comme théâtre des scènes américaines. Mr Brand préconise la Nouvelle-Angleterre ; les préjugés sociaux, dit-il, y sont plus forts, ce qui rendra plus dramatique la rencontre de Tarn, arrivant tout droit de la jungle, avec la famille de son amant.

Mr Skinner préfère le Sud :

— Chacun sait quels sentiments les nègres inspirent dans les États du Sud, dit-il.

— Mais nous en avons fait une Espagnole, objecte le patron.

Mr Tussler enfouit son visage dans ses bras. Il ne saisit pas l'importance primordiale de cette question ; c'est d'elle que dépendra que Gable soit le chef d'une fière famille de la Nouvelle-Angleterre ou un charmant renégat du Sud.

L'atmosphère s'est échauffée au point que Mr Skinner a retiré son veston et Mr Brand sa veste de pyjama, découvrant une poitrine mâle et poilue dont mes regards de vierge se détournent chastement. Jim dort ou fait semblant ; en tout cas, il ronfle.

La sonnerie du téléphone éclate comme une bombe. Je réponds. C'est Bud.

— Mince ! J'en ai eu un mal à vous avoir au bout du fil ! Il a fallu que je dise qu'il y avait le feu au studio. Je voulais être le premier à féliciter le patron.

Je demande :

— Pourquoi ? Parce qu'il y a le feu au studio ?

— Non, c'est une blague, ça. C'est un garçon. Mes compliments !

— Quoi ? Est-ce que vous êtes fou ? Avez-vous mis la main sur la clé du bar ? Etes-vous saoul ?

— Moi ? Je ne suis pas plus saoul que le gosse de Brand. Je vous parle sérieusement. C'est un garçon.

Un peu ahurie, je dis à Mr Brand :

— C'est Bud ; il veut vous féliciter de la naissance de votre fils !

— Quoi ?

S. B. sursaute dans son lit.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Je retourne à l'appareil et je demande :

— Comment le savez-vous, Bud ?

— Je suis resté en communication avec l'hôpital ; le gosse vient de naître. Tout le studio le sait déjà !

— Vérifiez cette nouvelle ! hurle Mr Brand.

Pendant que j'essaye d'obtenir la chambre de Mrs Brand, la porte s'ouvre et le docteur X... entre en se frottant les mains.

— Eh bien, Sidney, c'est un garçon ; il perpétuera le nom de Brand.

— Bon sang ! rugit le patron. Je néglige mes devoirs, je passe la journée à l'hôpital pour être auprès de ma femme et c'est le studio qui m'apprend que je suis père ! Jim ! Pourquoi est-ce que je vous paye 250 dollars par semaine ? Simplement pour qu'un garçon de bureau à 15 dollars par semaine vous fasse la pige ?

Jim sort de sa torpeur et relit automatiquement : « Un Blanc a été mis au monde... »

— C'est un garçon ! crie Sidney.

Tendresses.

MADGE.

(A suivre.)

JANE ALLEN

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE CLAIREAU)

VERLAINE ET MALLARMÉ

(DEUX ANNÉES DE LEUR AMITIÉ : 1883-1884)

Verlaine et Mallarmé sont entrés en relations en 1866. Cette année-là, Paul Verlaine, qui avait vingt-deux ans, adressa un exemplaire des *Poèmes Saturniens*, avec une dédicace flatteuse, à Stéphane Mallarmé, âgé lui-même de vingt-quatre ans. Un échange de lettres s'ensuivit et, dès lors, les deux poètes ne cessèrent plus d'entretenir une active correspondance. Elle fut à l'origine d'une camaraderie, sinon d'une véritable amitié, dont les manifestations furent parfois rendues difficiles par les fugues de Verlaine.

Nous connaissons une cinquantaine de lettres de Verlaine à Mallarmé et près d'une vingtaine de cartes de Mallarmé à Verlaine. Les contrastes y éclatent : le débraillé et le pudique, l'impur et le pur, le chanteur et le savant.

Le dialogue ne commencera vraiment qu'après cette année 1891, où Verlaine s'apprêtait à faire paraître *Sagesse* [1], chez l'éditeur des Bollandistes, Victor Palmé.

« L'auteur, dit Verlaine de lui-même, dans la préface de l'édition originale, a longtemps erré dans la corruption contemporaine, y prenant sa part de fautes et d'ignorances. »

1. « Dans *Sagesse*, c'est un dialogue entre lui et Dieu, bien plus encore, entre deux instants perpétuels de sa conscience, l'instant trouble, humain, souffrant des choses, l'instant calme, renouvelé, rajeuni ; et le décor, c'est la pure mentalité du poète. » G. Kahn, *Symbolistes et Décadents*, p. 86).

Le tirage de cette édition fut à peu près entièrement abandonné « aux caves et aux rats » par l'éditeur peu confiant. Lorsque Moréas et Barrès, deux ans plus tard, demanderont *Sagesse*, rue des Saints-Pères, chez Palmé, l'employé répondra, assuré ou ahuri : « *Sagesse*. Nous ne connaissons ni le titre ni l'auteur ! » Interrogé à son tour, « le chef de rayon » demanda un délai de huit jours pour rechercher, au fond des caisses, un exemplaire de ces poèmes [1].

« Malgré un service aux journaux très étudié, le livre passa totalement inaperçu... Les anciens amis, à l'exception de trois ou quatre, avaient oublié ou volontairement banni Verlaine de leur souvenir [2] ». Les anciens amis, sauf Lepelletier, Blémont, Valade, Elzéar. Il conviendrait d'ajouter aux fidèles — Mallarmé comme Jean Aubry, à qui l'on doit la lecture presque complète de la belle lettre suivante, l'a fait remarquer. Dans cette lettre, Mallarmé, que la foi en la foi de son ami n'anima peut-être que mollement, confiait à l'auteur, qu'il savait chatouilleux, ses préférences jusque-là inchangées [3].

Mon cher ami [4],

Oserai-je vous écrire si tard ? Une rechute légère d'une grosse maladie de l'année qui finit, la rafale absurde d'heures perdues sous laquelle s'envolent les premiers feuillets de toute année qui vient, je ne sais quoi ! mais des empêchements certains et sots ont infiniment retardé la simple poignée de mains que je voulais vous donner après votre livre. Quand nous nous verrons et cela aura lieu (où êtes-vous ? j'existe toujours le mardi soir) nous causerons de *Sagesse* à loisir.

Laissez-moi vous dire, dans une des rares minutes où je prends la plume autrement que pour des besognes ou pour le travail, combien je vous ai lu attentivement, souvent ravi et toujours plein de sympathie.

Voilà un livre qu'il est beau que vous ayez fait, comme on aime les blancs rideaux d'un dortoir où circulent des songes neufs, simples et parfaits. Mais,

1. Armand Lods, *les Premières éditions de Verlaine*, Mercure de France, 1924. « Tout à coup, dit Léon Bloy, un Eliacin de l'étalage ou quelque bombyx incitateur préposé aux pieux rossignols, apparaissait, se déclarant investi pour certifier à l'impétrant l'inexistence regrettable de l'ouvrage sollicité. »

2. F. Porché, *Verlaine tel qu'il fut*.

3. Plus tard, voir le numéro de *la Plume* consacré à Verlaine, c'est à *Sagesse* que Mallarmé accordera la première place.

4. *Verlaine et Mallarmé*, par J. Aubry. *Le Figaro, la Vie littéraire*, 3 juin 1933.

n'était votre préface que je trouve monstrueusement exquise, il ne faut point oublier, vous pas plus qu'un autre, le Verlaine d'autrefois, que nous chérissons ; mon cher, les *Fêtes Galantes* sont un éternel bijou... Vous savez-vous bien par cœur ? Je veux dire, non les livres anciens, mais le poète futur que vous continuerez à porter, hein ? J'en doute, je crois que vous rognez un peu à plaisir les plumes à votre imagination, à qui, il suffit après tout, d'avoir des plumes pour être un ange, sous quelques cieux que ce soit.

17 janvier 1881. Votre main.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Lettre pleine de subtiles et fortes réserves ; et quelle définition poétique de l'ange, éloignée de toute niaiserie ou papelardise !

Verlaine, qui cherchait à lancer puissamment son livre [1], ne reculait pas devant les éloges à soi-même, rédigés avec sobriété, pour le papillon d'étalage, d'accrochage, mais calligraphiés avec abondance et mauvais goût pour certains journaux, le *Triboulet*, par exemple. Dans la prière d'insérer, on lit, écrit de sa main : « Sincèrement et franchement revenu aux sentiments de la foi la plus orthodoxe, l'auteur applique aujourd'hui son vigoureux talent à traiter des sujets chrétiens... La forme, toujours savante, conserve à l'ouvrage le ton hautement littéraire qui lui assure un grand succès de bon aloi [2]. » Avec l'article préparé pour le *Triboulet* et dont l'autographe édifiant a été retrouvé, l'éloge de l'auteur par lui-même est d'une forme pateline, plus déplaisante encore : « La nouvelle tentative de M. Verlaine confirme toutes les qualités déjà connues de l'auteur : science consommée des vers, langue d'une haute correction, parfois d'une curieuse érudition, énergie superbe et grâces exquises. Le

1. En l'été 1880, « Verlaine corrige les épreuve de *Sagesse*. Ainsi le témoignage de sa « conversion » n'a pas encore paru que déjà il est retombé dans ses vices. La lettre moulée donnait à ses vœux une consécration définitive quand, depuis des mois, il les trahissait. Que de réflexions sur lui-même n'a-t-il dû pas faire, pendant que sa plume, en marge du texte, notait quelque coquille, ajoutait ou supprimait quelque virgule ! Pourtant il eut le front d'écrire, en juillet, une préface à l'édition. Peut-être la passion l'aveuglait-elle au point que sa propre indignité vis-à-vis de son livre lui échappait entièrement. » (F. Porché, *loco citato*, 14e édition, p. 307).

2. « La communion les infatue » a dit André Gide de quelques poètes catholiques de ton trop écrasant ou de contentement de soi trop continu.

ton du livre est des plus élevés : il s'y débat de précieuses questions psychologiques ; un coin même de vie privée s'y révèle, mais chastement recouvert d'ardente charité et des plus délicats sentiments... Honneur à ce converti de la dernière heure, celle du courage et du patriotisme... [1] ».

Dans la Correspondance générale de Verlaine, qui comporte trois volumes, le silence relatif des années 1880 et 1881 a été remarqué. Avec Mallarmé, ce temps est aussi, semble-t-il, d'un dialogue écourté ou interrompu.

Il est vrai que les avatars et les esclandres de celui que les uns disent un insolent gueux et les autres un doux pauvre toujours à plaindre, ne sont pas près de finir. Tant de récréations saugrenues, d'irresponsabilité, de bestialité devaient donc faire le fumier de tant de perles ! Si descendre au fond du puits, comme l'assure le proverbe, convient à qui veut voir les étoiles, Verlaine descendit hardiment au plus bas.

Quand venait un moment calme, il allait, chez sa mère, attendre sa réintégration de fonctionnaire à l'Hôtel de Ville. Toujours, Madame Verlaine recueille son « cher brigand » ; de même qu'elle attendit fidèlement, sur le trottoir noir et lisse de pluie, tout un matin, devant la prison, son Paul libéré !

Peu après, allant de l'orgueil de la misanthropie à la modestie des candidatures, le voici maître-surveillant sans morgue, à l'Institution Esnault. C'est à Boulogne-sur-Seine, où Lucien Létinois

> Fin comme une grande jeune fille
> Brillant, vif et fort, telle une anguille

et qui devait mourir, quelques mois plus tard, était lui-même, en 1882, pion avant d'être, dans une usine voisine, ouvrier ; l'un habitait rue de Porchamp, l'autre rue d'Aguesseau. Mais le soupir poignant de Verlaine rappellera plus d'intimité et une dépossession douloureuse, quand viendra

1. Jules Laforgue écrira un jour à Gustave Kahn : *Verlaine a publié, il y a deux ans, chez Palmé le très catholique*, Sagesse, *où il y a des choses épatantes pour moi, de la vraie poésie, des vagissements, des balbutiements dans une langue inconsciente, ayant tout juste le souci de rimer...* (Lettre, inédite je crois, dont je dois communication à Madame F. Boutet.)

l'heure des effusions remémorées et quand, de son deuil, il fera son poème [1].

Mon pauvre enfant, ta voix dans le bois de Boulogne !

Après la mort de l'enfant adoptif, curieusement chéri, et aussi passif que Rimbaud était « en perpétuelle colère » contre tout et tous et lui-même, Verlaine revint avec sa mère, 17, rue de la Roquette. Il y préparait, sur un vrai pupitre de maître d'école qui frappa Moréas, à la fois pour collaborer à une revue d'avant-garde *Lutèce* et pour plaire à un éditeur qui, enfin, croira en lui et le secourra, la première série de ses *Poètes maudits*. Il se hâtait d'en faire part à Mallarmé.

16 *août* 1882.

Mon cher ami,

Je vais insérer, dans un petit journal très bien fait par des jeunes gens hautement intelligents, Lutèce, *une série d'articles intitulés* Les Poètes maudits.

J'aurai naturellement soin d'expliquer ce titre en tête de mon travail et je lui donne cette explication et cette espèce de sous-titre, Les Poètes absolus.

Je me suis permis d'annoncer cette étude en faisant suivre mon annonce de cette parenthèse (1re série, Tristan Corbière, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé) [2].

Il va de soi que si vous ne voulez pas que votre nom figure dans cette série, non plus qu'en la seconde et dernière, satisfaction vous sera donnée.

Si vous m'autorisez, comme j'ai l'intention de publier ces choses en un petit volume avec portrait des poètes étudiés (por-

1. Cela dura six ans, puis l'ange s'envola.
Dès lors je vais hagard et comme ivre. Voilà.

(*Amour*, XV.)

2. De la photographie de A. Rimbaud par E. Carjat, Verlaine dira : « Un Casanova gosse, mais bien plus expert ès-aventures, ne rit-il pas dans ces narines hardies, et ce beau menton accidenté ne s'en vient-il pas dire : « Va te faire lanlaire » à toute illusion qui ne doive l'existence à la plus irrévocable volonté ? » (Préface à la 1re édition des *Poètes maudits*.)

traits à la photogravure), veuillez m'envoyer en même temps que votre bonne permission, une photographie.

Et répondez le plus vite possible, je vous en supplie, à votre bien cordial

P. VERLAINE,

17, *rue de La Roquette, Paris.*

Mallarmé répondit aussitôt : avec d'affectueux reproches, une allusion très écourtée à l'instabilité de son panégyriste ; avec des éclaircissements, brefs aussi, sur une évolution qui l'écartait un peu des poètes maudits d'autrefois ; enfin, sur les projets essentiels, sur « le tableautin » de Manet et sur la « yole » récente, il s'en tenait aux mots les plus simples.

Valvins par Avon (Seine-et-Marne).

Mardi 22 *août* 1883.

Mon cher Verlaine,

Je devrais dire non (au risque d'être absurde) pour vous punir de penser à moi, et de ne pas venir me le dire quelquefois, un mardi ou plusieurs de l'hiver. M'oublier serait mieux, comme je le fais moi-même, qui ne sors pas et ne vais pas vous serrer la main, où que vous soyez. Mais puisque vous voulez bien vous rappeler un moi de jadis, (très dépouillé à présent, dans une très grosse besogne commencée et qui, je crois, aboutira), occupons-nous de la photographie ; car c'est cela seul que vous me demandez et vous n'avez pu douter un instant de mon grand plaisir d'être portraituré par vous, en si bonne compagnie ! Je n'ai point de carte, m'étant promis de n'envisager d'objectif que plus tard, quand je sortirai sain et sauf de mon entreprise littéraire actuelle ; mais il y a, à la maison, un curieux tableautin de Manet qui me représente à une époque déjà ancienne. Je vais, le voulez-vous ? demander qu'on le photographie et vous enverrai l'épreuve. Ce sera peut-être un peu long,

comme je ne suis pas sur les lieux. Dites-moi, au dos d'une carte-poste, quel délai vous me donnez [1].

J'aurais voulu vous répondre quelques jours plus tôt de la campagne où je passe mes vacances, mais voilà que j'étais en excursion, poussant une yole on ne savait pas bien où... Au revoir, merci, cher ami.

Et votre main.

STÉPHANE MALLARMÉ.

Verlaine, peu après, précisa le délai demandé, annonça un départ pour Coulommes où l'entraînait, dit-il, un deuil récent, et où il devait feindre de se préparer une agreste libération. Lucien Létinois venait de mourir de fièvre typhoïde, à l'hôpital de la Pitié, au début de cette année 1883.

Si tu ne mourus pas entre mes bras
Ce fut tout comme et, de ton agonie,
J'en vis assez, ô détresse infinie !
Tu délirais, plus pâle que tes draps...

Dans ce nouvel exode vers les champs, auquel Verlaine, toujours pérégrinant, donnait cette douloureuse explication, le vagabondage et les tentations du dévot obscène, extasiant ses aberrations ou souillant ses extases, plus que jamais calamiteux, alcoolique et égaré, défient aujourd'hui encore les précisions chronologiques [2] et autres. « A le voir, on dirait un sorcier de village. Le crâne cru, cuivré, bossué comme un antique chaudron, l'œil petit, oblique et luisant, la face camuse, la narine enflée, il ressemble, avec sa barbe courte, rare et dure, à un Socrate sans philosophie et sans la possession de soi-même [3]. » Un stage dans la ravissante petite prison aux noirs barreaux de bois de Vouziers, pour quelque bravade

1. C'est à Mallarmé que Manet envoyait en avril 1876 un carton de haut goût : « *M. Manet prie monsieur Stéphane Mallarmé de lui faire l'honneur de venir voir ses tableaux refusés par le jury de* 1876, *qui seront exposés dans son atelier, du* 15 *avril au* 1er *mai*, 4, *rue Saint-Pétersbourg, au rez-de-chaussée.* » Les deux refusés ont, en appel, gagné si pleinement que les sentences de leurs juges en sont désormais ridiculisées.

2. M. Bernard Deshaches, dans l'*Ange nouveau*, a donné des détails inédits sur les quelques mois, restés ténébreux, qui suivirent la libération du prisonnier de Vouziers.

3. Anatole France, *la Vie littéraire*, t. III, p. 309.

vite exaltée, n'empêcha pas que quelques-uns des plus beaux vers d'*Amour* [1], dédiés à Lucien Létinois, fussent de ce temps confus, et que les lettres à Mallarmé gardent toute leur gentillesse, leur ponctualité affairée et, sur les raisons précises de la vie errante, un silence, non point contraint ou hypocrite mais presque de timidité.

27 *août* 1883 [2].

Mon cher Mallarmé,

Ma santé qui est déplorable, un chagrin atroce qui m'est, il y a des mois (et pour la vie), tombé sur le cœur, des affaires ruineuses et tous les ennuis possibles m'ont seuls empêché jusqu'à présent d'aller vous serrer la main. Je réparerais cette bien involontaire négligence dès qu'il me serait loisible de le faire, mais j'ai résolu d'aller à cinquante lieues de Paris faire de vieux os ou des os comme il plaira à Dieu dans une toute petite maison de paysan qui appartient à ma mère et où il y a un grand jardin autour.

Je me promets du reste de venir de temps en temps et alors certainement j'aurai le plaisir de vous voir.

Mettons dans un mois pour la photographie.

Si j'étais parti d'ici-là, je vous écrirais avec mon adresse et tous renseignements.

Je vous envoie le premier bout d'article sur les Poètes maudits.

Bien à vous de cœur.

P. VERLAINE.

17, *rue de la Roquette, jusqu'à nouvel ordre.*

1. « Il est incompréhensible que ce recueil d'*Amour* n'ait pas pris dans la gloire de Verlaine une place aussi importante que l'a fait *Sagesse*. » (J. Aubry.)

2. C'est en 1883 que parurent, de Verlaine, dans maintes revues, les *Mémoires d'un veuf*. Il y parle curieusement de Victor Hugo : « ...C'est que Hugo n'a jamais parlé d'amour que banalement ou en homme qui (du moins c'est ce dont témoignent ses écrits) fut toute sa vie envers les femmes un simple Pacha. « Tu me plais, tu me cèdes, je t'aime. Tu me résistes, va-t-en. Tu m'aimes pour mon nom, peut-être pour mon physique bizarre, pour ma tête *faite*? Tu es ange? » Ni crainte, ni espoir, ni douleur, ni joie. Le bonheur du coq et son chant de cuivre après. »

26 *septembre* 1883.

Mon cher ami,

Je viens vous rappeler votre promesse d'une photographie de votre portrait de Manet [1] ; *envoyez-la moi en un colis postal recommandé, à l'adresse*

M. Paul Verlaine
à Coulommes par Attigny (Ardennes).

Bien à vous ; excusez la presse, j'emménage.

P. Verlaine.

Coulommes le 19 [*octobre*].

Mon cher Mallarmé,

Je reviens de voyage et trouve votre lettre. J'écris par ce courrier à Lutèce [2] *pour vos vers, que j'ai d'ailleurs corrigés avec le plus grand soin, mais vous recevrez toutes épreuves en outre.*

La plaquette paraîtra. J'écrirai demain à Morice et Blanchet pour le portrait (qui est fait et à mon sens très réussi).

Vous verrez d'ailleurs.

Envoyez-moi donc ce Banville là. Excusez ma brièveté. Accablé d'affaires d'argent ! ! !

Votre
P. Verlaine.
Coulommes par Attigny (Ardennes).

1. Dans une lettre de Manet à Mallarmé, on a plaisir à lire ces mots : « J'ai des remords, et je crains que vous ne m'en veuillez un peu — car j'y songe, c'est de l'égoïsme de n'avoir pas quand même accepté le travail que vous me proposiez — mais aussi certaines choses que vous m'indiquiez me semblaient impossibles à faire — entre autres la femme qu'on voit dans son lit par une fenêtre ; vous autres poètes, vous êtes terribles et il est souvent impossible de figurer vos fantaisies... » (Août 1881).

2. *Lutèce* (anciennement : la *Nouvelle Rive gauche*), directeur : Léo Trézenick. Les articles de Mallarmé y parurent dans les numéros du 17 au 24 novembre, du 24 au 30 novembre 1883, enfin du 5 janvier 1884. (In *Bibliographie et Iconographie* de P. Verlaine par Van Bever et Monda.)

Le 29 novembre 83.

Mon cher ami,

Les Poètes maudits *vont très bientôt paraître.*

M. Charles Morice, un excellent ami et un cher confrère, ira vous voir un de ces mardis en compagnie de M. Blanchet, fin artiste qui se charge des trois portraits. J'envoie à ces messieurs la photographie de Carjat, mais selon votre désir je leur dis de vous demander celle d'après Manet.

Faites vite voulez-vous?

« *Votre* » *(ou plutôt vos) chapitres paraîtront dans* Lutèce *dans quinze jours. J'espère que vous serez content de moi, mais que j'aimerai donc avoir de vous de l'inédit! vite, vite!*

Vous voulez?

Je suis votre fidèle et cordial

P. VERLAINE.

M. Charles Morice, 288, *rue Saint-Jacques.*

Amitiés chaudes à Dierx, Coppée, Mendès, Hérédia quand vous les verrez.

Cette dernière lettre nous apprend la première visite faite à Mallarmé par Charles Morice, qui devait si vite tant admirer et aimer son hôte.

Le 17 novembre, Verlaine écrivant à Lepelletier s'amusait du jeu de mots qu'on va lire : « ...Le sonnet attribué à Rimbaud *(Poison perdu)* est, en effet, inférieur, surtout dans sa dernière partie, à tout ce qu'on peut connaître de lui et, malgré ses *torts*, la Rime n'a pas encore mérité, depuis Musset, d'être aussi maltraitée qu'à l'*antépénultième* et au *pénultième*[1] vers de l'ultime tercet. (Pour le coup leur mort à *tous deux* ne semble pas digne des larmes de Mallarmé, qui serait bien nommé alors! Pardon! »)

Le 3 novembre, Mallarmé avait envoyé une jolie lettre à Charles Morice dont voici un fragment : « ...Tous les soirs de ce mois d'octobre où j'ai toute une année de gagne-pain,

1. On se rappelle le *Démon de l'analogie* de Mallarmé, son début : « Des paroles inconnues chantèrent-elles sur vos lèvres, lambeaux maudits d'une phrase absurde? Je sortis de mon appartement avec la sensation propre d'une aile glissant sur les cordes d'un instrument, traînante et légère, que remplaça une voix prononçant les mots sur un ton descendant : « La Pénultième est morte »...

en même temps d'œuvre personnelle à préparer (sans compter des échappées vers les fugitives beautés de l'automne, notre grande passion à tous les deux), j'ai voulu vous écrire. J'ai la photographie du portrait par Manet, enfin très curieusement venue et qui vous amusera. Je ne vous l'envoie pas, attendant avec joie vos deux amis ; s'ils ne venaient pas bientôt, la leur ferai tenir. Il faudrait dix minutes de causerie pour vous expliquer que je n'ai pas de vers nouveaux inédits, malgré un des plus gros labeurs littéraires qu'on ait tentés, parce que, tant que je manque à ce point de loisir, je m'occupe de l'armature de mon œuvre qui est en prose. Nous avons tous été si en retard du côté pensée que je n'ai pas passé moins de dix années à édifier la mienne. Les vers que je vous envoie là sont donc anciens, et du même ton que ceux que vous pouvez connaître ; peut-être même les connaissez-vous, malgré qu'ils n'aient été publiés nulle part.

« Est-ce bien là, cependant, l'inédit que vous voudriez : Je ne le pense pas trop...

« ...Vous me gâtez bien, je devine ; et je voudrais être à un an ou deux d'ici, avec des choses en mains, dignes de ce que votre amitié vous souffle, dans le *Lutèce* que j'attends. »

Verlaine qui, de temps en temps, par toquade ou redressement ou contenance consolatrice, ne veut plus être accusé de mollesse et de négligence professionnelle, et surtout de bohème, de godaille, de beuverie, allait entrer en campagne avec un zèle sans distinction mais sans masque. Il écrivait à Léon Vanier pour l'échauffer : « Tous les journaux marcheront. Prenez mon manuscrit. Tirez à deux mille, cinq mille ; ça se vendra comme des petits pains. Je me charge de la réclame ; je donnerai le la à tous les copains de la presse qui jouent de la critique. »

A peu près en même temps, orgueilleux dans les humiliations ou cynique dans l'humilité, Verlaine, moins oublieux de sa réclame que de sa dignité et poursuivant son plan de conquête, s'adressait au sûr Lepelletier : « Je publie en ce moment une série d'articles dans *Lutèce* sur les *Poètes maudits* (Corbière, Rimbaud, Mallarmé). Tâche de faire réclame à ce petit travail et envoie-moi le numéro où elle aurait paru [1]. »

1. Lettre du 8 octobre 1883. (*Correspondance*, t. I, p. 197.)

De celui qui, rue de Rome, sut toujours se préserver de l'émulation publicitaire et des quêtes de l'arrivisme et qui savait séparer les purs rimeurs des fabricants de ritournelles ou voir, chez d'autres, ces doubles aptitudes, les compliments et les remerciements ne sont jamais retardataires, ni lourds, ni équivoques.

Dimanche, 13 *janvier* 1884 [1].

Mon cher Verlaine,

Comme il faut que le jour de l'an, et ses horreurs, aient piétiné sur moi, n'est-ce pas? pour que je ne vous aie pas serré la main tout de suite après avoir lu le numéro de Lutèce *qui complète votre série! Je n'ose vous dire : merci, parce que je paraîtrais accepter, comme autre chose qu'une bonne parole d'amitié spirituelle, tant d'éloges que vous me donnez. Publiez-vous ces pages en plaquette, comme vous comptiez le faire? Vous savez que la photographie de mon portrait a été remise à M. Morice. Ceci encore : si vous donnez suite à ce projet, faites passer sous mes yeux les épreuves de mes vers, dont plusieurs ont été très malmenés à l'imprimerie, au point de ne plus présenter de sens. Or, on triompherait trop facilement.*

Que faites-vous dans les heures noires et brèves du jour? Ah! si je vous avais, le temps de parcourir les salles de l'Exposition Manet et de considérer un des plus magnifiques efforts d'art qui aient paru! Je vous mettrai à la poste, un de ces jours, des vers que Banville publie dans le Gil Blas, *pour vous montrer qu'on pense à vous, là-bas, sous votre pommier nu. Malgré tout, je préférerais être à la campagne; avec vous d'abord, puis avec moi-même. Il y a trop de bêtise dans l'air, ici, pour un éclair qui la déchire une fois par an peut-être.*

Votre main, mon cher Verlaine, et croyez-moi,

Tout à vous.

STÉPHANE MALLARMÉ.

1. Je dois cette lettre à Madame E. Noulet, subtile commentatrice de Paul Valéry.

C'est le 29 mars 1884, dans *Lutèce*, que l'on vit, sur le portrait de Manet, ce jugement de Verlaine : « Manet a peint Mallarmé dans une attitude et à un âge immémoriaux en dépit des cigare et veston qu'affectionnait pour ses portraits d'homme le grand artiste moderniste, si intuitif et si fin, sous le dandysme de sa bonhomie [1]. Ici le poète est en quelque sorte apothéosé, *immortalisé*. Serait-ce aller trop loin que de se souvenir du Chérubini d'Ingres? La Muse n'est pas visible, bénissant le génie, mais elle est là tout de même, et c'est une bien autre muse pour un bien autre génie ! Et si Mallarmé avait posé pour Ingres, Ingres eût-il mieux fait que Manet? Non. »

Les articles de *Lutèce* furent réunis en un premier volume qui parut, chez Léon Vanier, le 19 avril 1884. Ce livre, remarqué, les *Poètes maudits*, ne fut pas, avant Huysmans et avant à *Rebours* [2], sans concourir à la gloire encore vacillante et parfois bafouée de Mallarmé ; mais ce livre fut loin d'être « le piédestal triomphal » dont parle avantageusement le biographe aveuglé, Lepelletier. Le persiflage des lignes suivantes fera voir, tout à la fois, la partialité insurmontable d'un chroniqueur plusieurs fois pris en défaut et le ton assez habituel des journaux lorsque, à cette époque, ils s'occupaient pesamment de celui dont la distinction, l'énivrement sans vulgarité, la grâce de désinvolture et les élaborations non expéditives provoquaient et désespéraient les improvisateurs [3].

« Mallarmé, professeur d'anglais peu connu, et qui faisait sa classe d'une façon intelligible, écrivait en prose très nettement. Il devenait obscur, souvent amphigourique lorsqu'il alignait des vers. Il recherchait les ténèbres de la phrase comme d'autres la clarté. Son maniérisme est toutefois séduisant, et son verbe sibyllin surprend et berce comme un idiome musical qu'une femme étrangère murmure à votre oreille, qu'on devine, qu'on sent, qu'on écoute, et qu'on ne peut ni

1. « ...Mais, parmi le déboire, une ingénuité virile de chèvre-pied au pardessus mastic, barbe et blond cheveu rare, grisonnant avec esprit. Bref, railleur à Tortoni, élégant... » *Edouard Manet*, par Mallarmé (*Divagations*, p. 217.)

2. La comparaison Verlaine-Villon, chère à tant de critiques, est déjà dans Huysmans.

3. « Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée. » (La Rochefoucauld.)

traduire, ni retenir. Il fut le praticien de cet art poétique dont Verlaine avait formulé la théorie. »

Pour ne retenir de ces lourdeurs que la dernière phrase, et la repousser, il faut bien signaler qu'en 1884, dans la *Revue Indépendante* où nul ne se souciait autant de faire descendre l'art mallarméen de l'art verlainien, Louis Desprez, dans une étude dont bien d'autres affirmations retomberaient aujourd'hui gravement sur ses doigts, écrivait : « Quant à Stéphane Mallarmé, c'est lui qui a eu le plus d'influence sur la langue et les rythmes de M. Verlaine [1]... » Les contrastes persistaient : l'un bêlait, susurrait, balbutiait ou frelatait ses émotions dans d'adorables chansons pour tous, choyant souvent sa malédiction, ses singularités et l'apparat de ses guenilles ; l'autre, aussi loin de l'animalité que des confidences, de l'incohérence que de l'apitoiement verveux, soignait un jardin de poésie d'une incomparable disposition.

Verlaine avait donné de Mallarmé, dans *Lutèce*, un charmant croquis dont les meilleurs traits étaient anciens : « ... Il vivait alors en province d'un emploi de professeur d'anglais mais correspondait fréquemment avec Paris. Il fournit au Parnasse des vers d'une nouveauté qui fit scandale dans les journaux. Préoccupé, certes ! de la beauté, il considérait la clarté comme une grâce secondaire et, pourvu que son vers fût nombreux, musical, rare, et, quand il le fallait, languide ou excessif, il se moquait de tout pour plaire aux délicats, dont il était, lui, le plus difficile. Aussi, comme il fut mal accueilli par la *Critique*, ce grand poète qui restera tant qu'il y aura une langue française pour témoigner de son effort gigantesque !... » Les derniers mots de l'article sont presque grandiloquents : « Arrêtons-nous : l'éloge, comme les déluges, s'arrête à certains sommets. »

Mallarmé, « d'un impeccable tact », se rappelait ce que les *Poètes maudits* avaient été pour lui. Il l'écrira un jour à l'auteur : « Vos *Poètes maudits*, cher Verlaine, *A Rebours* d'Huysmans, ont intéressé à mes mardis longtemps vacants les jeunes poètes qui nous aiment (Mallarmistes à part) et l'on a cru à quelque influence tentée par moi, là où il n'y a eu que des rencontres. Très affiné, j'ai été dix ans d'avance du côté

1. Louis Desprez, *Revue Indépendante*, 1884, p. 225.

où de jeunes esprits pareils devaient tourner aujourd'hui. » De son côté, Verlaine, oralement, célébrait Mallarmé. Le témoignage de Moréas, à cette époque encore sereine de sa vie, en fait foi : « J'étais lié depuis un an avec Paul Verlaine, qui venait de rentrer en France. Vous l'avez tous connu, truand et boiteux ; il marchait alors d'un pas ferme, redressant sa haute taille avec la mine d'un professeur bougon et facétieux. Il était, en effet, professeur d'anglais dans une institution religieuse. Il ne portait aucunement le feutre à la manière des *enfants perdus*, de ses dernières années, mais un beau chapeau de soie, de forme londonienne et solennelle.

» Après cela, je vous avouerai qu'il aimait quand même à prendre des petits verres chez les mastroquets de la rue de la Roquette et que j'en prenais aussi, tout en prêtant l'oreille aux fines anecdotes littéraires qu'il me racontait et aux belles strophes de *Jadis et naguère*, encore inédit, qu'il me récitait avec un art plein de nuances.

» Un soir, Verlaine me parla de son vieux camarade Mallarmé et me récita le *Tombeau d'Edgar Poë*. Je désirais vivement d'être présenté à l'auteur de ces vers sublimes mais Verlaine avait perdu de vue son ami et, quant à moi, j'étais ce que je suis encore, nonchalant et. oublieux Je n'allai voir Stéphane Mallarmé que l'année suivante. »

En novembre 1884, Léo Trézenick achevait d'imprimer « en marron » *Jadis et naguère* dont l'auteur dira quelques années plus tard, à deux jeunes poètes venus le visiter à l'hôpital (Louys et Gide) que ce n'étaient que raclures de tiroir à disperser dans d'autres livres. Léon Vanier devait ajouter à l'édition « une vignette spéciale avec les initiales de l'éditeur sur un livre ouvert derrière une femme demi nue (folie) » et une couverture bleu pâle ; le prix était fixé à 3 francs ; mais lorsque le porteur d'épreuves s'en fut dans Paris à la recherche de Verlaine, celui-ci, en incessant enlisement, avait dû s'en éloigner comme Donos [1] nous l'apprend, et comme Marcel Coulon [2] le précisera.

1. Ch. Donos, *Verlaine intime*. Léon Vanier, éditeur, 1888.

2. Marcel Coulon, *Verlaine, poète saturnien*. Grasset, édit.

Colommes, par Attigny, Ardennes.

5 novembre 1884.

Mon cher monsieur Vanier,

Forcé ! pour être témoin dans un procès de vol à mon préjudice, d'attendre qu'on daigne m'appeler de vive voix, me voici cloué ici, où vous m'enverrez n'est-ce pas? les épreuves jusqu'à nouvel ordre.

A vous et à bientôt j'espère, si Thémis n'est pas trop, trop boiteuse.

PAUL VERLAINE.

Une des pièces de *Jadis et naguère* « Amoureuse du diable » est dédiée à Mallarmé. Le dernier vers :

Elle ne sait pas que l'Enfer c'est l'absence

dut bien surprendre le dédicataire qui, sur l'*absence* tout autrement conçue, a merveilleusement écrit [1].

« Ce livre, écrivit à Verlaine Théodore de Banville, je l'ai lu dans mon lit que je ne puis guère quitter », et le plus doux des aînés ajoutait des remarques charmantes comme celle-ci : « Cela encore c'est la vie où, quand il s'est passé beaucoup de choses, il ne s'est rien passé du tout... ». Il donnait aussi des avertissements importants, par exemple : « Parfois, peut-être, vous côtoyez de si près le rivage de la poésie que vous risquez de tomber dans la musique ! Il est possible que vous ayez raison. »

C'est aussi dans *Jadis et naguère* que parut le « récit diabolique » *Crimen amoris*, aimé par les uns (A. Gide), rejeté par les autres (F. Porché), mais d'histoire piquante : « Avec un peu d'encre soigneusement économisée d'après un encrier prêté par l'administration pour de stricts usages épistolaires, et conservée, au frais, dans un interstice de carrelage, j'écrivis, durant les huit jours environ qu'eut lieu cette peu douce

1. Quant à la célèbre pièce du recueil, *Art poétique*, elle est dédiée à Charles Morice. De combien d'aphorismes exquis elle était faite :

De la musique avant toute chose...
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'indécis au précis se joint...
Pas la couleur, rien que la nuance...
Prends l'éloquence et tords-lui le cou...
Que ton vers soit la chose envolée...
Que ton vers soit la bonne aventure...

prévention, à l'aide d'un petit morceau de bois, les quelques récits diaboliques qui parurent dans *Jadis et naguère*, *Crimen amoris*, qui commence par :

« Dans un palais, soie et or, dans Ecbatane... [1] »

Miracle de la poésie ou miracle de la prison ? Bienfait de la cure de solitude et de sobriété, dira M. Coulon ; c'est, en effet, à la prison des Petits Carmes (pas à la pistole), sur une feuille à envelopper du fromage (venu de la cantine) avec une allumette trempée dans l'encre cachée ou dans du café [2] que Verlaine a écrit, dédiés à Villiers de l'Isle Adam, ces vers d'effusion dont Y.-G. Le Dantec a fait si justement remarquer l'inspiration baudelairienne :

Des danses sur des rythmes d'épithalames
Bien doucement se pâmaient en longs sanglots
Et de beaux chœurs de voix d'hommes et de femmes
Se déroulaient, palpitaient comme des flots...

Cette année 1884 de la vie de Verlaine, qu'illuminent quelques heures d'une poésie de fantaisie, d'ingénuité presque enfantines, ne parut, aux yeux des témoins, que grotesque ou dépravée. A travers le village où son deuil, insinuait-il, l'exilait, Verlaine, dans un accoutrement de clown, égrenant ses prières et ses blasphèmes, tout à tour chatouilleux ou endurci, traînait en clopinant, ivre d'alcool ou d'une orgie canaille ; les marmots et les adolescents, en escorte rieuse ou injurieuse, se faisaient agressifs ou tenants ; on l'appelait « l'Anglais » et le qualificatif qui souvent doublait ce surnom ne laissait pas ignorer ce que, de cette étrange « vierge folle » à barbe, savait tout un canton. Le procès auquel fait allusion Verlaine, dans sa lettre à Vanier, est celui qu'il fit à deux vauriens qui l'avaient, après des prodromes à ne pas décrire, piétiné et dévalisé.

Comment, à travers ces avilissements et ces bombances, sauvait-il ou captait-il l'ivresse de son inspiration et parve-

1. Paul Verlaine, *Mes prisons*, chap. VI.

2. Paul Verlaine, dédicace au comte Kessler d'un exemplaire (voir *Bulletin du Bibliophile*, 20 juillet 1933).

nait-il à donner à ses soupirs et à ses confidences un rythme, une fluidité, un chant dont une science métricienne très vigilante n'excluait ni l'exquise sensibilité ni une sorte de naïveté de primitif [1] ? Et comme il sera longtemps difficile de mettre d'accord ceux qui reprochent à la société et à la sottise humaine d'avoir cruellement et obligatoirement dévié, désorienté, avili Verlaine et ceux qui croient voir, en ces avilissements mêmes, la source de ses meilleures inspirations, ses abandons tutélaires et la condition de ses repentirs les moins joués !

La facilité au sanglot des vers ou des proses narratives de Paul Verlaine, sa détresse démonstrative ne sont pas la surprise essentielle car alcoolique le moins curable, celui dont les ripailles, les goinfreries étonnent par leur hargne ou leur fréquence, est aussi celui dont l'émotivité d'œil et la fraîcheur d'âme sont, par rachat, une disposition habituelle. Mais que celui qui se choisit de crasseuses débauches et semble y reconquérir un mépris des autres et une grossièreté irrépressibles, se retrouve, dès le lendemain, devant les feuilles du papier, un ouvrier assagi, appliqué et, ici, aisément supérieur, un poète tourmenté d'assonance, de musique, parfois de pudicité, il y a bien là, de l'humain à l'Art, un rapatriement qui n'intrigue pas moins qu'il n'émeut et éblouit.

En dépit de ses rodomontades et de quelques pitreries, Verlaine est loin de se croire le rimeur prédestiné à qui, des dictées miraculeuses l'inspirant, s'offriraient de faciles poèmes. Il n'a pas cessé de penser, sur les efforts dans l'art, comme les plus rigoureux des artistes et de mépriser les moins scrupuleux. Il l'écrivait en 1865 et eût pu l'écrire vingt ans après : « Une autre guitare qu'il serait temps aussi de reléguer parmi les vieilles lunes et qui, non moins bête, est plus pernicieuse, en ce sens qu'un peu de vanité puérile s'en mêlant, elle fait des dupes jusque chez les poètes, c'est l'Inspiration,

1. « C'était l'époque où Zola, qui possédait plusieurs vertus professionnelles, mais qu'une irrémédiable vulgarité condamnait aux rangs subalternes, faisait rage pour transformer en gloire de lettres des succès de librairie... C'était encore l'époque où Verlaine, véritable poète et parfois grand poète, mêlait à d'émouvants soupirs les hoquets les plus affreux, et risquait de nous faire oublier l'importance pour l'artiste d'un perpétuel perfectionnement de l'âme. » (Maurice Barrès, *Discours de réception*).

l'Inspiration — ce tréteau ! — et les Inspirés — ces charlatans ! — » Complimentant Baudelaire de ses idées austères sur ce sujet et de ses mots dédaigneux et cinglants contre les amateurs du hazard, il ajoutait : « Et puis, à quelle hauteur la théorie qu'ils [ces mots] entraînent ne relève-t-elle pas le poète, trop longtemps réduit, par d'absurdes préjugés, à ce rôle humiliant d'un instrument au service de la *Muse*, d'un clavier qu'on ouvre et qu'on ferme, qu'on achète, peut-être, d'un orgue de barbarie, d'une serinette, que sais-je moi ? » Longtemps il pensera et se comportera selon ces principes relevés. Puis viendront, très tard heureusement, les années d'indécence, de production hâtive, inférieure, de triste négoce littéraire.

Après 1884, les deux poètes, par des chemins toujours opposés, iront vers une gloire de plus en plus haute et vers des influences symétriques. Jusqu'au bout, la pauvreté de Mallarmé veillera affectueusement sur la misère de Verlaine et le premier déplorera avec compassion « la solitude, le froid, l'inélégance et la pénurie » du second, qui « affronta, dans toute l'épouvante, l'état du chanteur et du rêveur ».

HENRI MONDOR

STÉPHANE LE GLORIEUX[1]

Il me semble que nous restâmes assez longtemps l'un en face de l'autre, à tâcher de nous ressaisir, chacun hésitant à parler le premier. Tel était le chaos de mes pensées que je ne pus, par la suite, me rappeler au juste comment l'entretien reprit. Stéphane chassait, du revers de la main, la sueur qui ne cessait de lui couler dans les sourcils. Sa colère s'en allait en eau. J'eus l'impression qu'à vue d'œil il fondait lui-même, qu'il se réduisait ; un moment plus tard, je n'avais plus devant moi que le Saleck méfiant et sombre, aperçu à notre arrivée. C'est avec cet air soupçonneux que je l'entends me demander :

— Qui donc vous a poussés à venir ? Il y a du Groucha là-dessous.

Après tout, peut-être est-ce la première parole qui fut prononcée. Je racontai, avec des omissions prudentes, ma visite à la scierie et j'eus l'impression qu'il ne perdait pas un détail. Par malheur, je n'avais pas observé très attentivement l'état du chantier, de sorte que je ne pus dire si c'était un lot de peupliers ou de sapins qu'on débitait en planches ni combien d'ouvriers étaient présents. Tant d'intérêt pour son affaire me parut bon signe ; les liens n'étaient pas coupés. (Et, même aujourd'hui que je vois les choses moins naïvement, je reste persuadé que cet intérêt n'était pas feint. Sa scierie, c'était sa jeunesse, ses premiers rêves, sa montée à travers la vie. Il l'aimait en bon artisan qui l'a payée de son labeur.) J'en

1. Voir a *Revue de Paris* du 1er janvier et du 15 janvier 1940.

profitai pour glisser comme une supposition toute naturelle qu'à l'arrivée du froid il rentrerait sûrement chez lui ; nous étions en septembre ; dans deux mois pouvaient déjà survenir les premières neiges... Mais tout de suite il eut un retrait. Un peu de neige, expliqua-t-il, n'empêchait pas les charrois. Il en aurait pour des semaines à faire ramener les troncs ; au reste, si le travail devenait impossible par ici, l'on ne manquerait pas ailleurs d'arbres à mettre bas.

Visiblement, il couvrait de raisons quelconques une volonté bien arrêtée de ne pas retourner à Doubrovka. Je considérais sa hutte misérable, aux murs de pierre sèche, où des hardes et des ustensiles de ménage, faute d'un méchant coffre où les ranger, pendaient à des chevilles enfoncées dans les interstices. Quelle ambition tortueuse ou quel dégoût le retenait ici, loin de sa maison cossue, lui pour qui la bonne chère et la vie large avaient toujours représenté des rites de vanité, des devoirs d'étiquette imposés par le rang ?

— Ce n'est pourtant pas, commençai-je, une fée qui sous les traits de la dame Agrippine, t'empêche de quitter la forêt ?

Il répondait par une de ces phrases grossières qui sont d'un homme en bonne santé (et, en effet, quelque déroutant qu'il se soit révélé dans la suite, il a toujours eu, en un certain sens, les deux pieds sur le sol). Gardant un ton de plaisanterie, je poursuivis :

— Les femmes ne risquent pas de s'en croire avec toi. Si tu veux corriger la tienne, tu prends la bonne méthode. Mais pour la peccadille de ton garçon (s'il l'a jamais commise) la punition devient sévère.

Je vis tout de suite que j'avais pressé sur un nerf douloureux.

— Comment ne vois-tu pas, s'écria-t-il, que c'est son avantage ! Si je suis là-bas, je commande. J'ai l'œil à tout. Je ne peux pas m'en empêcher. Et, dans ces conditions, il n'apprend pas à être le maître. C'est pourtant facile à comprendre ! Tu ne peux pas dire que ce ne soit pas pour son bien.

Il semblait implorer un signe d'assentiment. Je répondis :

— Le garçon se désespère parce qu'il croit que tu le condamnes sans miséricorde.

Déjà Stéphane ne tenait plus en place. Il riposta passionnément :

— Mais, si je le condamnais, c'est lui qui serait parti de la maison, ce n'est pas moi. Je l'aurais chassé. C'est lui qui serait ici, dans cette tanière infecte, au lieu de dormir dans la plume et de s'empiffrer de bonnes choses. Tu ne vas pas soutenir que je lui fais tort. Il a tout ce qu'il aime. Je ne peux seulement pas supporter l'idée que ses joues perdent leurs belles couleurs. Alors, ne sois pas stupide. Dis-lui ce qu'il faudra. Je ne veux pas qu'il soit malheureux. Mais qu'il reste où il est et qu'on me laisse tranquille ici.

— Mieux vaudrait, dis-je, lui faire la vie plus dure mais lui permettre, au moins une fois, de venir te baiser la main et d'entendre une bonne parole.

Il ne me laissa pas continuer. Il s'était mis debout, me suppliant de ne pas me mêler de cela, jurant, dans un flot de phrases confuses, qu'il ne pouvait faire autrement, qu'il n'avait pas le droit, que Dieu ferait tomber sa colère sur l'enfant. Et, de ses mains agitées, il suppliait que je lui fisse la grâce de me taire.

C'était le moment ou jamais de presser et de questionner. Dans son désarroi il était à ma merci. De proche en proche, de mots maladroits en aveux involontaires, il aurait fini par m'abandonner tout son secret. Mais je suis ainsi fait que le cœur me manque devant cette sorte de besogne. Ce n'est pas mon métier. J'ai honte devant la confusion des autres. Je tâche de ne pas voir. Il se peut que Stéphane eût des larmes dans les yeux mais je faisais exprès de regarder ailleurs. Ce fut tant pis pour moi car je me serais épargné bien des perplexités. Mais ce fut surtout un malheur pour lui car il y a des heures où le salut tient à peu de chose, à une toute petite aide qui desserre à temps, si peu que ce soit, les nœuds sous lesquels on suffoque.

Je lui disais :

— Ça va, N'en parlons plus. C'est ton affaire.

Et je m'étais levé à mon tour. Je tâchais de le rassurer en parlant d'autre chose. Je me faisais indiquer le chemin par où je gagnerais le plus facilement la route. Nous allâmes resseller mon cheval. Ce n'était certes pas une bête qu'il aurait jugée digne de porter le patron de Doubrovka. Mais il la palpait avec soin et me complimentait sur ce qu'elle avait de

tolérable. Au moment de chausser l'étrier, j'eus tout de même un remords de fuir ainsi. Je saisis Stéphane par les manches de sa chemise, et les yeux sur son visage affreusement vieilli :

— Encore un seul mot, lui dis-je. Écoute-le d'un frère. Écoute sans te fâcher, puis je m'en vais. C'est doux d'être acclamé par tout un peuple ; c'est doux de voir les gens, sur ton passage, lancer en l'air leurs bonnets. Jadis, pour être cet homme-là, tu aurais sacrifié la lumière de tes yeux. Et maintenant tu es comme quelqu'un qui a la nausée. Mais, parce qu'on t'en a trop donné d'un coup, ce n'est pas une raison pour te mettre à casser les bouteilles pleines. Un jour tu seras content de les retrouver.

Il ne répondit rien mais haussa les épaules comme si je lui parlais d'un monde noyé depuis longtemps dans les abîmes de son indifférence et de sa fatigue.

— Et Radov ? ajoutai-je. Vous ne vous aimez pas. Pourquoi lui avoir parlé comme tu l'as fait ?

Ceci parut le réveiller ; la colère reflamba dans son regard,

— Je lui ai dit aussi, murmura-t-il, que j'avais des preuves. Je puis répondre à tout. Qu'il prenne garde à sa mauvaise langue !

En même temps, il me pressait de me remettre en selle. Je suis sûr qu'en ce moment il me voulait du bien, comme au seul ami sur la terre qui peut-être aurait pu le comprendre. N'est-ce pas justement pour cela qu'il avait une si grande impatience de me voir partir ?

◘

Radov m'attendait à peu de distance. Il me reprocha vivement de ne l'avoir pas suivi et de m'être associé de la sorte à l'avanie dont Stéphane l'avait gratifié. Il prit si mal mes premiers mots d'explication que je ne me sentis pas d'humeur à poursuivre. Je lui déclarai que mieux valait, pour l'heure, rentrer chacun de notre côté et que nous reprendrions l'entretien quand nous serions plus calmes. Je partis donc par le

chemin que m'avait indiqué Stéphane, trop accablé d'impressions contradictoires pour avoir l'esprit à autre chose qu'à rentrer chez moi sans couronner ma bête et sans m'égarer. Je m'égarai quand même et, si je fis effort pour mettre un peu d'ordre dans mes pensées, ce fut en pure perte puisque l'écheveau, quelques heures plus tard, devait m'être emmêlé de plus belle.

De toute manière, j'avais à passer par un grand village dénommé le Bourg-Long mais j'y parvins après un tel détour et sur une monture si fatiguée que j'estimai plus sage d'y rester pour la nuit. J'appris que la femme d'un vieux diacre impotent gagnait de quoi le soigner en hébergeant les personnes respectables et je me fis conduire chez elle.

C'était une sorte de musaraigne, curieuse en diable et qui aurait mis son logis sens dessus dessous pour le seul bonheur de tenir chez elle et de grignoter de questions un hôte de ma qualité. Je me gardais à carreau ; mais allez déjouer la ruse de ces petites mères ! Elle eut très vite établi la direction d'où je venais ; ne serait-ce pas que j'avais été jusqu'au Moine ? Et qu'y faire, sinon rendre visite au fameux Stéphane Saleck ? Car le village s'intéressait doublement à lui depuis qu'il était là-haut. C'est au Bourg-Long qu'il avait sa plus proche église. Il y était plusieurs fois venu s'entretenir avec le pope. Le pope ne voulait pas dire qui c'était mais on l'avait bien reconnu...

Je commençais à dresser l'oreille mais j'étais gêné par les badauds installés à la fenêtre et qui me regardaient manger. La maligne comprit, prétexta le froid du soir, accrocha les planches qui servaient de contrevents. Ainsi elle allait pouvoir déguster toute seule ce qu'elle soutirerait de moi.

Oui, Saleck était venu. Saleck, à la messe, avait fait prier pour certaines personnes. Pas moyen de rien savoir par le pope ni par la popesse non plus. Ces gens faisaient du mystère, à seule fin de se rendre importants. Mais le prêtre avait laissé traîner le papier qui portait les noms ; elle l'avait lu. Il y avait là un « Vassili ». Personne dans le village ne faisait prier pour quelqu'un de ce nom. Alors elle s'était demandé... Peut-être était-ce un proche ?... Je lui dis qu'en effet il avait pour fils un Vassia qu'il aimait de tout son cœur. C'était bien

ce qu'elle avait pensé, et que l'« Anna » pour laquelle il avait demandé des prières était sa femme. Ce nom me surprit, mais, avant que j'eusse marqué mon étonnement, elle ajouta que le pauvre grand homme avait dû perdre un autre fils, pour lequel il faisait prier parmi les défunts. J'affirmai qu'il n'en avait jamais eu qu'un. Cela dérangeait les idées qu'elle s'était faites.

— Serait-ce alors son père qui s'appelait Mikhaïlo?

Je dis que non et que je ne connaissais personne dans son entourage qui s'appelât de la sorte; elle avait dû se tromper. Le sourire que je provoquai marquait respectueusement l'extravagance d'une telle supposition. Elle n'était pas femme à prendre le chant du coucou pour celui du merle. Et d'ailleurs, n'eût-elle pas entendu, il y avait le cierge. Qu'est-ce que j'en faisais, du cierge de vingt livres?

Elle tenait maintenant le bon bout; et nullement dupe du manque de curiosité que j'affectais, elle pouvait tout à son aise me faire languir. Un cierge comme on n'en avait jamais vu dans le village, si lourd que le chandelier n'était pas assez solide et qu'il avait fallu le maintenir par des ficelles. Malgré les cachotteries du pope, comment douter de qui provenait une telle offrande? Et son agitation, au saint homme, la veille du jour prescrit, quand le cierge n'était pas arrivé! Il était allé le chercher lui-même, avec sa charrette et son âne. Mais quand on l'avait déballé, quelle merveille! Décoré, jusqu'en haut, de palmettes et de larmes en papier noir...

Ces détails ne m'étaient fournis que goutte à goutte. J'aurais voulu me coucher.

— Mais, dis-je, le cierge ne prouve pas encore qu'il s'agisse d'un Mikhaïlo.

Elle n'attendait que cela. Toutes ses rides dansaient dans sa figure.

— Je vois, mon cher ami, que tu ne veux pas me croire. Tu es incrédule comme saint Thomas.

Je jurais que non.

— Oh! poursuivit-elle, tu as raison. Je suis toute pareille. Je ne crois que lorsque j'ai vu. Et tu verras.

Elle alla sur la pointe des pieds à son armoire, y prit une minuscule veilleuse à huile, décrocha du mur une grosse

clef. Puis, comme elle m'aurait annoncé le mystère de l'Incarnation, elle chuchota :

— C'est moi qui balaye l'église. J'ai mes entrées.

Et elle me fit signe de la suivre.

Il n'y avait guère que la rue à traverser. Bien que tout dormît dans le village, elle me fit raser les murs ; et c'est seulement une fois la porte du sanctuaire refermée derrière nous, qu'elle alluma sa petite lampe. A l'odeur d'humidité, on devinait une minable église de campagne. Tout en me tirant par la manche, la vieille abaissait son lumignon pour éclairer les bosses et les trous du mauvais pavé. Quand elle le releva, nous étions devant le cierge.

Je ne sais l'aspect qu'il pouvait avoir de jour mais dans ces ténèbres, même tronqué de sa partie consumée, il me parut monumental. Sa taille et sa surcharge de décoration prouvaient que le donateur avait dû commander ce qui se faisait de plus riche. Pas de doute possible : cette ostentation équivalait à une signature.

— Je l'allume au début de la messe, dit la petite vieille, et je l'éteins aussitôt après, pour le faire durer davantage. Regarde à ton aise.

— J'ai vu, dis-je.

Elle prit un air de céleste pitié pour les écailles qui recouvrent les yeux des hommes :

— Tu n'as rien vu du tout ! Approche.

Se penchant derrière le cierge, elle en éclaira le bas.

— Vois-tu maintenant ?

Je regardais les fins entrelacs du décor funèbre ; mais il fallut qu'elle mît le doigt sur les lettres mêmes, pour me faire distinguer, adroitement dissimulé parmi de vagues feuillages, ce nom : « Mikhaïlo ». Le marchand, de toute évidence, avait exécuté un ordre précis : on avait exigé que le nom fût sur le cierge, mais à peu près indéchiffrable. Tout avait été prévu, sauf le regard perçant d'une vieille souris d'église.

Je repartis de très bonne heure, encore engourdi de sommeil. J'étais déjà sorti du village, quand mon esprit finit par se réveiller tout à fait. Ce fut pour me reprocher aussitôt un oubli stupide. Il valait la peine de faire demi-tour.

Je retrouvai la diacresse sur le seuil de sa porte, prétendis

avoir perdu quelque chose puis, quand nous fûmes dans la salle :

— Je ne t'ai pas demandé, petite mère, pour quel jour le cierge était commandé.

— J'étais sûre, fit-elle, que tu voudrais le savoir. Eh bien, mon cher, c'était pour le jour de saint Maxime le Confesseur.

Voyant que je ne savais où cette fête se place dans le calendrier, elle prit un almanach, trouva la date.

— Tu l'appelles 26 août, dit-elle.

J'allais sortir en la remerçiant quand elle ajouta :

— Je veux encore te dire autre chose, sinon tu seras forcé de revenir une troisième fois : tout le monde s'en est étonné, mais il n'était pas là pour cette messe.

Je ne suis pas assez mécréant pour ignorer que l'on honore les défunts trois mois, six mois et un an après le jour de leur mort. 26 août, un semestre après le 26 février : c'est à cette date-là, parbleu, qu'on pensait immédiatement. Nous l'avions assez entendue dans des proclamations et lue sur des banderolles : celle de Tchernovo, celle du soir même où les carrières avaient sauté ! Impossible de rattacher à autre chose la commémoration qu'avait fait célébrer Stéphane. Certes, il y avait eu des tués ce jour-là, mais Mikhaïlo ? Je trottai du Bourg-Long jusque chez moi, l'esprit frappé d'abrutissement, me bornant à me dire que, soudain, la cohérence de tout cela me sauterait aux yeux. Et c'est peut-être parce que je renonçais à chercher qu'une petite lueur tout à coup me traversa. Le portefeuille que, le soir de la fête, Stéphane avait tiré de son coffre-fort, la lettre tâchée de sang qu'il avait lue pour faire honte aux siens, qu'il avait lue avec une émotion bien étrange... Une lettre ramassée sur un mort, comme le laissaient supposer les taches. A tous, il nous était arrivé de fouiller les poches de morts amis ou ennemis et de lire, avec plus ou moins de charité, des lettres qui ne nous étaient pas destinées ; mais personne ne songeait à les garder comme des reliques. Alors pourquoi celle-là, qui n'était en rien remarquable ? Je fis de grands efforts pour m'en rappeler exactement le contenu. Une paysanne illettrée, de celles qu'on appelle des bêtes à bon Dieu, exhortait son garçon à faire tout son devoir, « et même une toute petite mesure de plus, pour être certain de ne pas faire trop peu... »

Mikhaïlo?... Et ce cierge de cathédrale, tel que Stéphane n'en eût pas fait allumer de plus somptueux pour son propre père?...

Le plus urgent était de rattraper Radov avant qu'il eût fait éclater une bombe. Il vint heureusement de lui-même, pour soulager l'indignation qu'il gardait sur le cœur et parce que, tout de même, l'envie de savoir la suite du scandale le démangeait. Je ne pouvais songer à lui faire part ni de ce que j'avais appris au Bourg-Long ni du sang que je commençais à flairer sous l'abattement de Stéphane. Avec son gros bon sens, il aurait voulu tout de suite juger et décider. Aussi ne parlai-je que d'humeur noire, de nerfs surmenés. Je jurai sur mon honneur (et vraiment je le fis avec sincérité) qu'il n'y avait à craindre aucune sorte de louche manigance. J'ajoutai (avec une sincérité moindre) que la crise passerait d'elle-même, qu'avec l'instinct des êtres près de la nature, Stéphane cherchait la solitude comme font les animaux malades, et qu'il guérirait vite, pourvu qu'on lui laissât la paix.

Déjà ces explications dépassaient ce qu'en fait d'étrangeté la raison de Radov pouvait facilement admettre. Il restait bouleversé de la furieuse attaque où Stéphane s'était déchaîné.

— Cette haine! répétait-il. Oui, je ne le portais pas dans mon âme. Oui, je l'ai pris à contre-poil. Mais j'étais responsable du secteur. Ce n'était pas le moment de faire des sourires et des grâces. Tu m'es témoin qu'il n'a pas eu la main forcée. Mon traquenard! Mais, sans notre dispute, il serait encore, aujourd'hui, un obscur petit patron, dévoré par l'envie, ou bien nous serions encore en campagne, à faire craquer nos poux! Et pourquoi pas, à l'heure qu'il est, tous fusillés? La victoire n'était pas si certaine!

Il faut rendre cette justice à Radov que chez lui l'amour du pays passe avant tout le reste. Avoir servi d'instrument au destin le remplissait d'une émotion superstitieuse. Il devait être pris d'angoisse à la pensée qu'il aurait pu ne pas donner l'ordre stupide de creuser un abri en plein dans une source. C'est la forme que prenait chez lui la modestie. Toute ombre tombant sur le grand événement menaçait à ses yeux ses meilleurs titres de noblesse.

— Je n'ai cherché qu'à le servir. Je lui ai prêté ma propre montre pour qu'il se la mette au poignet !

Mais une fois la révolte de son amour-propre un peu soulagée, c'est bien au vif de la question qu'allaient ses inquiétudes. Que cachaient ces mots : « Stéphane Saleck a menti » ?

Il avait envisagé toutes les hypothèses et revenait toujours à celle-ci :

— Ce n'est pas Stéphane qui a fait sauter les carrières. Tu as bien vu son effondrement quand il a lu qu'on avait retrouvé les restes d'un homme. Il avait dû envoyer quelqu'un à sa place, pour de l'argent, sans se risquer lui-même. Et tout ce qu'il a raconté par la suite est du roman.

Je faillis m'écrier :

— Et cet homme s'appelait Mikhaïlo !

En effet, la date... l'importance prise par ce mystérieux mort... Mais non ; d'emblée la supposition de Radov était inacceptable. Si j'avais rapporté de mon entrevue avec Stéphane un sentiment net, c'était une invincible répugnance à croire que ce qu'il nous cachait si farouchement fût à sa honte. Tout mensonge n'est pas de l'espèce déshonorante. Je mis Radov en garde : cette phrase lancée dans la colère pouvait bien être un piège ; Stéphane avait aussi parlé de preuves et pouvait triompher cruellement du maladroit qui donnerait dans le panneau. Je l'adjurai donc de garder tout cela pour lui jusqu'à ce que nous voyions plus clair, de prêcher le calme à nos amis et d'obtenir, si c'était possible, la copie du rapport rédigé par Stéphane au retour de son expédition.

Aujourd'hui qu'aucune obscurité ne subsiste et que le destin du Glorieux de Doubrovka m'apparaît dans sa tragique cohérence, il ne m'est pas facile de rétablir les tours et détours par lesquels mes soupçons firent leur chemin. Tantôt l'on s'étonne d'avoir été si longtemps aveugle, tantôt l'on oublie tous les carrefours où l'esprit pouvait hésiter. A vrai dire, il me semble que je fus un piètre limier mais que poussé, porté, moitié par le hasard, moitié par l'inquiétude envi-

ronnante, il fallut bien que je finisse par heurter du pied le cadavre.

J'accompagnai Radov dans les réunions d'anciens camarades où j'avais peur qu'il n'eût des paroles imprudentes. Je ne pouvais gagner du temps et protéger Stéphane qu'en plaidant le trouble d'esprit. J'en avais honte. Mais mes dires furent appuyés par les récits d'un capitaine qui avait passé deux ou trois jours non loin de Stéphane, tout de suite après le coup de main : il rapportait que, malgré la disette de luminaire, il fallait maintenir toute la nuit une chandelle de suif allumée, sans quoi le sergent refusait de se coucher ou se réveillait en poussant des cris. Ce qu'on ne comprend pas suscite de l'inquiétude. Ces hommes encore tout pleins de nos dissensions civiles avaient l'esprit vite en méfiance. J'appris qu'on avait reconnu Stéphane sur des routes où l'on se demandait ce qu'il pouvait bien faire. Je voulus savoir dans quelle direction, vérifiai sur la carte. C'était dans une région qui avait fourni beaucoup de volontaires aux insurgés ; et justement je tombai sur ce nom de Prachva, qui ne m'était pas sorti de la tête depuis que je l'avais lu sur le fragment de papier d'emballage, avec celui du brocanteur juif. Quelqu'un qui connaissait bien ces parages me décrivit l'endroit et m'expliqua comment l'on pouvait s'y rendre, voyage plus simple que je n'avais cru, puisqu'il y avait moyen de le faire en charrette légère.

Tout ce que j'obtins, c'est qu'on se contentât d'écrire un billet au lieutenant Saleck, où les camarades l'assuraient de leur bonne affection et disaient qu'ils comptaient toujours sur lui pour la défense de la cause commune. Stéphane n'y répondit pas, croyant encore que, tapi dans le silence, il pouvait se reprendre, se faire oublier, se dépêtrer de sa gloire, et qu'on le laisserait régler tout seul ses démêlés avec son âme.

Cependant le cercle se rétrécissait autour de lui. Il jouait aussi serré que le peut un homme sans conseils, que nul n'avertit de ses imprudences ou de ses faux pas. Déjà des étrangers dénonçaient son passage sur des routes où il ne désirait pas être reconnu ; déjà, dans la paroisse la plus proche, on murmurait les noms qu'il croyait un secret entre le prêtre et lui. Et dans son entourage immédiat, comment espérait-il tromper des yeux qui l'observaient du matin au soir, des yeux d'hommes

primitifs qui ont la patience des bêtes? Croyait-il que ses proches se contenteraient d'attendre son bon plaisir, exposés à la médisance, à l'ironie, et qu'ils se résigneraient sans murmures à déchoir?

J'avais de mon mieux rassuré Vassia. Je lui savais gré de garder un chagrin si vif. D'autres n'auraient pas fait tant de façons pour s'installer dans la place qu'on leur laissait vide. Tant pis pour les pères qui désertent. Mais le garçon s'accommodait mal.

— S'il veut que je sois heureux, disait-il, alors pourquoi, pourquoi ne consent-il plus à me voir?

J'eus une explication qui parut un peu le calmer :

— Tout se passe, lui dis-je, comme s'il avait fait un vœu. Lequel, je n'en sais rien; mais c'est un engagement qu'il ne tient qu'avec beaucoup de peine. Crois-moi : s'il s'écoutait, tu serais près de lui toute la journée. C'est pour s'aider à tenir bon qu'il t'a fait jurer sur l'Évangile.

Mais quelque chose protestait dans l'esprit du garçon : jamais son père n'avait été dévôt, et puis, pour quelle faute aurait-il dû faire pénitence? Je ne voulais pas m'aventurer davantage. Pénitence, expliquai-je, n'était peut-être pas le mot propre; et je me tirai d'affaire en disant que nous ne pouvions pas juger les hommes qui avaient vu la mort de trop près.

C'est alors, brochant sur tant d'inquiétudes et de rumeurs, que surgit le bruit le plus invraisemblable : il y aurait une femme dans l'histoire.

Le matin où Groucha, toute hors d'elle, vint jusque chez moi pour me l'annoncer, je partis d'un éclat de rire et lui dis que, si elle avait vu comme moi la fille qui servait Stéphane dans sa hutte, elle ne se donnerait pas le ridicule d'être jalouse. Sur quoi elle eut un haut-le-corps et répondit que, pour cette Agrippine, elle ne prendrait seulement pas la peine de cracher par terre; mais il s'agissait d'une créature autrement dangereuse, que Stéphane allait voir en secret et pour

laquelle, si on le laissait faire, il vendrait bientôt ses champs, son bétail et jusqu'à ses cuillers d'argent... J'exigeai qu'elle me parlât raisonnablement et trouvai que les faits se ramenaient à ceci : la veille au soir, Siméon était venu, muni de la clef du coffre, avec ordre d'y prélever (et ceci pour la seconde fois) une somme appréciable. Or, malgré sa fidélité au maître, le vieil ouvrier n'avait pas caché ses craintes et son blâme. A quoi l'argent était destiné, il prétendait n'en rien savoir ; mais il s'était permis des réflexions sur le diable qui se réveillait, à leur âge mûr, dans tous ces Salek. Malgré sa face de carême, quel terrible trousseur de jupes avait été le vieux Brèche-Dent, toujours en quête de clients lointains, toujours combinant des courses, à seule fin d'aller s'offrir un morceau qu'il reluquait... Bref, tout en faisant la bête et tout en jurant qu'il n'avait aucun soupçon, Siméon croyait manifestement que la maladie de Stéphane avait quelque part deux bras, deux jambes et tout le reste qui se portait fort bien.

L'histoire me parut en tout point bouffonne ; mais comme je souhaitais questionner Siméon sur ce qui se passait au Moine, je priai Groucha de me l'envoyer. Cela ne le retarderait pas beaucoup sur le chemin du retour, et je promis de lui laver la tête.

Je vis arriver un Siméon si démonté que, du coup, mon envie de le secouer tomba. Le bonhomme n'en pouvait plus de garder pour lui ce qu'il avait sur le cœur. Sa chère scierie : toutes les commandes, toute la prospérité que la renommée de Stéphane pouvait y faire affluer, tout cela gâché, perdu, et le patron sans joie, le front toujours barré par le souci ! Je dois même dire que, lorsqu'il en vint à son explication des faits, j'eus le sifflet coupé.

Je n'ignore pas comment, dans nos campagnes, tout se sait, se répète, comment sans messager, de bouche en bouche, les bruits nés le matin sont, le soir, à l'autre bout du pays. Mais qu'ils parvinssent jusqu'en cette inaccessible vallée (vrais ou faux, il n'importe) et qu'on pût de là, par on ne sait quels intermédiaires, surveiller, s'informer, happer les nouvelles au passage, cette constatation une fois de plus me stupéfiait.

— Elles sont deux, expliqua Siméon ; il y a une vieille, qui est veuve et chez laquelle il est allé à chaque voyage ; mais il y a

aussi, par là, une jeunesse. Les gens croient que le visiteur se nomme Stoïane, mais c'est notre Stéphane lui-même. La vieille se nomme Anna, l'autre Marie.

Un éclair me traversa la mémoire :

— Elle se nomme Anna, déclarai-je, et il fait prier pour elle à la messe ! On ne fait pas prier pour une femme de sa sorte. Tu vois que tu n'y es pas du tout !

J'ajoutai avec audace :

— Elles habitent une localité dénommée Prachva. C'est bien exact ?

— Oui, presque, dit-il. C'est-à-dire que la maison d'Anna Yakitch est à un quart d'heure de marche, sur le chemin en direction du sud. On la reconnaît à deux peupliers.

Il était satisfait de me montrer que sa documentation valait bien la mienne.

— Tu l'as donc suivi sans qu'il s'en aperçoive ? demandai-je.

Mais du coup il devint vague. C'était oui et non. Je finis par comprendre qu'il avait essayé de le suivre mais qu'il n'avait osé ou pu s'avancer plus qu'à mi-chemin. Seulement il connaissait des gens qui en connaissaient d'autres et, ce qu'on n'était pas en mesure de lui dire un jour, on s'en était enquis lorsqu'il passait la fois suivante.

Je pouvais espérer que Siméon n'avait pas imprudemment bavardé. Mais tous ces chuchotements ne me disaient rien qui vaille. Beaucoup trop de commérages allaient leur train. Il suffisait d'un méchant hasard pour mettre les malveillants sur une piste que Stéphane devait avoir ses raisons pour cacher avec tant de soin. Je songeai à l'avertir mais craignis de brûler Siméon en le chargeant d'une lettre. Le temps pressait. Si l'on ne veut pas faire de mauvais ouvrage, il faut voir de ses propres yeux. Mon parti fut pris sur le champ : j'irais moi-même à Prachva mener une discrète enquête.

⧈

C'est, bien entendu, dans la boutique du juif dont j'avais lu le nom que je cherchai d'abord à me renseigner. La commande d'un bracelet, juste pareil à ceux qu'avait achetés mon

camarade Stoïane, servit d'entrée en matière. La curiosité du vendeur égalait certainement la mienne mais je m'étais préparé tout un arsenal de réponses évasives, et j'avais les droits du plus fort, étant le client. On vit qu'on me plaisait en vantant les vertus de mon ami ; on m'offrit comme un encens les louanges de sa bonté, de sa munificence ; on viola pour moi (mais ce n'était pas violer « puisque certainement je savais déjà tout ») l'ordre sévère qu'il avait donné de ne mentionner sa présence à personne... Je n'eus même pas à questionner ; les phrases sortaient toutes seules les unes des autres ; la veuve Yakitch qui avait déjà perdu deux enfants en bas âge, et ce dernier qu'elle avait élevé si bravement, un garçon si gai, si rangé, qui l'aidait à vivre, et voilà qu'on le lui tue à dix-huit ans, son Mikhaïlo !

J'étais tellement sûr que ce serait ce nom-là ! C'est à peine si j'eus le sentiment de rien apprendre. Un dernier chaînon me manquait encore. J'aurais voulu, comme un surcroît de preuves, que le Juif me le livrât de lui-même mais je dus un peu le solliciter.

— Et quel était son métier, à ce Mikhaïlo ?

— Il travaillait chez un serrurier.

— Et... pendant le temps où tout le monde avait perdu la tête ?

(Je savais que, dans ces parages, les allusions au proche passé devaient s'entourer d'euphémismes.) Tout en jurant d'abord qu'il ne savait pas, le Juif supposait pourtant qu'on l'avait affecté « au maniement des engins ». A quoi bon questionner davantage ? Mais, comme l'avait dit, au Bourg-Long, la femme du diacre, je voulais, en vrai fils de saint Thomas, toucher du doigt.

— D'habitude, observai-je, on ne met pas ces jeunes recrues au service du tir. On les charge de bricoles. Est-ce qu'il ne posait pas des fils télégraphiques ?

— Je vois, dit le Juif, qu'on ne peut rien vous apprendre.

Ainsi donc tout devenait cohérent. Le Mikhaïlo pour qui Stéphane faisait dire des messes et dont il avait été rechercher la mère jusque dans ce village, c'était bien le petit électricien dont parlait son rapport, celui qui, sur la route, avait essayé de lui referrer son cheval et qui l'avait accompagné dans la

traversée du camp. J'avais toutes les phrases du compte rendu présentes à l'esprit. La dernière qui fasse allusion au guide bénévole se place au moment où Saleck va grimper parmi le monceau de pierraille : *Comme il y avait un écriteau portant « Défense de passer sous peine de Conseil de Guerre », le sergent crut devoir tranquilliser le soldat en lui mettant sous les yeux le faux ordre d'état-major puis, ayant enfin réussi à se débarrasser du dit artilleur qui voulait le suivre, il put rapidement gagner la carrière.* Ensuite, plus rien. Où situer la mort du garçon? A quel moment imaginer que Stéphane, alors au comble de l'angoisse et de la hâte, ait pu arrêter son attention sur lui, apprendre son nom et celui de son village? Le compte des minutes ne permettait guère d'intercaler, avant l'explosion, un incident de quelque durée. On pouvait supposer que, juste après, Stéphane était tombé sur cette première victime de son exploit. C'est ce qui semblait d'abord le plus probable. Mais il y avait la découverte, au fond de la carrière, d'un corps déchiqueté ; il y avait surtout, dans le rapport de Stéphane, une phrase assez obscure, à laquelle personne n'avait prêté d'attention et qui, dès qu'on l'examinait de près, avait de quoi surprendre. Stéphane avait écrit : *Il mit le feu aux trois cordons, calculés, comme il lui avait été dit, pour se consumer en quinze minutes.* Et sans autre explication, le texte se poursuit par ces mots : *Il eut le tort de quitter la carrière un peu trop tard, de sorte que le souffle d'air lui fit perdre pied dans la descente à travers les remblais, et qu'il ne saurait rendre compte de ce qui se passa sur le moment.* Que signifiait au juste cet *il eut le tort* et cet *un peu trop tard*? Était-il resté pour surveiller ses mèches, prêt à tirer sur quiconque essayerait de pénétrer dans la carrière? Je veux bien admettre qu'un homme ait le sang froid de rester sur place, avec toute cette dynamite derrière lui qui va sauter ; mais si dénué de vantardise que fût le rapport de Saleck, les circonstances qui avaient exigé du cran n'y étaient pas tues. Rien de plus facile et de plus naturel que d'indiquer, par quelques mots discrets, cette dernière et périlleuse précaution. Impossible de croire que l'intéressé l'eût omise par oubli. Serait-ce donc qu'à ce moment-là Mikhaïlo Yakitch serait survenu et que Stéphane aurait dû l'abattre? On lisait, quelques lignes plus haut, que

le garçon *voulait le suivre* et que Stéphane avait eu de la peine à se *débarrasser* de lui.

A ma sortie de la boutique, peut-être ces déductions n'avaient-elles pas encore pour moi toute la clarté que je leur donne ici mais elles formaient une sorte de premier canevas, sur lequel il me serait possible d'accrocher tant bien que mal ce que je pourrais encore glaner chez la veuve. Dès maintenant une objection gênante se présentait : le petit portefeuille. Il n'était guère concevable que Stéphane eût fouillé le mort.

Je n'eus pas de peine à trouver les deux peupliers. Personne dans la maisonnette. L'endroit était assez solitaire pour qu'adossé à l'un des arbres je pusse attendre sans attirer l'attention. Je ne tardai d'ailleurs pas à voir, tout au bout du chemin, une forme noire qui s'avançait lentement, en poussant deux vaches. Tout de suite, je ne sais pourquoi, je fus certain que c'était Anna Yakitch. A mesure qu'elle se rapprochait, je distinguais mieux sa démarche. Elle se tenait si droite qu'elle paraissait très grande — ce qu'elle n'était pas en réalité. D'une main elle croisait sous son menton, comme font les femmes de chez nous, le châle qui lui couvrait la tête. On ne pouvait détacher les yeux de son visage blanc, un visage non pas ravagé mais comme taillé dans de la pierre.

A ma vue, la surprise lui fit serrer son châle encore plus étroitement ; mais dès que j'eus prononcé le nom de Stoïane, quelque chose brilla sur ses traits. Ce n'était pas un sourire ; rien dans sa face ne semblait pouvoir bouger ; mais c'était comme une lumière. Elle voulut tout de suite avoir de ses nouvelles puis me demanda la permission de vite enfermer ses vaches dans l'étable. Je l'aidai à boucler les licols. Quand les bêtes furent attachées, elle toucha l'une d'elles entre les cornes et dit doucement :

— Il m'a donné celle-ci pour remplacer ma vieille qu'il avait fallu abattre ; et celle-là, il me l'a donnée de la part de mon fils Mikhaïlo qui n'aurait pas voulu me voir dans la gêne.

Son regard sollicitait mon admiration, sans que je pusse bien savoir s'il voulait dire : « N'est-ce pas qu'elles sont belles ! » ou « N'est-ce pas qu'il est bon ! »

Elle me fit entrer dans la maisonnette. A la vérité, je ne garde aucun souvenir de la pièce. Sans doute y avait-il des meubles, mais je ne vis, à mon entrée, qu'une petite panoplie d'objets divers, certificats, médailles, sifflets, outils, accrochés sur le mur d'en face, autour d'une photographie. Nous allâmes tout droit à cette espèce de reposoir. L'idée de faire autrement et de prendre une chaise ne pouvait venir à personne. Et sans doute personne n'avait-il jamais entendu Anna Yakitch sangloter à cette place ou jeter des cris. Je pense que, dès le premier jour, elle ne devait se plaindre que sur le ton égal, d'une douceur un peu effrayante, qu'elle avait maintenant pour me dire :

— Le voilà. Regardez-le, mon brin de basilic, mon soleil trop tôt couché. Si vous connaissez le fils de Stoïane, vous serez juge : il dit que mon Mikhaïlo et lui se ressemblaient comme des jumeaux, et qu'à s'y méprendre ils avaient la même voix. Il dit qu'un jour, dans un moment très difficile, très dangereux, où ses entrailles se nouaient comme une pelote de ficelle, où il était glacé de peur, il a tout à coup entendu cette voix si gaie à côté de lui ; et son cœur s'est remis à battre régulièrement ; et, parce qu'il marchait à côté de mon enfant qui lui parlait, il n'a plus eu la tentation de se retourner pour fuir. Il croyait bien, ce jour-là, s'avancer dans la mort ; mais maintenant ça lui semblait moins terrible. Tel était mon enfant, ma pomme verte ; il donnait du courage à tous.

Je regardais le petit portrait, une de ces épreuves que les photographes ambulants tirent dans les foires, après avoir placé leur sujet, bien raide, bien immobile, devant leur appareil. Je ne voyais qu'un jeune paysan quelconque, tout engoncé dans son costume du dimanche ; mais qu'avait pu ressentir stéphane, debout à la place même où j'étais ? Retrouvait-il, dans cette insignifiante image, quelques traits du garçon harnaché de fil électrique qui l'avait entraîné par sa belle humeur à travers les sentinelles et les passages interdits du camp — et qui gisait mort un quart d'heure après ?

— Quel âge avait-il ? demandai-je.

— Dix-huit ans et trente semaines. Car il était parti dès qu'il avait pu. Ce n'était pas à moi, n'est-ce pas, qu'il était permis de le retenir. Stoïane dit que son fils aussi est courageux et qu'il a bien fait son devoir. La sainte Mère de Dieu soit bénie de le lui avoir laissé.

Ce pauvre mensonge de Stéphane me pinça le cœur. Quel aveu de sa gêne et du chagrin qui le travaillait ! Anna Yakitch reprit, après un signe de croix :

— Car elle récompense par des trésors de grâce le peu de bien que nous faisons. Voyez pour mon Mikhaïlo : Stoïane m'a raconté qu'il eut à lui faire lire quelque chose, un ordre écrit sur un papier et, comme ses mains tremblaient terriblement, l'enfant le crut pris par les fièvres. Et l'enfant dit, avec sa bonne nature : « Vous avez des fièvres. On doit couper l'accès dès qu'il commence. Nous autres, nous avons reçu de la quinine. » Et tout de suite il a tiré de sa poche son petit paquet car c'était sa manière à lui de donner dans le premier mouvement du cœur. Mais voyez la récompense qu'il reçut de Dieu ! Le jour où il tomba et qu'il se vit par terre, immolé comme un agneau de la saint Georges, et son sang qui coulait à flot, et ses forces qui s'en allaient, il eut peur, il croyait mourir sans absolution, il réclamait l'aumônier de la batterie. Mais comment le trouver ce pope? Alors Stoïane s'est agenouillé ; il lui a dit : « N'aie pas peur. Si tu as des péchés, confesse-les vite. L'aumônier arriverait trop tard. Mais il n'y a pas besoin de pope. En guerre n'importe qui peut recevoir une confession. » Notez qu'il ne le trompait pas. Notre pope nous l'a certifié: en pareil cas Dieu se contente de ce qui est possible. Et Stoïane lui posait les questions, et l'enfant a dit ses péchés. Oh ! il ne devait pas en avoir beaucoup, mais ça c'est un secret entre Stoïane et Dieu. Et Stoïane lui demandait s'il se repentait de ses fautes, puis il a prononcé la formule, qu'au nom de la Sainte Trinité il était absous. Et l'agneau, pendant que son âme s'en allait déjà, se préoccupait encore de sa mère. Il put encore dire que son petit peu d'argent qu'il avait dans sa poche, il fallait le remettre à l'Anna Yakitch de Prachva et la montre à la Marie, sa promise.

Mon malaise était si grand que j'aurais voulu fuir. Je n'es-

sayais pas de comprendre, de me représenter ce qui avait eu lieu, cette absolution de la victime agonisante par son meurtrier haletant de peur. J'étais seulement accablé par la certitude que c'était vrai et qu'il n'avait pas fallu moins d'une telle vérité pour amener Stéphane jusqu'ici — comme on dit que les assassins sont ramenés à l'endroit de leur crime : l'endroit n'étant pas la carrière de Tchernovo mais le cœur de cette femme, morte désormais au monde.

Elle me montra les quelques pièces de monnaie qu'elle gardait comme des reliques dans une petite boîte remplie d'ouate ; puis elle parla encore un peu de Stoïane, de ses visites qui lui étaient comme une source dans le désert, de l'entêtement qu'il apportait à vouloir lui donner un petit pré, de la fiancée Marie qui avait manqué s'évanouir quand il lui avait mis la montre dans la main... Je croyais enfin pouvoir m'échapper mais la malheureuse, dans sa gratitude, crut encore devoir parler du beau service religieux :

— Il est venu tout exprès, dit-elle ; il avait ordonné les choses comme pour son enfant. Et pendant que le prêtre chantait pour la dernière fois : *Assieds cette âme en lieu de verdure, en lieu de lumière, où il n'y a plus ni deuils ni soupirs*, nous tenions, Stoïane et moi, le gâteau bénit et nous le balancions devant l'autel.

C'en fut trop. Je ne sais comment je m'échappai. J'avais besoin de respirer l'air du dehors ; je courais comme si j'avais moi-même enfoncé mon couteau dans le cou du garçon. Car c'était clair : « l'agneau de la saint Georges », ce mot-là venait de Stéphane ; la mère ne faisait que le répéter naïvement. Ce mot cruel me semblait une clef. Si, à la dernière minute, devant les allures du faux lieutenant, le petit Mikhaïlo avait été pris de méfiance, s'il avait tâché de donner l'alarme, ce n'est pas en l'abattant d'une balle que Stéphane pouvait se débarrasser de lui. Le bruit eût alerté les sentinelles postées au barrage des rails, et l'instant d'après il les avait sur le dos. Seulement les autres moyens de fermer la bouche à un homme avant qu'il ait le temps de crier, demandent plus d'habitude et de maîtrise des nerfs ; et le novice qui a fait la besogne en garde une envie de vomir, surtout si, par malheur, il a dans les oreilles, la voix de son propre enfant.

J'avais hâte d'arriver chez moi. Pas de doute que, sans perdre un jour, il fallût alerter Stéphane. Déjà c'était un prodige qu'il eût pu maintenir si longtemps une position si folle. Il y avait fallu l'absence de curiosité d'une pauvre femme pour qui rien n'existait que son fils dans le Paradis. Elle n'avait jamais dû chercher à préciser ni lieux ni dates, pas plus qu'elle n'avait tâché de rien apprendre par moi ni sur son mystérieux bienfaiteur ni sur ce que j'étais moi-même. Nous arrivions et repartions, comme font les visiteurs dans la Légende Dorée. Mais autour d'elle tout le monde ne vivait pas dans ces pieux nuages. Stéphane n'était pas somnambule ; il devait voir sur quelle corniche il s'avançait! Il le voyait évidemment, mais en homme égaré, qui a pris son parti du pire.

Moi-même qui ne suis pas rêveur et qui pouvais rayer Prachva des lieux où je retournerais jamais, j'avais du mal à chasser de mon esprit ce visage de nonne, cette voix usée, cette innocence effrayante. On ne se défaisait pas comme on voulait de cette Anna Yakitch. Stéphane ne pouvait s'empêcher de retourner vers sa maison, avec son meurtre sur le cœur, comme vers une chapelle clandestine, où se célébrait un rite pour ressusciter les morts... Mais à mesure que je reprenais pied dans mon bon sens, une sorte d'indignation me gagnait. Car enfin, quand la guerre met deux soldats aux prises, et qu'il faut tuer ou être tué, le survivant est quitte. Stéphane avait couru son risque avec toutes les chances contre lui ; son compte était loyal. Un contrepoids de sang (si tant est qu'il en faille à quelque justice éternelle) assez de pauvres bougres, morts dans nos propres rangs, l'avaient fourni. Mais voilà : ces morts qui payent pour des morts doivent être bien pareils, sans noms ni regards, comme d'honnêtes monnaies qu'on peut additionner ou soustraire. Ceux sur lesquels on s'est penché pour recueillir leurs derniers désirs et dont on a fermé les yeux en les absolvant au nom de Dieu même, avec ceux-là, il n'y a plus de comptabilité qui tienne. Stéphane aurait dû enjamber le corps et fuir sans se retourner. Dès l'instant qu'il s'arrêtait et s'agenouillait, il était pris. D'ailleurs, le fil de son mauvais destin avait commencé de s'enrouler autour de lui dès le moment où le garçon, sur le sentier de chèvres, lui avait gentiment tendu son petit paquet de pharmacie — et

même déjà plus tôt, sur la route, quand il avait bénévolement rajusté le fer du cheval. Si glacé par l'angoisse que fût Stéphane à ce moment-là, il avait dû le remercier, il avait dû amener un sourire sur son visage ; il avait apprivoisé le jeune canonnier. Or, dès qu'on a souri, même de la sorte, on a l'âme engagée. Et l'enfant apprivoisé ne s'en va plus ; son ombre reste là, quelques pas en arrière, qui continue à suivre, sans qu'on arrive à la chasser.

Il y avait plus : les mots d'Anna Yakitch laissaient entrevoir un moment de terreur. Qui sait contre quel affolement Stéphane avait lutté, juste avant de pénétrer dans le camp. Un cheval qui refuse d'avancer, un quart d'heure de retard quand chaque minute est périlleuse, c'est assez pour tout remettre en question, pour fournir des excuses au recul, pour faire lâcher pied. Sans l'arrivée du jeune artilleur, que se fût-il passé ? Peut-être la plus humiliante des dérobades.

En somme, depuis le malheureux instant d'orgueil où, dans le cantonnement de Nijniéyé, Stéphane avait repoussé les offres tardives de Radov et refusé de se dédire, tout ce qu'il avait tenté pour vaincre la fortune adverse l'avait fait tomber d'embûche en embûche. Il n'avait sauvé son honneur à Tchernovo que pour avoir à le sauver encore devant une femme dont il avait tué l'enfant. Mais le terrain cédait sous ses pieds. Lui qui, tout aux terrestres convoitises, ne s'était jamais beaucoup occupé du ciel, le voilà qui brûlait des cierges, qui faisait dire des messes, qui s'imposait des pénitences. Comme si la jalousie des hommes ne lui suffisait pas, il tombait dans des malentendus avec Dieu ; et ce n'est plus nous qui pourrions le tirer de là. Mais je me refusais à perdre confiance. Il était de trop saine nature pour s'enfermer dans son cauchemar et pour qu'on ne pût l'en réveiller. Un homme qui pense à rapporter des bracelets à une fille n'a pas encore toute l'âme empoisonnée.

Seulement il me fallait de l'aide. Je ne balançai plus : montant à la vallée du Moine, j'emmènerais Vassia. Je le tiendrais en réserve, pour le cas d'une résistance désespérée. Car, bien évidemment, le garçon tué n'avait pris ce prestige qu'en raison de l'autre garçon, un peu lâchement mis à l'abri.

C'est là qu'était la blessure ; juste à l'endroit où l'homme était vulnérable. C'est bien parce qu'il se sentait faible sur ce point, que Stéphane s'était protégé contre son fils par la distance et les serments. A nous maintenant d'exploiter cette faiblesse pour prendre à revers son courage.

Je veux croire qu'il n'y eut pas de ma faute. On court au plus pressé, au marmot pris du croup, à l'accouchée contaminée par la sage-femme. Je perdis ainsi quelques précieux jours. Combien ? Je ne sais plus. Une seule chose est, hélas, hors de doute : même court, le retard fut fatal. Le mauvais sort eut le temps de me devancer.

A l'aube, un bûcheron de la montagne m'apporta la nouvelle. La veille, au moment d'arrimer un chargement de troncs, la corde du palan s'était rompue. Un arbre avait glissé, renversant Stéphane qui se trouva pris sous sa masse. On l'avait cru broyé. Mais le tronc, butant contre une souche, avait été maintenu légèrement écarté du sol. On avait pu dégager le blessé, puis le porter jusqu'à la hutte. Une de ses jambes était cassée en deux endroits, mais un rebouteux venu du Long-Bourg la lui avait serrée dans des éclisses et jurait qu'elle redeviendrait aussi solide que l'autre. Ce qui semblait plus inquiétant, c'était le côté droit de la poitrine, durement froissé. Stéphane ne respirait que difficilement et souffrait beaucoup. Il pouvait cependant parler, en reprenant haleine entre chaque phrase. Il n'avait eu de cesse qu'il n'eût expliqué certaines choses à Siméon. Il l'avait tenu presque une heure, puis l'avait fait partir immédiatement, malgré la nuit. Le vieux contremaître s'était tu sur sa destination ; mais je vis bien que, là-dessus, le bûcheron avait son idée, la même que j'avais, moi. A son tour, il avait eu l'ordre d'aller me chercher ; et ce n'est pas sans peine que, dans les ténèbres, il avait trouvé son chemin à travers le sous-bois.

Je voulus savoir s'il avait donné l'alerte à la scierie ; il me dit qu'il n'avait commandement que d'aller chez moi et de me ramener au plus vite. Je crus donc bien faire, avant de

me mettre en route, de griffonner un billet qu'on porterait à Vassia. Sans rien dire de l'accident, je le priais de monter au Moine et de se tenir près des baraques, à portée de la voix.

Assurément nul n'aurait pu prévoir la rupture d'un palan. Mais avec son bon sens, l'ouvrier voyait juste : moins perdu dans ses préoccupations, le patron n'aurait pas été touché. Il pouvait se garer d'un bond. L'arbre n'avait pas roulé très vite. Mais ses pensées étaient ailleurs ; le temps qu'elles lui revinssent, il était déjà sous le tronc. Accuser le hasard était puéril ; le hasard n'était pas responsable de grand'chose. Tout s'enchaînait, venait de loin. La catastrophe attendue n'avait fait que se précipiter.

En pénétrant dans la hutte mon regard rencontra directement celui de Stéphane. (Il paraît qu'on avait dû disposer sa couchette de manière qu'il pût ne pas quitter la porte des yeux ; sinon ses efforts pour tourner continuellement la tête le faisaient beaucoup souffrir.) Ce n'est pas moi qu'il attendait avec tant d'agitation ; mais que je fusse arrivé lui causa un soulagement manifeste. Il me dit, dès que j'eus poussé les curieux hors de la chambre :

— Fais-moi une piqûre qui me donne un peu de force... J'ai encore plusieurs choses à régler... J'ai envoyé chercher quelqu'un...

Je ne le laissai pas poursuivre :

— Je sais, Anna Yakitch, la mère de Mikhaïlo. Je la connais. Ne parle pas, ça te fatigue.

A se voir dispensé d'explications interminables, il parut délivré d'un immense poids. Je lisais bien dans ses yeux un vague étonnement : il se demandait comment je pouvais savoir ces choses mais questionner lui aurait coûté trop d'efforts.

Son état me parut un peu meilleur que je n'avais osé l'espérer. Le rebouteux avait très proprement fait son travail. Je palpai de mon mieux les malheureuses côtes, le ventre douloureux. Mais comme, de toute manière, Stéphane n'était pas transportable et que, réduit à ma trousse, je ne pouvais pas grand'chose, j'évitai de le tourmenter inutilement. Il fallait attendre, espérer que dans cette poitrine écrasée il n'y avait pas plus de désastres que toute seule la nature n'en pourrait réparer. Mon plus utile office fut d'écarter le zèle des uns et

des autres ; d'empêcher que des gens, sortis je ne sais d'où, ne s'accroupissent dans les coins de la cabane pour plaindre le fameux Stéphane Saleck et ne pas manquer le spectacle de sa mort. Ma présence paraissait le tranquilliser et, succédant au bruit des voix, des discussions, des allées et venues qui le fatiguaient depuis des heures, le silence tomba sur lui d'une manière si surprenante qu'il s'assoupit tout à coup.

Ce ne fut pas pour longtemps. L'appréhension le travaillait dans son sommeil, perçait en mots incohérents. J'aimais encore mieux le voir éveillé que dans ces mauvais rêves. Il commença, de cinq minutes en cinq minutes, à me demander l'heure. J'avais calculé qu'au plus tôt (à supposer que Siméon eût trouvé une charrette, qu'il ne se fût pas coupé dans ses explications à la veuve, qu'elle l'eût suivi sans méfiance, qu'aucun incident ne les eût retardés) leur arrivée serait pour le milieu de l'après-midi. Je dois avouer que moi-même je n'attendais pas ce moment sans un extrême malaise. A quoi pouvait mener cette entrevue d'un meurtrier à demi-mort et d'une mère enfin détrompée ? Si je faisais mine de seulement me lever, Stéphane s'inquiétait :

— Où vas-tu ? Ne pars pas.

Je l'assurai que je ne le quitterais pas avant la nuit, et même avant le lendemain si ça lui faisait plaisir. Il murmurait :

— C'est parce que j'ai si peu de souffle... Toi, tu pourras parler... expliquer...

Je ne me retins pas de dire :

— Pourquoi ces choses ? Pourquoi n'as-tu pas raconté tout simplement ce qui s'était passé dans la carrière ?

Il ferma les yeux, détourna la tête :

— Ça ne vous regardait pas, dit-il.

Mais il n'avait plus la force de défendre un secret maintenant percé de toutes parts. Il souhaitait qu'on le déchargeât du peu qu'il en avait pu préserver et, somme toute, il se faisait moins de mal à se laisser questionner, à répondre lentement, avec des pauses, qu'à s'agiter dans une insupportable attente. Je lui dis :

— Nous avons étudié de près ton rapport. Tu expliques qu'au moment d'ouvrir les vessies contenant les explosifs, tu n'avais plus ton couteau-poignard. Tu ajoutes que tu

l'avais perdu en montant à travers les éboulis. Il y a là un point que je ne comprends pas.

Il répondit :

— Je ne voulais pas dire... où il était resté.

— Mais, fis-je, la chose s'est donc passée avant ton entrée dans la carrière?

Il nia de la tête :

— Le petit ne me lâchait pas... Je ne savais plus comment faire... Une fois dans le dépôt... je lui ai commandé de rompre... Alors il s'est méfié pour de bon... Il voulait que je le suive chez le commandant de la place... Il était très crâne, ce garçon... Il n'avait aucune arme et voyait bien mon revolver... Par chance j'ai pu me mettre à sa droite... J'ai frappé au cou, mais un peu trop bas... La lame restait prise dans je ne sais pas quoi... la clavicule ou l'étoffe de l'uniforme... Il s'est effondré, la face contre terre... Alors j'ai couru poser les pétards.

Avec une sorte de colère, où se mêlaient du mépris et de la rancune, il ajouta :

— Tu ne peux pas comprendre, parce que tu n'as pas de fils.

Puis, comme s'il avait achevé, il dit :

— Laisse-moi.

Mais à mon tour je ne pouvais plus m'imposer patience :

— Ensuite?

Il avait l'air de ne pas entendre.

— Ensuite que s'est-il passé?

Il finit par dire :

— J'ai allumé mes mèches... et je suis parti.

— Non, m'écriai-je, car Yakitch n'est pas mort du coup!

Ceci, comme une pointe de feu, le fit sursauter :

— Ah, dit-il, tu sais tout... même ça!

Il ne résista plus; je l'aidais; ce fut long mais nous avions du temps devant nous. Parfois je complétais ses phrases, de sorte qu'il n'avait qu'à nier ou confirmer d'un signe.

Yakitch était tombé tout près des monceaux d'obus. Ses mèches allumées, comme il s'élançait vers la sortie, Stéphane l'avait aperçu qui rampait, s'aidant d'un coude, péniblement, mais gagnant tout de même du terrain.

Impossible de laisser derrière soi, avec les onze ou douze minutes de grâce qui restaient encore avant l'explosion, un blessé capable de se traîner de la sorte et peut-être même de crier. Aussi Stéphane s'était-il abattu sur lui.

— Je le retenais par le collet de sa capote... Il croyait que j'allais l'achever... Mais, que veux-tu, il y a des choses... qu'on ne recommence pas quand elles sont manquées... Il disait pour m'apitoyer : « Qu'est-ce que je vous ai fait? » ...Et moi je regardais ma montre à mon poignet... Je disais : « C'est un accident... Je me suis fâché trop vite... Tu vas guérir... Je jure de rester près de toi... » Je le tenais serré pour l'empêcher de faire un mouvement... serré, mais je ne lui faisais pas de mal... Il n'avait déjà plus toute sa tête... Il se sentait mourir... Il avait encore plus peur de la mort que de moi. Tout contre un homme, on a moins peur... Il réclamait le prêtre... Il tirait sur ma manche, et moi je dégageais mon bras... pour garder tout le temps mes yeux sur l'aiguille... Alors pour le faire tenir tranquille...

Stéphane était couvert de sueur. Je lui dis ce que je savais de la suite. Il m'interrompit plusieurs fois :

— Oui, mais ces minutes qui passaient !...

Évidemment ce n'avait pas été la calme confession que se représentait la malheureuse mère. Les pardons avaient été jetés avant que les péchés fussent dits. Et puisque le garçon refusait de mourir sans savoir en mains sûres les pauvres objets destinés aux siens, ils avaient été arrachés de ses poches retournées ; le petit peu d'argent y était resté.

— Celui que j'ai remis à la veuve était du mien... Elle a baisé toutes les pièces l'une après l'autre... Ça n'est pas grave... Je ne comprenais pas la moitié de ce qu'il racontait... mais j'ai trouvé tous les noms dans le portefeuille... Je répétais : « Meurs en paix, mon pigeon, meurs !... » Et, tout à coup, il n'y a plus eu que deux minutes... J'ai bondi... L'état-major prétend que ses mèches sont bien calculées... mais ces messieurs ne sont pas là quand ça saute... Une des charges est partie un peu trop tôt... J'ai cru que quelqu'un me poussait par les épaules... et je me suis retrouvé la tête en bas... au pied du talus.

La fatigue aidant, je n'eus plus trop de peine à mater son

agitation. Il avait soif et, docilement, se laissait mettre de l'eau dans la bouche avec une cuiller. Ses côtes le faisaient beaucoup souffrir mais sa souffrance l'occupait ; et c'était mieux ainsi. J'envoyai quelqu'un voir si Vassia était arrivé ; je dis qu'on le rassurât et qu'on lui fît prendre patience et je donnai l'ordre de m'avertir, en frappant à la porte, dès qu'on saurait quelque chose de Siméon.

La précaution fut utile. Lorsqu'enfin j'entendis le signal, je sortis précipitamment. C'était le contremaître lui-même. Il me dit :

— Courez vite, ou bien elle va se sauver dans la forêt. Elle se doute de la vérité. Je n'ai pu l'amener jusqu'ici qu'en l'empêchant de sauter à bas de la charrette.

Je crois qu'en effet, sans les gens attroupés autour du véhicule, elle aurait profité de ces quelques instants pour fuir.

Ce n'était plus du tout la brebis tondue, l'ouaille du Seigneur bêlant après son agneau, c'était, toute droite, les lèvres serrées, une créature dure et méfiante. Elle me reconnut et, parmi tous ces étrangers, mon visage lui parut encore le moins menaçant. Elle vint à moi :

— Qu'est-ce qu'on me veut? Pourquoi m'a-t-on conduite ici de force? C'est un pays de mauvaises gens, qui nous regardent de travers.

Je tâchai tout de suite de l'attendrir sur le blessé et de l'entraîner vers la hutte mais elle était terriblement cabrée :

— Il ne s'appelle pas Stoïane, cria-t-elle. La langue a fourché à son domestique. Une fois, sans s'en apercevoir, il a dit un autre nom.

Je balbutiai :

— Il y a beaucoup de noms sur la terre et d'hommes qui portent le même nom.

Mais elle ne se laissait pas duper :

— Il y a des Stéphane qui nous ont fait plus de mal que tous nos ennemis ensemble. Il y en a qui nous ont fait tuer beaucoup de monde... justement le jour... justement à l'endroit...

Je dis :

— S'il y a ici un Stéphane, c'est celui que votre fils a lui-même envoyé vers vous et qui a reçu ses dernières paroles.

Il a peut-être encore des choses à vous dire, pendant qu'il peut parler, des choses que vous ne saurez jamais sans lui.

Je n'osais tout de même pas lui faire valoir les consolations qu'elle devait à Stéphane Saleck ; mais déjà je la voyais balancer, en paysanne qui n'est pas en mesure de faire la prodigue et qui ne peut se permettre de rien négliger. D'ailleurs, dans la souricière où elle était prise, elle devait se sentir à notre merci. Il allait bien falloir qu'elle entrât dans la cabane, quitte à tirer son châle sur son visage pour ne rien voir et ne rien dire.

Mais elle n'eut pas le temps de se mettre en garde. Dès le seuil, son regard tomba sur le portefeuille de Mikhaïlo, bien en vue sur un mouchoir de soie blanche, au milieu de la couverture. Je pense que la nuit précédente, avant de dépêcher Siméon, Stéphane lui avait fait tirer la relique de quelque cachette et qu'il l'avait gardée sous son traversin, aux aguets jusque dans le demi-sommeil, prêt à disposer son appât. Il avait dû nous entendre, se redresser tant bien que mal, dérouler l'enveloppe de soie, l'étaler comme une nappe. A côté du portefeuille, il y avait posé un second objet, dont je n'avais pas entendu parler : un mauvais couteau de poche à monture de laiton. Sa main gauche, au bord de l'étoffe, restait ouverte comme pour s'abattre sur son bien, si l'on tentait de le lui prendre par surprise. Il ne mouvait sa droite qu'avec beaucoup de peine ; il la souleva pourtant un peu et dit :

— Tu ne veux pas me toucher la main, Anna Yakitch ?

Elle se tenait contre le mur, le plus loin de lui qu'elle pouvait. Elle ne le regardait pas, mais seulement ce qui était sur le mouchoir. Elle dit :

— Je t'ai touché la main chaque fois que tu es venu chez moi. Pourquoi le demandes-tu juste maintenant ?

— Parce que c'est maintenant que j'en ai besoin... et parce que le présent que je veux te faire... vaut bien que tu fasses aussi pour moi quelque chose.

Tout de suite elle sentit son avantage sur cet adversaire épuisé. Elle dit âprement :

— Tout ce qui était à mon Mikhaïlo m'appartient à moi. Tu n'as pas le droit de le garder.

Il riposta :

— Tu es une âme compatissante... mais si tu veux être dure... je serai plus dur que toi... Tu vois son portefeuille... tous ses papiers sont encore dedans... Et tu vois son couteau... avec son nom qu'il a gravé lui-même dans le métal et son numéro militaire... Si tu ne veux rien payer pour les avoir... eh bien, d'autres sont là qui les réclament et qui en donneraient un grand prix... Avec le nom et les papiers, on peut prouver toute sorte de choses... où j'étais et ce que j'ai fait... minute par minute... et clouer le bec aux gens de chez vous... Ça vaut de l'or, Anna Yakitch... pour moi et pour d'autres que moi... Je ne suis pas exigeant... Tu ne veux toujours pas me donner la main?

Je crus qu'elle allait céder. Elle couvait les objets des yeux. Elle se serait bien élancée pour s'en saisir mais en se protégeant les mains de son châle. Seule en face du blessé, je pense qu'elle l'aurait fait. Elle n'osa pas et resta sans donner un signe.

J'ai souvent admiré les bêtes aux abois : comment, jusqu'à leur dernier souffle, elles tâchent encore d'utiliser leurs ruses. Il y avait de cela dans le marchandage désespéré entre cette petite femme désarmée et ce moribond. Stéphane parut renoncer à la lutte. Il dit avec résignation :

— Eh bien, Anna Yakitch... Je vois qu'il faut passer par tes volontés... Récite seulement la prière de Jésus... et tu pourras prendre le couteau.

Elle nous regarda tous les deux, cherchant le piège. J'essayai de la convaincre.:

— Il ne vous demande qu'une prière. On ne risque pas de pécher en priant le ciel.

Elle hésita encore un peu, puis récita : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi. »

Alors Stéphane lui dit :

— Je te remercie... Tu peux prendre le couteau.

Elle fit un ou deux pas ; mais comme elle semblait ne pouvoir vaincre sa répugnance et craindre de seulement frôler la couverture, il me dit :

— Donne-le-lui, toi.

J'obéis. Elle me prit l'objet des mains, le fit disparaître sous son fichu. Je la vis étonnée que c'eût été si facile. Aussi ne se méfia-t-elle plus quand Stéphane murmura :

— Et maintenant, pour le portefeuille... récite un Notre-Père...

Elle commença : « Notre Père qui es dans les cieux... » Elle se dépêchait pour pouvoir s'échapper plus vite : « ...Donne nous aujourd'hui notre pain quotidien. Que nos dettes nous soient remises comme nous les remettons à nos débiteurs... »

Mais à cet instant, une sorte de cri lui coupa la parole, un « Ça me suffit ! » lancé par Stéphane avec tout ce qu'il pouvait encore donner de voix — si impérieux, si exultant, qu'elle en demeura interdite. Moi-même je ne comprenais pas, mais il reprit :

— Le reste de la prière... tu peux le garder pour toi... J'ai tout ce qu'il m'en fallait... Merci, Anna Yakitch.

Alors seulement une lueur se fit en elle. Elle se sentit jouée, prit peur :

— De quoi me remercies-tu ? de quoi ? Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Tu as dit : Comme nous les remettons à nos débiteurs... Tu l'as dit devant Dieu... Tu ne peux pas le retirer...

Puis se tournant vers moi :

— Donne-lui maintenant le portefeuille.

Je pris la pochette. Elle était de cuir brut, grossièrement cousu. La face qu'en en voyait n'avait que quelques taches brunes ; c'est l'autre que je sentais sous mes doigts, toute durcie par le sang. La mère tendait déjà la main.

— Anna Yakitch, lui dis-je, si la décision dépendait de moi, jamais je ne le laisserais se dessaisir de cet objet. Mais puisqu'il vous le donne, prenez-le et rentrez en paix chez vous.

J'ouvris en même temps la porte. Maintenant qu'elle tenait ses trésors, la hardiesse lui revenait ; elle aurait voulu reprendre aussi ses prières, les annuler. Elle dit avec passion :

— Je te maudis ! Je te maudis ! Puisse le Malin te faire souffrir éternellement !

De fatigue, il avait fermé les yeux mais il gardait un sourire sur le visage, quelque chose de presque narquois. Du seuil, il fallut encore qu'elle lui lançât :

— Les vaches que tu m'as données, je les chasserai sur la route. Je ne veux rien conserver de toi. Je laverai toutes les choses que tu as touchées !

Il murmura :

— Fais comme tu veux... Ça ne regarde plus Stéphane Saleck.

Alors elle rentra d'un pas dans la hutte, pour déchirer le dernier lien qui pouvait l'unir à cet homme :

— Je t'interdis même, tu m'entends, de prier pour son âme.

De la main, il lui faisait signe de se taire et de s'en aller. Je me mis devant elle et pus enfin la refouler jusqu'au dehors.

Bien entendu, tout ce qui habitait les quelques baraques était aux écoutes. Il y eut des murmures, et les regards ne disaient rien de bon ; mais on hésite à insulter un visage comme celui d'Anna Yakitch, et les gens s'écartèrent pour la laisser passer. Je commandai à Siméon de remonter sur le siège de la charrette. L'ordre ne lui plaisait pas ; il tardait à mettre un pied devant l'autre ; d'ailleurs la mère avait aussitôt reconnu le chemin et déjà, pressant le pas, fuyait droit devant elle. Je la rejoignis et lui dis que je la ferais reconduire, le voulût-elle ou non. Elle ne me répondit pas et tâcha seulement de marcher plus vite. Je lui remontrai qu'elle ne trouverait pas sa route. Mais maintenant, elle courait, évidemment déterminée à ne plus desserrer les lèvres ni regarder aucun de nous. Je finis par m'arrêter et je la vis continuer de courir, jusqu'à ce qu'elle disparût parmi les arbres.

Je remontai. Vassia vint à moi. Je l'emmenai jusqu'à la cabane et j'entrebâillai la porte. Stéphane somnolait. Il devait en avoir son compte, entre sa fièvre et son oppression, et ne risquait guère de se remettre à discuter. Je soufflai quelques recommandations à l'oreille de son fils : s'asseoir près de lui sans rien dire, lui donner à boire, étancher sa sueur, surtout l'empêcher de parler. Puis, poussant le garçon à l'intérieur, je les laissai.

J'attendis un moment derrière la porte et ne perçus aucun bruit. Alors je m'occupai d'envoyer chercher au Long-Bourg ce qui pouvait être utile pour Stéphane et je me fis préparer dans un appentis quelques sacs sur lesquels passer la nuit. Un peu plus tard, je glissai un œil dans la hutte. Il y faisait déjà sombre mais je crus voir qu'une main du blessé reposait sur une de celles de Vassia. Quand l'obscurité fut tout à fait tombée, je revins muni d'une petite lampe à huile. Stéphane tenait toujours la main du garçon et marmonnait doucement,

l'esprit noyé dans un vague délire. Mais ni sa fièvre ne me parut plus forte ni sa respiration plus embarrassée, de sorte que je le quittai plutôt rassuré.

Je dormais depuis deux ou trois heures, lorsque je fus secoué par quelqu'un. C'était Vassia. Il me dit :

— Je ne sais pas quoi faire. Il parle maintenant d'une voix plus distincte. Je suis sûr qu'il m'a reconnu. Mais pourquoi est-ce qu'il m'appelle Mikhaïlo?

Je lui répondis :

— Retourne auprès de lui et laisse-le dire. C'est un petit nom de tendresse.

Je m'apprêtais à le suivre, mais à la réflexion je n'en fis rien. Il fallait les laisser seuls, laisser le travail se faire dans l'obscurité; laisser Vassia rentrer, sans qu'aucune parole fût prononcée, dans la place qu'un fantôme lui avait prise.

Aujourd'hui je me dis que c'est dans cette nuit-là, avant la pointe du jour, avant qu'il pût reconnaître les murs, les objets, les visages, que Stéphane aurait dû perdre connaissance et mourir. Si mes soins furent pour quelque chose dans sa demi-guérison, je ne lui aurai pas rendu service.

En fuyant avec ses reliques, Anna Yakitch était-elle vraiment parvenue à lui reprendre sa victime, à la lui arracher du cœur? Vassia ne s'entendit plus appeler Mikhaïlo. A vrai dire, il n'était plus tout à fait le même. L'inquiétude, l'admiration, peut-être la honte avaient emporté ses plus apparents travers d'enfant gâté. Stéphane pouvait plus facilement faire passer sur sa tête cette part de son âme qu'en un fatal quart d'heure, par sa bravoure et sa gentillesse, le fils d'une inconnue avait accaparée. En tout cas, pas une allusion ne me donna lieu de croire que sa pensée reprît souvent le chemin de Prachva. Il était quitte envers ce monde d'entre terre et ciel et pouvait de nouveau regarder vers son monde à lui.

Aussi, dès qu'il se sentit un peu de force, n'eût-il plus qu'un désir, c'est d'être reconduit à Doubrovka. Le voyage était

prématuré ; mais comme le froid commençait et que, d'un jour à l'autre, la vallée pouvait être bloquée par la neige, nous fixâmes des matelas sur un char à bœufs et l'y couchâmes du mieux qu'il nous fût possible. Malgré l'attention des hommes qui tantôt soulevaient une roue, tantôt soutenaient la charge pour amortir un cahot trop rude, l'épreuve fut à la limite de ce qu'un homme peut supporter sans geindre. Pourtant je me crus hors de souci quand je le vis dans son lit de plume, sous le toit de sa bonne maison. Après tout, ses os fracturés semblaient se raccommoder assez vite. Pour le reste je comptais sur le sang vigoureux qui avait soulevé trois générations de Saleck et sur l'euphorie qui lui remonterait à la tête, quand il respirerait de nouveau sa popularité.

C'est en ce point qu'il fut trahi — non pas avec une éclatante ingratitude, mais par le fatal glissement des positions qu'on a négligé de défendre. J'avais profité de la première occasion pour rejoindre notre groupe d'officiers, impatient de leur livrer la clef de l'histoire. Est-ce que je m'y pris mal? Je sentis tout de suite que Stéphane avait eu raison : « Ça ne les regardait pas. » Autour de cette table où l'on trinquait bruyamment, j'eus peur d'entendre quelqu'un s'esclaffer. Tant d'embarras pour une petite vermine qui nous aurait coupé les oreilles et le nez si nous étions tombés entre ses pattes ! Je me bornai donc à rétablir les faits qui pouvaient prêter à des interprétations perfides : exécution du jeune artilleur, auquel appartiendraient les débris d'uniforme trouvés dans la carrière ; rencontres avec la mère dans les parages où Stéphane avait été vu ; restitution d'objets dûment authentifiés, que je certifiai avoir tenu dans mes propres mains. Mais je dois reconnaître qu'ainsi dépouillée de tout ce que j'eus pudeur à tirer de l'ombre, la conduite de Stéphane restait étrange et ne tombait que trop dans des apparences d'égarement. J'étais pris aux mailles de mon propre ouvrage. Mais, d'autre part, je m'en rendis bientôt compte : ceux qui s'étaient si bien laissé convaincre par mes mauvaises raisons en avaient maintenant de fort bonnes pour rester convaincus. Stéphane Saleck avait accaparé trop d'enthousiasme populaire. Pour un peu l'on aurait pu croire que cet obscur sergent avait gagné la guerre à lui tout seul. Les autres trouvaient

juste de récupérer leur part, et ce ne pouvait être qu'aux dépens de la sienne.

Ainsi se préparait déjà le grand abandon où peu à peu chacun trouva son intérêt à laisser sombrer le héros et sa gloire d'un jour. Quand Stéphane commença de se traîner sur des béquilles et d'échanger quelques propos avec les gens, il se retrouva dans un monde où rien n'était plus tel qu'avant sa fuite. La belle saison était finie ; lui-même ne se reconnaissait pas dans cet invalide que suffoquaient trois bouffées d'une cigarette et qui demeurait épuisé pour avoir seulement traversé sa cour ; peut-être ne reconnaissait-il même plus son Vassia, mûri, assagi, bien installé dans le commandement, et qui n'avait plus besoin de son indulgence. Il avait payé cher la rançon de ce fils et le droit de dérober à une pauvre femme quelques mots d'une prière ; mais maintenant qu'aucun danger ne menaçait plus cette tête, il commençait à chicaner sur le prix du rachat.

De jour en jour je le vis s'aigrir. Bien qu'incapable de quitter Doubrovka, il s'irritait qu'on ne fît pas appel à lui. Il me disait :

— Si tu savais ton métier, tu me donnerais du souffle pour que j'aille les botter comme ils le méritent et leur rappeler qui je suis.

Il se lançait dans des sorties pénibles, déblatérant contre tout, redressant les torts de chacun. Je voyais reparaître le Saleck d'autrefois, mais triste et flétri, discoureur mais maintenant enroué, naïf ambitieux, mais blasé par trop de louanges et qui ne pouvait plus être contenté.

Des fêtes nationales eurent lieu vers la fin de janvier. Il fut évident qu'on ne ressortirait pas les drapeaux, qu'on ne remettrait pas en branle les orgues, les chorales, les fanfares, pour célébrer l'anniversaire de Tchernovo. La nervosité de Stéphane croissait à l'approche de cette date. Alors qu'il ne

quittait déjà plus sa chambre et que ses forces déclinaient à vue d'œil, il me répétait :

— Tu verras qu'ils se borneront à quelques tartines dans leurs sales gazettes.

Par un bonheur qui ferait croire, pour un instant, au sage gouvernement de l'univers, il lui fut épargné de lire les feuilles de ce jour-là, qui toutes, sur un mot d'ordre, passèrent l'événement sous silence... En effet, une semaine auparavant, l'humidité glacée avait achevé ses ravages dans le poumon meurtri et lui avait porté le coup de grâce. La congestion avait proprement fait les choses : étouffement, coma. A la dernière minute, mais encore à temps. Pour une fois, il n'y a rien à dire.

⊡

Encore aujourd'hui, après tant d'années, il m'arrive d'entendre un ancien soldat fredonner un de ces couplets qui surgirent de toute part au lendemain de Tchernovo. Ils nous plurent en leur temps par leur joyeuse insolence. On a toujours aimé, chez nous, les exploits fabuleux où, d'un coup de sabre à droite et d'un coup de sabre à gauche, le héros fait voler deux fois dix têtes. Rien que pour en abattre une seule, Stéphane avait trouvé la chose moins facile ; et c'est pourquoi, quand ils l'ont su, nos amateurs de prouesses ne l'ont plus tout à fait reconnu pour leur homme. Radov croit pouvoir le juger de haut et pense avoir eu bien raison de toujours suspecter de la soufflure dans ce courage soutenu par la vanité. De leur côté, les bonnes gens d'Église ratiocinent, n'aimant pas que l'on mêle au sacré le profane. Ils me répètent, comme si je voulais introduire un renard dans leur poulailler que Stéphane ne fut pas un saint, qu'il s'en faut même de beaucoup, vu que les saints n'attendent leur grâce que de Dieu seul, dans l'angoisse et le repentir, sans prétendre régler de leur propre chef le prix du pardon. Je le sais bien, parbleu, qu'il eut des faiblesses, et qu'entre ses désirs contradictoires il eut une hésitation qui lui fut mortelle, de sorte

qu'il périt à mi-chemin. Mais quoi? N'est-ce pas justement là que nous avons chance de trouver des frères, à mi-chemin de tous les buts, à ces éternels carrefours où les hommes regardent les uns vers les autres, en quête d'un conseil ou d'une aide?

J'ai longuement observé ses traits, quand ils furent immobiles sur l'oreiller. C'est la bouche qui était devenue méconnaissable. Maintenant que la bonne humeur et la sensualité ne l'animaient plus, c'est là que la faiblesse apparaissait et, sur les lèvres effondrées, l'aveu de la défaite.

Je n'arrivais pas à chasser de mon esprit quelques vers d'un de nos vieux poèmes qui dit comment, sur le champ de bataille, le milan trop avide faillit périr, pour avoir traîné ses ailes dans le sang des morts :

Mais quand le soleil se leva,
Le sang durcit, le sang sécha,
Le sang des morts colla mes plumes.
Je ne pouvais plus, je ne pouvais plus prendre l'essor.

JEAN SCHLUMBERGER.

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

PENDANT la première quinzaine de janvier 1940, la situation des armées allemandes, sur le front occidental, n'a subi aucun changement. Le dispositif d'attaque réalisé le 11 novembre 1939, légèrement desserré en profondeur, est toujours en place. Une offensive englobant les territoires de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg et de la France, entre la Moselle et le Rhin, peut être lancée par le commandement ennemi en vingt-quatre ou quarante-huit heures.

A mesure que le maintien de cette concentration massive, à proximité immédiate de notre frontière et de celles de nos voisins du Nord, se prolonge, nous sommes tenus d'y attacher plus d'attention. Les Aliemands ont, en face de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg, cinquante à soixante divisions et la presque totalité de leurs unités blindées et motorisées. On a peine à croire que la présence persistante d'une si grande densité de forces ne réponde à aucun objet précis. Cette menace latente, dont la réalité n'est pas contestable, explique pourquoi les nouvelles parvenues à Bruxelles et à La Haye, le 13 janvier dernier, ont soulevé tant d'émotion en Belgique et en Hollande. Leur origine précise n'a pas été publiée ; leur authenticité n'est pas certaine mais il a suffi qu'un renouvellement de violence de la campagne de presse allemande contre les neutres coïncidât avec ces bruits pessimistes pour que les Gouvernements, comme le public, en

fûssent extrêmement troublés. Les permissionnaires ont été rappelés dans les deux pays. La Belgique a pris de nouvelles mesures de mobilisation. Puis, après trois jours d'inquiétude, une détente s'est produite et on se demande encore une fois si l'Allemagne n'a pas simplement tenté un nouvel effort d'intimidation pour amener les neutres à refuser de se plier aux règles imposées par les Alliés en vue d'intensifier le blocus.

Sans perdre de vue que le départ prochain d'une attaque de grand style au nord de Trèves est toujours du domaine de l'hypothèse, il n'est pas superflu de mesurer les avantages que les armées du Reich pourraient en espérer.

Déployées, face à leurs objectifs respectifs, depuis deux mois, elles ne sont assurément pas demeurées inactives. Elles ont sans doute préparé, dans le plus grand détail, les mesures initiales d'un assaut. Elles ont pu, en particulier, rassembler en abondance le matériel de toute nature nécessaire pour forcer les premières résistances et franchir les obstacles les plus proches.

En laissant ses forces immobiles pendant une si longue durée, le commandement allemand s'est peut-être proposé de lasser la patience de ses adversaires, de les endormir. Il peut supposer que, après tant de jours calmes et monotones, une irruption surgissant brusquement aurait des chances de trouver chez les guetteurs une vigilance moins stricte. Les longues nuits d'hiver, le froid déprimant sont, à la longue, de nature à causer aux défenseurs une certaine fatigue entraînant des négligences. La manœuvre de Hindenburg en Mazurie, en 1915, qui s'est terminée par la victoire d'Augustowo, a commencé le 7 février, par une température extrêmement rigoureuse. La première attaque de Verdun, en 1916, a eu lieu le 21 février, après avoir été retardée de plusieurs jours à cause des intempéries. Ce sont là des précédents historiques qui prouvent qu'une offensive avant le printemps n'a rien d'invraisemblable.

Les Allemands, en cas d'attaque, rechercheront certainement la surprise. Les procédés employés en Pologne, le 1er septembre dernier, leur ont parfaitement réussi et il est à peu près sûr qu'ils y auront encore recours. En particulier, le

déclenchement simultané d'une masse d'avions de bombardement prenant pour objectifs les escadrilles ennemies dans leurs hangars, ainsi que les terrains d'aviation voisins, est destiné, en cas de succès, à procurer un avantage si marqué qu'on peut être persuadé que nos ennemis préluderont de cette façon à toute tentative de rupture. Or le dispositif d'assaut étant en place, les préparatifs à faire pour passer à l'action seront rapides et faciles à dissimuler.

En face de ces avantages possibles, il convient de placer les inconvénients incontestables que rencontrerait une opération entamée dans ces conditions.

Tout d'abord, les défenseurs sont, eux aussi, prévenus depuis deux mois de la menace qui pèse sur eux. Ils n'ont assurément pas perdu leur temps : ils ont renforcé leurs organisations, augmenté leur armement, multiplié les obstacles passifs contre chars, mis au point tous les organes de la résistance.

Qu'une surprise tactique puisse être réalisée par l'assaillant, cela paraît bien peu probable, étant donné la publicité, on peut dire mondiale, faite aux moindres indications concernant les préparatifs allemands. L'alerte récente le prouve.

La rigueur de la température gêne le défenseur mais éprouve plus encore l'assaillant, qui utilise pour combattre des installations de fortune. La courte durée des jours d'hiver le force, en cas de succès, à interrompre les efforts commencés. Le brouillard, la pluie, la neige empêchent les avions de voler. Sous un climat capricieux comme le nôtre, le dégel survient brusquement et la boue rend difficiles les mouvements des hommes et des chars.

Des précautions efficaces ont été prises pour mettre l'aviation à l'abri des effets d'un bombardement dirigé par surprise contre les appareils ou les aires d'atterrissage. La dissémination des unités, leur éloignement du front, le camouflage des bases aériennes, l'emploi de terrains auxiliaires, l'action de la chasse et surtout le développement de la D.C.A., qui entoure d'une ceinture de feu tous les objectifs que l'ennemi pourrait chercher à atteindre, nous donnent l'assurance que celui-ci opérerait, le cas échéant, dans des conditions tout autres que celles dont il a profité en Pologne.

Ainsi une attaque allemande prochaine, sans présenter

aucun caractère de certitude, rentre cependant dans le cadre des possibilités. Mais toutes mesures sont prises pour la faire échouer.

L'effervescence de reconnaissances et de patrouilles, qui avait donné, au mois de décembre dernier, une physionomie si agitée, en surface tout au moins, au front franco-allemand, entre Moselle et Rhin, dure toujours mais a changé quelque peu de caractère. Voilà quelques semaines, l'ennemi avait pris l'initiative de ces petites opérations. Il avait instruit et équipé avec beaucoup de soin des « groupes de choc », formés d'hommes choisis sur l'ensemble d'une division, et s'en servait pour exécuter quotidiennement, avec l'appui d'une artillerie plus ou moins forte, des « coups de mains » sur les petits postes qui, à proximité de la frontière, constituent la façade discontinue de notre dispositif. Aujourd'hui, à ces « groupes de choc », nous opposons nos « groupes francs », composés respectivement de volontaires pris dans un même régiment. L'activité de ces éléments très mobiles, montant des actions par surprise, dressant des embuscades, machinant d'adroites ripostes, donne lieu toutes les nuits à des rencontres où les nôtres ne le cèdent en rien à leurs adversaires.

En Finlande, un beau succès des troupes finnoises sur leurs envahisseurs soviétiques, si visiblement supérieurs en nombre et en matériel, est venu s'ajouter à ceux que cette vaillante petite armée a remportés à la fin de l'année qui vient de finir. Le combat de Suomussalmi, qui s'est terminé le 31 décembre par la mise en déroute complète de la 163e division soviétique, a eu un épilogue plus remarquable encore. Il s'est produit plus à l'est, non loin de la frontière, près du village de Raate.

Le commandement russe, évidemment bien décidé à faire un gros effort dans cette direction, où passe la route la meilleure et la plus courte pour atteindre le golfe de Botnie en partant du territoire de la Carélie orientale, avait poussé, derrière la 163e division, toute la 44e division. Celle-ci était même particulièrement riche en matériel. Elle convoyait de l'artillerie supplémentaire, des armes automatiques en caisses et des auto-mitrailleuses contre avion. On peut supposer que

ces engins étaient destinés à assurer la défense des régions à conquérir.

Cette lourde colonne s'est engagée dans une immense forêt, au milieu d'une contrée tourmentée, sur une route traversant en défilés plusieurs lacs, sans prendre, semble-t-il, aucune mesure de sécurité.

Les Finlandais, sans doute peu nombreux, ont, comme toujours, opéré par détachements sur skis, très mobiles, aptes à se déplacer rapidement sous bois. Des fractions se sont portées sur les derrières de l'ennemi, où elles ont occupé un défilé, interceptant ainsi les communications de la division rouge avec sa base de ravitaillement et lui coupant la retraite. D'autres éléments l'ont arrêtée en avant, vraisemblablement en tenant, là aussi, un pont. D'autres enfin l'ont harcelée sur les flancs. Les Russes n'ont pu que se défendre sur place, sauf quelques patrouilleurs à skis, dont les communiqués finlandais ont annoncé la capture. Leurs canons, leurs chars, leurs camions n'étaient pas propres à leur rendre plus de service, en pleine forêt, que les charrois qui encombraient le chemin. Un dur combat s'est prolongé pendant deux jours. 70 pour 100 des effectifs rouges ont succombé. La plus grande partie des survivants s'est rendue le 8 janvier. Les vainqueurs se sont emparés d'un butin considérable.

Il faut une fois de plus rendre un chaleureux hommage aux troupes finlandaises qui, avec des effectifs très inférieurs à ceux de leurs adversaires, sont parvenues à les détruire complètement. C'est là un nouvel exploit qui rappelle les plus beaux faits d'armes dont l'histoire gardera le souvenir.

Mais, autant peut-être que la valeur des vainqueurs, l'ignorance et l'impéritie des vaincus sont pour nous un sujet d'étonnement. Engager dans un massif forestier une colonne alourdie par une nombreuse artillerie, des chars, des camions, des bagages, sans se préoccuper de tenir auparavant des débouchés en terrain libre est une faute tactique que des débutants mal dégrossis ne commettent pas. Les Finlandais, quelle que soit leur adresse, ne peuvent, sous bois, se glisser que sur certains sentiers ou par des coulées libres, telles que des lacs gelés. Ne rien faire pour assurer la sûreté de la colonne, en tenant ces pistes et ces couloirs, est une négligence qui

montre, de la part des chefs rouges, la méconnaissance des règles les plus élémentaires. Enfin, s'avancer sur une route unique, traversant de nombreux défilés, tels que des ponts sur des lacs, sans assurer derrière soi la garde de ces points particulièrement sensibles, c'est faire preuve d'une insouciance qui confine à l'incurie.

Si l'on veut qualifier d'un mot la manière d'être générale des troupes soviétiques, on peut dire qu'elle est complètement inadaptée aux conditions de la lutte engagée, en plein hiver, sous un climat rigoureux, dans une contrée tourmentée, manquant de routes et couverte d'une immense forêt. Au contraire, les Finlandais, malgré leur petit nombre, tirent un merveilleux parti de toutes les ressources que leur offrent la nature du pays, l'abondance de la neige, les obstacles du sol.

Les cadres soviétiques, dans leur mépris de ce qui a été fait avant eux par les armées « bourgeoises », se sont fait de véritables idoles des machines nouvelles, dont le fonctionnement remplit d'admiration leur esprit encore primitif. La possession de nombreux chars, de multiples avions, de masses de camions, leur est apparue comme un avantage qui, à lui seul, leur assurait, dans tous les cas, la victoire. Etudier leur emploi, chercher à les mettre en œuvre dans les meilleures conditions, leur a semblé sans doute un travail superflu. Un peu de réflexion eût permis au commandement rouge de comprendre qu'on ne doit pas opérer, dans le dédale des forêts enneigées et des lacs finlandais, avec les formations qui conviennent aux opérations à travers la plaine russe. Dans un massif boisé sans fin, les chars, les canons sont de simples impedimenta. C'est ce qu'ont parfaitement saisi les Finlandais qui, n'employant que des détachements légers d'infanterie à skis, entourent et harcèlent leur adversaire paralysé par de longs convois de lourdes machines.

La campagne de Pologne nous a montré que la guerre exigeait aujourd'hui une immense quantité de matériel moderne, chars, avions, camions. La campagne de Finlande nous prouve que la possession de ces engins ne suffit pas mais qu'il faut encore savoir les utiliser, c'est-à-dire adapter leur emploi aux conditions de terrain et de climat et à la nature des adversaires à combattre et des objectifs à atteindre.

Dans l'isthme de Carélie, les attaques russes ont peu à peu diminué d'intensité dans les premiers jours de janvier. Elles se sont à peu près totalement arrêtées à partir du 8. Au nord du lac Ladoga, une détente semblable s'est produite à peu près en même temps. Dans la région Est, la poursuite finlandaise s'est prolongée pendant plusieurs jours, après le combat de Raate. Plus au nord, il ne reste plus qu'un important foyer d'activité aux environs de Salla. Les Russes ont reçu d'importants renforts de ce côté. Ils ont cette fois, placé un échelon de repli près de cette localité et lancé trois colonnes vers Rovanienni. A l'extrême nord de la Laponie, les Russes tiennent Petsamo et occupent un front défensif à une ou deux étapes plus au sud. Le calme règne dans cette région excentrique.

Ayant échoué dans toutes leurs tentatives terrestres, les Russes ont maintenant recours aux bombardements aériens exécutés sur la plupart des villes de la région côtière de la Finlande. Les 13 et 14 janvier, trois ou quatre cents avions ont jeté la mort parmi les populations civiles et multiplié les destructions. La faiblesse de l'aviation finnoise l'empêche de s'opposer à ces raids barbares. Parmi le matériel que les puissances européennes ont promis d'envoyer à la Finlande, elles devront faire figurer, en première place, les avions de chasse modernes pour permettre à ce valeureux pays de protéger ses femmes et ses enfants contre des sévices qui soulèvent l'indignation du monde civilisé.

Les faiblesses de l'armée russe, les lacunes profondes dans l'instruction de ses cadres, l'incapacité de son haut commandement, toutes ces tares que les opérations en Finlande ont fait apparaître au grand jour, ramènent les esprits vers l'époque, bien proche encore, où nous étions liés aux Soviets par le pacte du 2 mai 1935. Celui-ci prévoyait, au cas où la France ou l'U.R.S.S. serait l'objet d'une agression non provoquée de la part d'un État européen, qu'« elles se prêteraient immédiatement aide et assistance ». On ressent une impression rétrospective pénible en mesurant les dangereuses déceptions

qu'un pareil engagement aurait pu nous causer. Il faut relire à ce sujet le remarquable article paru dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1939, « Le traité franco-soviétique du 2 mai 1935 et ses conséquences », dont l'auteur cache son anonymat sous les trois étoiles symboliques.

Soucieux de ne pas présenter des affirmations catégoriques sur des faits qui, aussi longtemps que l'expérience ne les avait pas rendus patents, demeuraient malgré tout incertains, il s'est contenté de poser l'interrogation : « Que vaut l'armée russe? » L'expérience de la guerre de Finlande a apporté à cette question une réponse péremptoire qui confirme complètement les vues de l'auteur sur la valeur de l'immense armée rouge. Si certains points de vue diplomatiques n'ont pas été sanctionnés par les événements — on peut admettre qu'une entente soviéto-allemande sortait alors du cadre des prévisions plausibles — tout ce qui concerne la qualité de la troupe et des cadres représente parfaitement l'expression de la réalité : « Ainsi l'armée russe actuelle est une armée à forts effectifs, organisée et équipée à la moderne mais médiocrement encadrée et commandée.... Il semble que la puissance réelle de l'armée russe ne soit pas en rapport avec la masse imposante de ses effectifs et de son matériel. » Ces opinions, comme la plupart de celles qu'on rencontre à toutes les pages de cette lumineuse étude, expliquent, une année à l'avance, les échecs soviétiques de l'isthme de Carélie, d'Aglajærvi, de Suomussalmi et de Raate.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,
du cadre de réserve.

LA GUERRE EN EUROPE

LE BILAN DE LA COLLUSION GERMANO-RUSSE

Au cours des premières semaines de janvier la situation internationale a continué à se développer dans le sens que les événements avaient pris aux derniers jours de 1939. Les revers russes en Finlande se sont singulièrement aggravés ; la pression de l'Allemagne sur les petits États neutres s'est accentuée, ce qui a eu surtout pour effet d'inciter ces pays à la résistance et de les encourager à organiser leur défense contre toute agression éventuelle. Le Reich, complice ouvertement déclaré de la Russie bolcheviste, s'est efforcé de manœuvrer à sa manière habituelle, mêlant perfidement les suggestions en faveur d'une paix de compromis aux menaces les plus brutales, cherchant à exploiter toutes les initiatives et toutes les manifestations, même celles dirigées de toute évidence contre les criminelles entreprises du bloc germano-russe, aux fins de ses inavouables desseins de spoliation, de conquête et de domination. Lorsque les services de propagande de M. Gœbbels se heurtent à l'impossibilité de fausser l'aspect par trop éclatant des choses, le peuple allemand est tenu systématiquement dans l'ignorance de faits de première importance. On ne lui a point fait connaître l'étendue des défaites subies par l'armée rouge en Finlande ; on lui a caché tous les gestes qui, à propos de l'aide à assurer au peuple finlandais, traduisent la solidarité des peuples libres dans l'effort déployé en vue de sauvegarder les plus hautes valeurs morales de la civilisation ; on lui a dissimulé tant bien

que mal que le Reich hitlérien est à peu près isolé dans le monde, n'ayant plus d'autre soutien que cette amitié, singulièrement dangereuse, de la puissance bolcheviste qui corrompt, avilit, souille et ronge comme une affreuse gangrène tout ce qu'elle approche et entraîne.

Le peuple allemand est-il encore dupe ou est-il toujours complice d'un régime qui le pousse — comme en 1914 le régime impérial, mais par des procédés plus cyniques que ceux des Hohenzollern — aux pires catastrophes? Les précisions sur les remous profonds qui se produisent de l'autre côté du Rhin font défaut. On perçoit des rumeurs troublantes ; on discerne un malaise certain ; il y a des « accidents » qui portent à faire de sérieuses réflexions ; il y a des flottements dont on ne s'explique pas clairement la nature et la portée. Même en admettant que la mystique hitlérienne demeure à peu près intacte — ce qui est d'ailleurs très discutable — on est en droit de se demander quelles sont les véritables réactions de ce peuple en présence de l'attitude résolue des neutres, de l'échec de la guerre sous-marine et de la guerre de mines, des déceptions certaines que lui vaut la collusion germano-russe, de l'effacement progressif de l'axe Rome-Berlin devant l'axe Berlin-Moscou, de la politique italo-hongroise, si nouvelle de ton et de tendances, et qui vise à reprendre la conception d'un rempart danubien et balkanique à la fois contre l'expansion russe et le « Drang nach Osten » germanique, conception que M. Beck n'avait pas réussi à réaliser à l'époque où il était ministre des Affaires étrangères de Pologne et où il commençait, enfin, à se rendre compte des risques que comportait pour son pays l'accord polono-allemand de 1934 dont il avait été le principal artisan? Quelles sont les méditations du peuple allemand sur les passages essentiels du message du président Roosevelt au Congrès américain, sur les déclarations de M. Chamberlain à la Chambre des Communes, sur l'attitude calme et résolue de la Belgique et des Pays-Bas devant les alertes répétées par lesquelles la politique d'intimidation du Reich cherche à ébranler et à user la volonté d'indépendance des deux petites puissances neutres, dont tout le destin est commandé par la sécurité de l'Occident? La propagande nazie et les rigueurs

de la Gestapo couvrent tout cela d'un voile épais mais, ce que l'on sait en toute certitude, c'est que l'Allemagne commence à ployer sous les effets du blocus franco-britannique, c'est que ses finances et son économie connaissent une crise dont le maigre apport de l'Autriche annexée, de la Tchécoslovaquie anéantie, de la Pologne ravagée ne saurait les sauver. On n'a vu d'autre remède à tout ceci que d'octroyer au maréchal Gœring des pouvoirs dictatoriaux en matière financière et économique, en lui confiant la tâche singulièrement ingrate qui consiste à accroître les importations du Reich en dépit du blocus et à financer la guerre sans avoir recours à l'inflation. Cela permet de se rendre compte dans une certaine mesure du point où en est réellement l'Allemagne hitlérienne au cinquième mois de la guerre.

*
* *

Les répercussions de toute nature des défaites subies par l'armée rouge doivent particulièrement retenir l'attention à cette heure. Conflit en marge de la guerre européenne, la mêlée russo-finlandaise est devenue, grâce à la vaillance des Finnois, un des facteurs les plus importants de la crise internationale. Les échecs répétés des offensives russes, les défaillances constantes des forces soviétiques, très supérieures en nombre et pourvues d'un puissant armement moderne, l'importance du butin recueilli par les Finlandais chaque fois qu'ils arrivent en contact direct avec les Rouges, tout cela qui frappe le monde de stupeur et que l'on croyait un miracle interdit à tout héroïsme humain ne s'explique pas seulement par les rigueurs de l'hiver du Nord ou par l'insuffisance militaire des troupes, des cadres et du haut commandement de l'armée soviétique. Même l'argument, pourtant juste en soi, d'une armée de guerre civile peu préparée par sa nature à soutenir une campagne extérieure ne suffit pas à faire comprendre une si longue série de défaites infligées, dans les conditions les plus humiliantes, par une petite nation de trois millions et demi d'âmes à un empire de plus de cent quatre-vingts millions d'habitants. Alors que Moscou prétendait « liqui-

der » la Finlande indépendante par une « guerre-éclair » qui ne devait durer que quelques jours à peine, l'armée rouge, après six semaines de combats acharnés, s'est trouvée rejetée vers les frontières de l'Union soviétique, frontières que les Finlandais ont même réussi à forcer sur plusieurs points.

C'est là incontestablement un des événements les plus surprenants de l'Histoire. Il a dès à présent pour effet de créer un climat nouveau car il fixe l'opinion internationale sur ce que représente réellement cette puissance bolcheviste qui avait réussi à faire illusion au soi-disant prolétariat universel et qui se révèle n'être qu'une force de dissolution portant en elle le germe de sa propre destruction. Vingt-deux années de régime communiste, d'extermination systématique des élites, de suppression méthodique des anciennes valeurs sociales et de formation révolutionnaire de la jeunesse aboutissent, en somme, à cet énorme effondrement du bolchevisme dans les forêts et les champs de neige de Finlande. Aucun plan de campagne sérieusement établi, aucune information précise sur les forces morales et matérielles de l'adversaire, aucune connaissance exacte du terrain, de la technique de la guerre, des méthodes tactiques et stratégiques ; des armées échappant à tout esprit de discipline parce que sans armature morale, sans véritable idéal, sans mystique patriotique, et qui ne sont plus que des hordes que des chefs improvisés poussent à l'aventure et jettent aveuglément sur l'obstacle : voilà le spectacle qu'a donné, en réalité, cette force soviétique par laquelle on prétendait terroriser le monde et réduire toutes les nations civilisées à la servitude communiste. Que M. Staline cherche des responsables parmi ses commissaires du peuple et ses généraux et qu'il les voue à l'« épuration » sanglante érigée en système de gouvernement, cela ne saurait constituer une excuse pour lui-même. L'armée rouge est ce que l'a faite le régime pour lequel elle a été créée. Ses défaites impliquent la condamnation de ce régime tout entier.

L'enseignement qui s'en dégage a une portée générale. L'idéologie communiste en demeure frappée mortellement et avec elle toutes les idéologies, quelle que soit l'étiquette dont elles se couvrent, qui visent la destruction de l'armature

morale de la société civilisée, la dissolution nationale et sociale, l'anarchie des esprits et le désordre politique par la plus abominable contrainte exercée sur les consciences. Si le nazisme allemand s'est associé au bolchevisme russe, c'est parce que les deux doctrines tendent, en réalité, aux mêmes buts, sont commandées par la même haine de tout ce qui est sacré pour les hommes libres et se traduisent par les mêmes méthodes. La victoire finlandaise sur l'armée rouge sera une victoire de la démocratie et de la liberté sur la tyrannie au même titre que celle — certaine — de la France et de l'Angleterre sur l'Allemagne hitlérienne. Berlin est atteint autant que Moscou par les revers des troupes soviétiques. Les forces russes dont le IIIe Reich escomptait l'appui pour la réalisation de ses vastes desseins dans le nord, le centre et le sud-est de l'Europe s'avèrent jusqu'à ce jour impuissantes. Le soutien économique que l'Allemagne attendait de la production russe apparaît de plus en plus illusoire ; la complicité du bolchevisme dans laquelle la propagande nazie voyait un sûr moyen de « travailler » par l'intérieur les pays que le Reich voudrait asservir à son impérialisme a perdu le plus clair de son influence, même sur ces masses qui volontiers se laissent guider par l'instinct révolutionnaire ; tous les plans concertés entre Berlin et Moscou sont bouleversés. Tant que le problème finlandais n'aura pas été résolu — et il ne le sera vraisemblablement pas de sitôt, même si M. Staline sacrifie à cet effet des effectifs infiniment plus importants encore que ceux qu'il a lancés contre la ligne Mannerheim — toute ocopération active de l'Allemagne et de l'Union soviétique sera paralysée dans les Balkans, dans le Proche-Orient et ailleurs. Tel est le bilan politique de cinq mois de collusion germano-russe.

Comment le chancelier Hitler, conseillé par M. von Ribbentrop, s'efforce-t-il de remédier à ce désastre politique, non moins grave pour lui qu'une défaite militaire ? Il en est qui ont supposé un instant qu'il allait surprendre une fois de plus le monde par un de ces revirements soudains et cyniques qui sont dans sa manière et qu'on allait le voir prendre prétexte des complications russo-finlandaises pour essayer de se dégager de l'axe Berlin-Moscou et de se replier sur l'axe Rome-Berlin. Quelle que soit l'audace dénuée de tout

scrupule du Führer, l'opération a dû paraître impossible à l'équipe dirigeante allemande actuelle. Les deux monstres — dans le sens propre du mot — ont lié leurs destins, la chute de l'un devant très probablement entraîner celle de l'autre. Certes, un conflit russo-allemand est une certitude pour l'avenir, quand le germanisme se sentira capable de reprendre à l'expansion slave ce que le chancelier Hitler a cru devoir abandonner à celle-ci pour assurer le succès de son coup de force contre la Pologne mais il n'est guère probable que les deux hommes qui tiennent actuellement toute la scène à Berlin et à Moscou puissent s'y prêter. Ce sera peut-être la tâche de ceux qui, lorsque l'inévitable sera accompli, auront à liquider le nazisme et le bolchevisme. M. Hitler et M. Staline sont prisonniers l'un de l'autre, condamnés à se servir mutuellement jusqu'à la débâcle finale. C'est bien ce qu'il font, l'un avec une cruauté d'Asiate, l'autre avec toute la perfidie d'un faux prophète, sous le couvert de la fiction de la neutralité de la Russie soviétique à l'égard du conflit européen et de la fiction de la neutralité de l'Allemagne à l'égard du conflit russo-finlandais

*
* *

Le Führer s'imagine, semble-t-il, que sauver dans la mesure du possible la face pour le régime stalinien, c'est sauver la face pour son propre régime et rétablir ses chances si gravement compromises. Si la Finlande échappe finalement à l'étreinte russe, la pression allemande sur les États scandinaves perd de son efficacité. L'Allemagne, sous le couvert du mensonge de sa neutralité, s'est donc appliquée à faire obstacle autant qu'elle le pouvait à toute aide et assistance à porter au peuple finlandais en vertu de la recommandation solennelle de la Société des Nations. Elle s'est ingéniée à faire accroire que l'aide à la Finlande impliquait une menace de la France et de l'Angleterre contre elle-même, comme si c'étaient les deux grandes démocraties occidentales, et non la cruelle agression russe, qui avaient créé le « cas » finlandais. Elle a poussé son jeu en faveur de la Russie jusqu'à saisir le maté-

riel de guerre envoyé par l'Italie en transit à travers le Reich. Elle a exercé la pression la plus vive sur les Gouvernements de Stockholm et d'Oslo, afin qu'ils s'opposent — toujours sous prétexte d'observer la plus stricte neutralité — au passage des secours à la Finlande à travers les territoires norvégien et suédois. Personne n'a été dupe de cette tactique, comme personne ne s'est mépris sur la manœuvre tendant à suggérer une médiation, soit des neutres soit de l'Allemagne elle-même, entre Helsinki et Moscou sur les bases d'un compromis garantissant au peuple finnois une indépendance nominale mais assurant en fait à l'Union soviétique, en dépit des revers de l'armée rouge, des avantages portant atteinte à la souveraineté de la Finlande et asservissant pratiquement ce pays à l'impérialisme bolcheviste. L'hypocrisie de la prétendue neutralité du Reich dans le conflit russo-finlandais éclate à l'évidence dans le fait que le Gouvernement de Berlin, tout en favorisant systématiquement les desseins de Moscou contre un petit peuple victime de la plus odieuse des agressions, a cherché à sauver les apparences en ne reconnaissant pas officiellement le prétendu « gouvernement populaire » finlandais improvisé par les maîtres du Kremlin à Térijoki et en continuant, d'autre part, à accorder l'*exequatur* aux consuls finlandais accrédités en Allemagne par le Gouvernement légal d'Helsinki.

Pour la Russie comme pour lui-même, l'effort du Reich porte sur tous les petits pays neutres. N'ayant pas réussi à entraîner ceux-ci dans une résistance active au blocus franco-britannique, Berlin a déclenché contre certains d'entre eux — les plus exposés géographiquement à une agression — une offensive de presse qui explique, à elle seule, les alertes répétées qui, depuis le mois de novembre dernier, ont créé de si graves complications. Les campagnes haineuses des organes nazis ont coïncidé avec de massives concentrations de troupes allemandes de choc aux frontières germano-belge et germano-néerlandaise. Depuis deux mois, tout se passe comme si le Reich cherchait un prétexte, fût-ce le plus misérable, pour se livrer à un coup de force contre deux pays qui n'ont cessé de veiller attentivement au devoir que leur impose une politique d'indépendance — réservant entièrement, d'ailleurs, dans

des circonstances déterminées, il ne faudrait pas l'oublier, leur liberté de décision ; — qui sont bien résolus à s'opposer par la force à toute violation de leur territoire national, qui ont pris courageusement les mesures de sécurité nécessaires à cet effet et dont le seul crime, aux yeux des Allemands, est, en réalité, de barrer par leur position géographique les routes par lesquelles les armées du Reich supposent avoir des chances d'atteindre la France et l'Angleterre. L'agression contre la Hollande et la Belgique serait, elle aussi, une faute politique qui donnerait la mesure exacte de la situation à laquelle l'Allemagne se trouverait réduite.

La pression russo-allemande sur les États neutres des régions danubienne et balkanique a paru s'atténuer pendant quelques jours en raison de la contre-manœuvre de l'Italie, laquelle tend, à la suite de l'entrevue à Venise du comte Ciano et du comte Csaky, à prendre l'accord italo-hongrois comme base d'un rapprochement avec les pays des Balkans, en vue de leur défense commune contre toute expansion bolcheviste dans cette partie du continent. La réunion prochaine à Belgrade de la Conférence de l'Entente balkanique nous fixera sans doute sur les possibilités qui peuvent exister dans cet ordre d'idée. Ce qu'on peut dire en toute certitude, c'est que les neutres échappent dès à présent à toute mainmise de l'Allemagne et de la Russie associées. Ils savent qu'ils seront soutenus en cas de péril ; ils savent que c'est bien uniquement et réellement, sans aucune arrière-pensée égoïste, la cause de la liberté et de la dignité pour tous que défendent la France et l'Angleterre et que celles-ci, avec les ressources dont elles disposent, ne peuvent être vaincues. Indépendamment même de toutes les hautes considérations de droit, de liberté, de conscience et de moralité internationale, les neutres, pour lesquels le problème de vivre devient chaque jour plus angoissant, ont été particulièrement attentifs au récent discours de M. Chamberlain, dans lequel le premier ministre du Royaume-Uni, parlant de la collaboration franco-britannique, a dit que cette association intime des deux grandes démocraties est telle qu'on ne voudra, ni d'une part ni d'une autre, y mettre fin lorsque la guerre sera terminée, « qu'il pourrait même en résulter quelque chose de plus large et de plus pro-

fond car il n'est rien qui faciliterait davantage la tâche de la reconstruction pacifique qui doit être entreprise un jour, il n'est rien qui contribuerait davantage à la stabilité des résultats visés que l'extension de la collaboration de la France et de l'Angleterre à d'autres nations d'Europe, et peut-être du monde entier, dans le domaine de la finance et des relations économiques ». Il y a là une grande idée qui a vivement frappé les esprits réalistes dans tous les pays, une idée pouvant constituer le point de départ d'un effort fécond en vue du rétablissement d'un véritable équilibre politique, financier et économique dans le monde, sans lequel il ne saurait y avoir de salut pour notre civilisation. Il n'est aucun peuple qui ne comprenne ce que représenterait pour la prospérité générale une libre association avec l'empire britannique et l'empire français, aux ressources immenses, tandis que tous savent, à cette heure, que n'importe quelle forme de collaboration avec l'Allemagne hitlérienne vouée à l'autarcie et avec la Russie stalinienne condamnée au désordre dans tous les domaines ne pourrait conduire le monde qu'à la ruine et à la servitude.

ROLAND DE MARÈS

TABLEAUX DE PARIS

Qu'il soit militaire ou civil, le Français témoigne dans ses conversations sur la guerre d'une grande pudeur.

Il n'en parle pas sans répit. Il sait même n'en pas parler. S'il y revient, il craint de faire étalage de sentiments qui lui paraissent gênants devant des gens qui n'apportent pas la même discrétion à s'exprimer. La pensée de ceux qui sont loin, dangereusement ou non, qui ont froid, qui manquent de ce qu'ils aiment ne l'abandonne point, elle veille. Elle est parfois comme une inquiète gardienne, qui s'écoute parler d'*autre chose*, sans comprendre les mots venus aux lèvres. Ce qu'on dit devient une sorte de voile qu'on jetterait sur ce qu'on n'oublie pas mais qu'on ne tient pas à livrer à tous.

... Il nous semble bon d'esquisser ici cette sorte de préambule.

Afin de nous excuser de parler d'autre chose? Non. Mais pour devancer des objections que nous nous faisons parfois nous-mêmes mais qui, si nous n'écoutions que notre cœur, nous contraindraient à ne plus traiter ici qu'un même sujet, — réservé à d'autres. La tâche nous reste de continuer à fixer, même en marge d'une guerre immense, ce qui pourra quelque jour apporter sur ce temps un renseignement utile, donner une note, infime sans doute mais précise.

Qui d'ailleurs a jamais exactement prévu ce qui *restera* d'une époque? L'avenir n'a pas que des comptables; ses « livres » ne ressemblent pas à des registres de banque. Quelques feuilles arrachées à des carnets d'artiste pourront servir aux digressions de ceux qui seraient chargés de récapituler un jour — entre de noires colonnes de chiffres — le nombre des soldats noblement tombés et celui des milliards perdus.

Douglas et Mary. — Au temps de leur célébrité et de l'apparente félicité de leur ménage, j'eus l'amusement de déjeuner, à Paris, avec le couple Douglas Fairbanks-Mary Pickford. Nous étions peu nombreux. Mary Pickford avait gardé son charmant visage, ces yeux dans lesquels s'était logée une tristesse si ingénue qu'elle avait ému devant l'écran muet les populations du monde civilisé. Elle était vêtue d'une étroite robe noire, au col et aux poignets de lingerie, qui lui donnait vaguement des airs de nurse pour milliardaire, habillée par madame Lanvin. Elle risquait peu de gestes, ne parlant qu'à mi-voix, acquiesçant à tout ce qui lui était adressé d'aimable et prodigué de banalités, — et demeurant telle, en somme, que nous l'avions vue maintes fois dans les films qu'elle interprétait. Les rôles muets lui avaient enseigné, je pense, le pouvoir d'un sourire ou d'un geste esquissé, — science que n'ont pas acquise la plupart des comédiennes (et des meilleures) si souvent atteintes du déplorable défaut de s'agiter et de parler trop haut.

Douglas Fairbanks, lui, riait à tout, à plein cœur; il parlait fort. Il brillait de partout, pourrait-on dire: il semblait sortir au même instant de sa baignoire et de chez tous ses fournisseurs — le tailleur, le chemisier, le bottier, le coiffeur même, — car le cheveu était aussi luisant que la chaussure. Mais, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, per-

sonne ne se fût avisé de le prendre pour le *gentleman* qu'il souhaitait paraître. Il offrait le contraste le plus marquant avec la femme qu'il avait épousée. Il n'était pas jusqu'à ses dents éblouissantes qui ne donnassent l'impression d'avoir reçu, dix minutes avant de venir, les soins du meilleur spécialiste yankee. Que la vie lui paraissait légère ! Il soulevait tout, sans effort. Il semblait prêt à jongler avec les meubles. Il était un spectacle réjouissant. Certes, il reposait de bien des politiciens et de maints intellectuels. Mais qu'il devait être affolant de vivre en pareille compagnie ! Il sauta par-dessus des sièges, se lança dans le jardin avec la souplesse et l'élan d'un fauve et bondit par-dessus le bassin. Il pensait évidemment que notre hôte avait fait placer un « opérateur » derrière chaque arbre. En tous cas, il en eût été bien satisfait. Il lui fallait un public pour expliquer sa raison de vivre. S'il s'assombrissait, c'est qu'il sentait poindre l'impossibilité de dépenser si constamment son athlétisme et sa mimique pour des applaudissements imaginaires.

Ce que Marie Pickford refoulait, il le prodiguait à tout venant et même, n'en doutons point, dans la solitude, à tous vents. Peut-être, dans le même temps, la digne madame Pickford, au contraire, devenait-elle évaporée et voluptueusement amoureuse ? Mais, en présence de quelques observateurs, il lui était impossible d'esquisser une de ces moues gentilles qui lui avaient valu sa fortune et sa renommée.

A Hollywood, les Fairbanks-Pickford représentaient l'aristocratie. Ils étaient assez comiquement les ducs et pairs de ce singulier royaume où l'on n'est généralement considéré qu'en fonction des milliers de dollars gagnés à chaque épreuve d'un nouveau film. Les voyageurs qui avaient reçu l'hospitalité à ce foyer ne tarissaient point sur le luxe de la table et des salles de bain, la piscine, l'avion pour aller « faire les courses » à New-York, etc...

Ce ménage qui était la gloire du cinéma, l'honneur du mariage, — en Californie ! — se disloqua. Douglas partit faire le tour du monde, en compagnie d'une demoiselle. Il joua au polo chez les maharadjahs...

Il sautait encore par-dessus les chaises mais ne « tournait » plus... Il vient de mourir...

Mais, déjà, Mary Pickford — cette régente d'Hollywood, — avait épousé un adolescent.

«((( )))»

Jeanne Granier. — Parler du passé nous épargne de courir le risque d'être censuré pour des appréciations en réalité bien timides et communément formulées en tous lieux. Les êtres que nous avons connus ramènent autour de nous, en disparaissant de ce monde, des souvenirs qui retrouvent dans le silence leur couleur et leurs minutieux détails.

Durant mon enfance et ma jeunesse, Jeanne Granier accaparait l'attention de ses contemporains. Elle chantait dans des opérettes que tout le monde allait voir — sauf les enfants, et j'en étais un, — mais, en ce temps là, beaucoup de femmes, j'allais écrire « toutes », chantaient et aimaient croire qu'elles causaient autant de plaisir à ceux qui les écoutaient qu'elles s'en faisaient à elles-mêmes en chantant. Le phonographe et la T.S.F. n'existaient pas et il fallait bien se contenter de la monnaie de ce qui était tellement *à la mode*.

Je m'embusquais dans un coin de salon et j'écoutais... Et j'imaginais cette Granier dont l'un disait :

— Elle dit « ceci » comme « cela »...

Et l'autre :

— Elle lance « cela » comme « ceci ! »...

Que j'aurais aimé la connaître ! Ah ! dame, notre jeunesse peut sembler un peu frivole mais la jeunesse de 1920 l'était-elle beaucoup moins ? Nous n'entendions point parler d'argent sans cesse. Et les cocktails n'existaient pas. Les paroles de ces airs d'opérettes si souvent répétés nous semblaient audacieuses. Plus tard, Yvette Guilbert, — qui fut dans

l'art de la chanson ce que Lautrec devait être dans l'esquisse des femmes faciles de son temps — Yvette Guilbert, que j'allai voir (en le taisant) à quelque matinée du Concert Parisien, où Tout Paris se ruait, effaça, par son naturalisme et son acidité, les airs de Lecocq ou d'Offenbach que j'avais entendus d'après Granier, que je n'avais jamais vue.

Et puis j'avais surpris des apartés sur l'amitié particulière que lui portait le prince de Galles [1], si parisien, si fêté. Et... nous avions un ami qui la connaissait, soupait avec elle, car elle aimait souper et faire apporter du vin de champagne dans sa loge et « l'esprit y pétillait plus que le vin »..., disait-il. Sur mes secrètes instances, il demanda de m'emmener à une répétition de la prochaine opérette qu'elle allait jouer, *la Béarnaise*, je crois. Que de découvertes à la fois : une répétition, les Bouffes-Parisiens, Jeanne Granier !...

Je dois dire qu'il me sembla tout de suite bien naturel de me trouver là, dans les ténèbres de la petite salle, devant la scène que remplissaient de nombreux figurants auxquels on s'efforçait de faire chanter ensemble cette sorte d'exclamation bien « opérette ».

« ... Quelle est cette inconnue !... cette inconnue !... Que je n'ai jamais vue !... que je n'ai... ai... jamais vue ! »

Sur le devant de la scène, assise sur une chaise, tournant le dos au trou du souffleur, une femme qui disparaissait dans un long manteau de fourrure s'écriait, d'une voix cassée ou enrouée par quelque refroidissement :

— Mais non ! Ce n'est pas ça ! Ce n'est pas ça du tout ! Il faut faire un effet *comique*, voyons !... Bien sûr que vous ne l'avez jamais vue, cette femme, puisque c'est une *inconnue !...*

C'était Jeanne Granier. Je m'étais attendu à ressentir des battements de cœur. Il n'en fut rien.

— Tu vois, me disait l'ami de ma famille, qui connaissait Jeanne Granier, tu vois, c'est elle qui met tout en scène...

1. Le futur Édouard VII.

Elle avait quitté sa chaise, elle s'élançait vers les choristes à sa droite, elle les faisait avancer d'un pas...

— Ayez l'air étonné, voyons !... C'est une inconnue !... Vous vous demandez quelle est cette inconnue... Et vous aussi, là-bas, à gauche, approchez-vous, mon ami, je ne vous veux pas de mal... Ah ! non, pas tous en même temps !...

Un régisseur vint lui dire quelques mots à l'oreille.

— Mais non, « *ça ne peut pas aller comme ça* »... c'est vite fait de dire : « Ça peut marcher comme ça »... Mais non, *ça ne marche pas !...* mon ami...

Il y avait les sursauts d'un rire contagieux sous la colère.

— Je ne peux pas me trouver au milieu de tous ces gens qui me regardent, qui disent : « Quelle est cette inconnue ? » et qui ont l'air de me connaître parfaitement... de lancer au public : « Voilà madame Granier !... »

... Mais oui, mon petit. Ainsi, vous !... Il faut me montrer du doigt... Levez la main, tendez le bras !... Comme ça ! A la bonne heure ! Alors, moi, *je peux me figurer que j'ai peur...* et que je suis pour vous une *inconnue !*

Ce : « *je peux me figurer que j'ai peur* », fut pour moi une révélation dans l'empire mystérieux du théâtre.

Cette scène, je la racontai, à Jeanne Granier — bien plus tard — alors que nous fûmes amis. Elle n'était plus jeune. Mais elle avait, dans le cœur, tant de jeunesse, de désir de voir s'exprimer un sentiment vrai, de saisir un témoignage de ce qui doit demeurer vivant d'un acteur, de l'autre côté de la rampe, qu'elle ne me semblait pas avoir changé depuis cette répétition sur la scène des Bouffes. Et dans son atelier du petit hôtel de l'avenue de Wagram, si rempli de souvenirs, devant son portrait dans *le Petit Duc*, elle me chantait, pour moi seul, la « Lettre » de *la Périchole.*

Un jour que je déjeunais chez le vieux M. Henri Ribot, qui demeurait derrière le Grand Palais, avenue d'Antin (aujourd'hui avenue Victor-Emmanuel III), Hortense Schneider, âgée de soixante-douze ou treize ans, tenait la table sous les feux croisés de ses réparties. Elle avait pour partenaires Alfred Capus, Robert de Flers Grosclaude, mademoiselle Sorel, alors dans tout l'éclat de ses succès.

Après le repas, je confiai à Hortense Schneider que j'avais

entendu chanter pour moi, la fameuse « Lettre » de *la Périchole*, par Jeanne Granier... Celle qui avait été la Grande-Duchesse de Gérolstein fit la moue — une vilaine moue, qui voulait témoigner du peu de considération qu'elle ressentait pour celle qui lui avait succédé :

— Elle fait des « ports de voix », me dit-elle.

Je pris un air aussi intéressé que si l'on m'eût dit que Naundorf était le véritable Louis XVII.

— Oui, moi *je ne faisais pas de ports de voix*... Je gardais mon émotion... Les « ports de voix ! » il fallait entendre Offenbach parler des « ports de voix ! »...

— Vraiment... Mais, par exemple ?

Je ne sais comment je m'y pris mais, bientôt, nous ouvrîmes le piano de M. Ribot — que l'on surnommait *Coquin de Printemps !* parce qu'il avait le visage tout bourgeonné et qu'il était vêtu, d'un bout de l'année à l'autre, d'un veston noir bordé, d'un pantalon à petits carreaux noirs et blancs et d'une cravate lavallière bleue à pois.

Mezza voce, Hortense Schneider commença la lettre de *la Périchole* :

Oh ! mon cher amant, je te jure
Que je t'aime de tout mon cœur.
Mais, vraiment, la vie est trop dure
Et nous avons trop de malheur...

Les paroles glissaient sur les lèvres, la dame mûre, de noir vêtue, coiffée d'un vaste chapeau noir et qui portait un gros brillant sur son corsage, ne faisait pas de *port de voix ;* elle articulait, comme certaines femmes de la société du Second Empire prononçaient encore les mots, madame de Pourtalès, par exemple.

C'était une autre « Lettre » que celle de Granier... Elle ne soulignait pas : « *Et nous avons — ons — trop de malheur !* » dans une sorte de sanglot retenu.

Je n'eus de hâte que de revoir Granier. Un soir, après dîner, quai Voltaire, chez madame Misia Godebska, que Jean Cocteau avait justement surnommée *la reine des Ballets russes*,

je lui demandai la « Lettre » avec insistance ; madame Godebska proposa de l'accompagner.

A la vérité, Hortense Schneider avait effleuré. Elle savait qu'on ne pouvait croire à la réalité de son émotion et ne tenait point à ce que l'on y crût. Elle voulait tirer son épingle du jeu et faire sentir, avant tout, l'adresse avec laquelle elle esquissait ce qu'elle n'éprouvait d'ailleurs pas.

Jeanne Granier y allait différemment, plus lentement, comme avec une larme au bord des lèvres et un sourire émouvant dans les yeux, — dans ce qu'elle laissait deviner des yeux, entre les cils clignés.

Il y avait entre ce que me donnaient ou m'avaient donné là ces deux femmes, dont l'une pénétrait dans la vieillesse tandis que l'autre se raccrochait dans le même moment à des attachements dont toutes les chaleurs ne vivaient plus qu'en elle-même — il y avait le passage d'une génération à l'autre...

Mademoiselle Arletty chanterait, sans doute, la lettre de *la Périchole*, tout différemment, aujourd'hui ?

Mais jamais Hortense Schneider n'aurait pu jouer *Amants* !

Ç'avait été un triomphe pour Jeanne Granier. Une nouvelle existence commençait après une carrière qui semblait prématurément finie... Cette voix, qui ne pouvait plus chanter que pour un seul auditeur, devant un piano, exhalait dans la comédie des éclats brisés, des rires qui se cassaient et qui faisaient sentir un pincement au cœur.

— J'ai le trac !... Non, non, ne me demandez pas de continuer, j'ai le trac !... Oui, *c'est bête comme chou*, mais c'est plus fort que moi... »

Elle se serrait la gorge, elle implorait notre clémence...

Le trac !... Je l'ai toujours entendue parler du *trac*, cette femme qui connaissait son métier autant que Réjane. Le *trac* !... Elle l'avait connu déjà, petite fille, en travaillant le piano et le solfège, sous la surveillance d'une mère qui ne badinait pas. Sans doute avait-elle souffert de cette surveillance acharnée, de cette instruction assez dure mais elle en reconnaissait l'efficacité, en proclamant que les chanteuses nouvelles n'avaient presque jamais plus rien appris du tout.

Le *métier*, un métier incomparable, a donné au théâtre des artistes qui ont fait la fortune de pièces souvent médiocres et dont on ne comprendrait plus aujourd'hui quelles raisons en assurèrent le succès. Elles ne firent illusion que grâce à leurs principaux interprètes. Un *métier* solide, complet, une diction qui permet aux spectateurs les plus éloignés de ne pas perdre un mot, qui ne laisse pas une intonation tomber sans passer la rampe, faisaient la base de l'enseignement. C'est parce qu'elle savait *dire* que Jeanne Granier, ayant perdu sa voix, put devenir l'héroïne d'*Amants*, celle du *Nouveau Jeu* et du *Vieux Marcheur* de Henri Lavedan, celle de Capus, dans *la Veine*, etc.

J'assistai un jour, à l'improviste, à une leçon qu'elle donnait à des jeunes filles. Quelle intelligence elle y apportait, non plus seulement dans le métier de comédienne mais dans l'intelligence du texte, la vie qu'elle lui communiquait si promptement, avec un instinct si sûr ! Elle considérait un rôle comme un tableau, un portrait en pied. Elle en exprimait l'allure générale, la physionomie, l'attitude. Elle le *campait*, pour employer un mot d'atelier. Mais, hélas ! ce qu'elle ne parvenait pas à communiquer à ses élèves, ce qu'aucun acteur n'a jamais intégralement transmis à ses élèves, c'est l'inexprimable, ce qui ne se reproduit par aucun moyen mnémotechnique ni mécanique, ce qui est l'âme de l'instrument. Donnez le violon de Paganini à un débutant non inspiré, autant, ou presque, lui mettre une serinette entre les mains. J'ai souvent évoqué en écoutant mademoiselle Granier, cette mère laborieuse, toute occupée de sa fille au milieu des besognes matérielles, qui l'avait si soigneusement préparée pour le théâtre et qui ne trouvait aucun maître trop important pour elle... Pendant près d'un demi-siècle, grâce aux privations que s'était imposées cette mère intelligente et tenace, Paris posséda l'une des plus brillantes artistes qui fut : l'étranger raffolait de tout ce qu'elle exprimait de si parisien — et qui était humain, avant tout.

Élection a l'Académie. — Je ne crois pas que les mânes du cardinal de Richelieu aient fréquemment l'occasion d'être radieuses, les après-midis d'élection à l'Académie.

Certains honneurs que l'on rend aux vivants ont l'air de s'adresser à des morts ; ceux que les candidats à l'Académie se voient décerner semblent une consécration plus voisine de l'enterrement que du triomphe. Ce n'est guère que de leur vivant que la plupart des « Immortels » *sont* de l'Académie.

La mort survenue, qui se souciera de savoir que M. Legouvé a été académicien ? Et, surtout, qui se préoccupe que Balzac, que Baudelaire, que Stendhal, que Flaubert, que Gautier, que Zola, que Maupassant, que Goncourt, que Becque, qu'Alphonse Daudet n'aient point fait partie de cette auguste compagnie, laquelle s'est honorée de tant d'écrivains que seules des combinaisons, des intrigues, des relations, des « convenances » temporaires avaient amenés là.

Pour Edmond de Goncourt, sachant le peu de bienveillance avec laquelle le considérait l'Académie, il ne se « présenta » point mais il créa une concurrente. Évidemment, les parchemins manquaient à la nouvelle venue. Cependant, nous avons vu ce phénomène que le prix décerné chaque fin d'année par les *Dix*, chez Drouant, vaut à son auteur une renommée que les prix accordés par les *Quarante* n'attirent pas à leurs lauréats. Le *Prix Goncourt* aurait pu être décerné par l'Académie, si l'Académie avait accueilli M. de Goncourt. Mais elle se sentait des « préjugés » contre lui. Mon Dieu, il avait écrit *la Fille Élisa*. C'est bien entendu, — mais il nous avait rendu le XVIIIe siècle, avec quelle érudition, quelle grâce et quelle élégance ! J'eus l'honneur de dîner, tout jeune, non loin de lui, à la table de M. Alphonse Daudet ; quel grand monsieur il était, en comparaison de bien des candidats de ce temps-ci !

Des grands seigneurs guerriers, des *personnalités*, nous

pourrions dire des *caractères*, sans presque aucun bagage littéraire furent académiciens, — entendons par là membres de l'Académie française car celle-ci bénéficie encore d'un tel éclat que, dans son rayonnement, les autres académies : Beaux-Arts, Sciences Politiques, Inscriptions, etc... se trouvent plongées dans une sorte de pénombre dont il n'a paru depuis bien longtemps qu'elles soient susceptibles de se dégager. Il y a les séances de réception, me direz-vous, qui groupent, croit-on, l'élite des élites et auxquelles nous n'avons bien souvent eu pour voisins, cependant, que des candidats éventuels. Tels, naguère, M. Victor Du Bled ou M. de Pourairols, accompagné de sa morne épouse qui, se sentant destinée au veuvage, paraissait porter ouvertement le deuil de son mari bien avant que celui-ci ne rendît le dernier soupir, — et d'autres vieilles dames dont les rideaux de salon montraient la trame depuis longtemps et qui, faute de clientèle, renonçaient à enlever les housses des fauteuils.

Personnellement, il m'est rarement arrivé de fréquenter des salons dits « académiques », sinon très jeune chez madame Arman de Caillavet. J'y dînai même quelquefois, au rez-de-chaussée, dans une pièce élégante mais de proportions réduites. M. France était toujours en verve à ces repas pour lesquels, après avoir parlé avec sa cuisinière, la maîtresse de maison se préoccupait avec l'auteur de la *Rôtisserie de la reine Pédauque* de ce qui serait servi littérairement à ses convives. D'autres dîners, ailleurs, dans des dépouilles du Second Empire ou de M. Jules Grévy, au cœur de velours grenat, éclairé par d'anciennes lampes à huile adaptées successivement au pétrole, au gaz et à l'électricité et qui ne laissaient que timidement passer la lumière à travers des globes voilés de tulle et soutenus par des luronnes de chez Barbedienne, souvent costumées en sphinx, m'ont fait concevoir l'Académie, lorsque j'avais à peine plus de vingt ans, comme précédée de bien moroses antichambres.

Pourtant, dans ces décors qui évoquaient des Païva pauvres et des Louise Collet millionnaires, il m'arrivait de considérer des « candidats » à l'esprit brillant, qui évoquaient

des disparus que je me plaisais ainsi à connaître et dont ils parlaient d'autant mieux qu'ils ne les craignaient plus. Mais les salons *littéraires*, exclusivement, m'ont toujours aussi peu attiré que tous les cercles et les cénacles, quels qu'ils soient. C'est l'*imprévu* d'une réunion qui, toujours, m'a tenté. Mais qu'une trentaine de personnes, interchangeables, appartenant toutes à la même catégorie d'individus et que l'on « truffait », selon l'expression, de quelque nouveau venu, — d'un bavard plus bavard que les autres ou d'un grand savant qui, bien entendu, demeurait muet, sans quoi il n'eût pas été supérieur aux autres convives — qu'une trentaine de gens, dis-je, se retrouvent à des jours fixés, m'a toujours semblé la preuve que ces individus manquaient de personnalité, d'originalité, qu'ils n'avaient pour ainsi dire pas de vie privée, pas de secret, qu'ils ne dépendaient point d'une maîtresse radieuse ou d'une épouse délicate dont les bons conseils auraient valu toutes les relations faites dans la pénombre de ces vieux salons rouges où trônait le portrait de la maîtresse de maison, par un membre de l'Institut, naturellement.

Il semble que l'Académie ne considère point suffisamment le rôle important qu'elle est tout naturellement appelée à jouer, non pas seulement hélas ! dans les salons, qui n'existent plus et qui seraient un empire bien médiocre, mais sur les deux continents, en Amérique du Nord et du Sud, particulièrement, dans ces vastes pays aux capitales si latines et où le rayonnement de la France semble encore gagner grâce à la propagande que fait l'Allemagne.

La Seine, qui coule devant le palais Mazarin se présente peut-être aux élus dès qu'ils sont admis à l'honneur de siéger sous la coupole, comme une frontière lointaine et infranchissable. Il y a pourtant, au delà de ce mince filet d'eau, le monde entier, sur lequel l'Académie pourrait jeter les yeux. A certaines heures (et celles que nous vivons sont exceptionnellement favorables), le monde pourrait sentir son attention attirée par une élection que ferait *à propos* l'Académie. Non. Celle-ci préfère le plus souvent se cantonner dans des traditions, plutôt récentes d'ailleurs, et qui lui donnent un air de ministère de la Bonne Santé Spirituelle

de la France mais rien de plus. Pourtant, sans que la coupole de l'Institut tente de rivaliser avec le dôme de Saint-Pierre, l'Académie parée des privilèges de l'âge, dotée de lettres de noblesse inégalables, pourrait instaurer chez elle un régime qui, à l'extérieur, frapperait plus universellement les esprits, si les circonstances imposaient plus fréquemment ses choix à l'assemblée.

Saint-Pierre représente la puissance la plus élevée du monde, celle de la Foi ; la Coupole de l'Académie abrite un groupement d'hommes affirmant la suprématie de l'intelligence, la continuité d'un idéal, la force de l'esprit de tradition et de la liberté de la pensée. Aujourd'hui, en présence du péril germanique, de sa volonté brutale de détruire ce que l'homme a créé et de supplanter les forces spirituelles par les forces de destruction, il faudrait que l'on s'orientât vers des élections qui ne fussent pas uniquement destinées à être goûtées d'un public de choix, mais restreint en dépit du mérite de l'élu. Tout ce qu'on peut dire, cette fois, c'est que le choix de M. André Bellessort au Secrétariat Perpétuel est excellent et que M. Paul Hazard est un érudit de la grande classe, « un érudit qui pense », selon l'expression charmante de M. Émile Henriot. Sa *Crise de la Conscience Européenne* a été traduite en toutes langues.

Mais aux prochaines élections, ne faudra-t-il pas évoluer?

L'Académie est bien fière, du moins, c'est un vieux dicton, elle est en tous cas, parfois ou trop modeste en ses choix, ou trop timide. Monseigneur Verdier, par exemple, ne semblerait-il pas un candidat désigné? Monseigneur Verdier est une sorte de pionnier infatigable des grandes traditions. Il a couvert d'églises la zone rouge ou la *zone*, tout court, durant quelle période, quels événements qui lui semblaient bien hostiles ! Il a encouragé, avec quels soins, quelle ardeur, ce groupement toujours plus nombreux des Jocistes, les J.O.C. *(Jeunesse ouvrière catholique)*. Il a montré, comme légat du Pape, à Buenos-Aires, lors du Congrès eucharistique, de rares qualités d'ambassadeur. Il peut devenir, un jour ou l'autre, un des arbitres les plus autorisés de l'Europe. Si ce grand prélat lisait ces lignes avant qu'elles ne fussent imprimées, il m'ordonnerait sans doute de les effacer ; aussi

prendrai-je le courage de ne pas le consulter et subirai-je avec humilité ses reproches.

Autre personnage de premier rang quoique n'ayant point compulsé de documents anciens ni publié de roman ni de « premier volume » de poésies ni fait représenter de comédies mais qui est une des gloires de la France les plus connues au delà de nos frontières, un grand philanthrope : le docteur Thierry de Martel — laissons-lui ce nom, le seul qu'il entende porter, bien que fils de Gyp, comtesse de Mirabeau-Martel. Une telle élection n'ajouterait-elle pas, si j'ose cette image, quelque éclat à ce phare aux multiples rayons toujours lumineux au-dessus de la France, que devrait demeurer l'Académie *Française?*

L'œuvre de la maison de Richelieu pourrait s'étendre, même dans le travail de rapprochement, d'apaisement qu'elle accomplirait en appelant à elle, parfois, — des hommes, en dehors peut-être de la route sur laquelle quarante hommes, prétendus *immortels*, cheminent derrière l'ombre rouge du Cardinal — des hommes sur lesquels son influence s'exercerait heureusement, n'en doutons point. Je pense à M. Herriot, président de la Chambre, maire de la ville de Lyon, orateur parfois surprenant, lettré, érudit, que je n'ai point l'honneur de connaître mais qui eût ajouté au lustre de cette assemblée, même en y mettant peut-être une note nouvelle, qui, d'ailleurs, se fût bien vite atténuée.

Ne pourrait-on voir siéger également sous la Coupole, un ambassadeur à la mémoire prodigieuse, qui a travaillé *pour la France*, en Turquie et en Italie, avec éclat et qui a vécu longtemps à l'ambassade de Washington, un écrivain direct et coloré, que l'Amérique connaît et considérait non seulement pour ses qualités personnelles mais comme descendant du général La Fayette : M. Charles de Chambrun, auteur d'un remarquable *Vergennes?*

L'Académie trouverait bien d'autres candidats encore, puisqu'elle a refusé Paul Claudel, si elle ne se laissait souvent assujettir par des « promesses » faites à d'autres, promesses qu'elle *tient* parcimonieusement, après s'être bien assurée, évidemment, qu'elles ne serviront point. Autrement comment comprendre ce qui s'est passé pour M. Gabriel de La Roche-

foucauld, qui porte un nom-*maison*, celui-là et que nous pensons en droit de s'étonner du nombre minime de ses voix au second tour, après celles qui lui avaient été accordées au premier ?

Ce sont des « promesses » dites de *courtoisie* qui entretiennent à perpétuité une menue monnaie de candidats dont l'Académie ne doit point se juger suffisamment honorée par les avances qu'ils lui font, puisqu'elle les laisse, comme on dit, sur le carreau. Si quelqu'un d'entre eux finit par passer, elle s'en excuse en disant, selon l'occurence, qu'il ne s'agit que d'un fâcheux ou d'un heureux hasard.

ALBERT FLAMENT

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

LES LOGIS PARISIENS DE RACINE

Malgré la guerre et les angoisses qu'elle crée, les Français n'ont pas tout à fait oublié qu'en 1939 finissait la trois centième année écoulée depuis la naissance de Jean Racine. Et la guerre les a fait songer davantage à son rôle de correspondant de guerre : chargé avec Boileau d'écrire l'histoire de Louis XIV, il suivit consciencieusement les campagnes du Roi. Boileau restait plus volontiers au logis et Racine lui mandait ses impressions.

En mai 1692, par exemple, le camp de Gévries donnait au poète historien « assurément le plus grand spectacle qu'on ait vu depuis plusieurs siècles » : cent vingt mille hommes déployés sur quatre lignes devant Louis et le maréchal de Luxembourg. Mais le pauvre Racine était en mauvaise posture, « chagrin au dernier point d'un vilain clou » au menton qui, après quatre jours de fièvre, lui avait laissé sur le visage un emplâtre qui le « défigurait ». Or, la revue était harassante : « Je commençai à onze heures du matin à marcher, écrit-il à Boileau, j'allai toujours au grand pas de mon cheval et je ne finis qu'à huit heures du soir ; enfin, on était deux heures à aller du bout d'une ligne à l'autre...

» J'étais si las, si ébloui de voir briller des épées et des mousquets, si étourdi d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales qu'en vérité je me laissais conduire par mon cheval, sans plus avoir d'atten-

tion à rien, et j'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou dans leur maison, avec leurs femmes et leurs enfants. et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille... »

Par cet aimable aveu, dépouillé de toute affectation héroïque, nous voici ramenés à Paris et aux logis de Racine. Avant la rue des Maçons, il en avait eu plusieurs autres.

Il vint chez nous de Port-Royal-des-Champs, à dix-neuf ans, pour faire sa logique au collège d'Harcourt, notre lycée Saint-Louis, mais, boulevard Saint-Michel, il ne faut pas chercher de murs antérieurs à 1814. *Encore moins faut-il s'enquérir de la maison « à l'image Saint-Louis », près Sainte-Geneviève-du-Mont où, deux ans après, il faisait résidence (début de* 1660*). Et nous ne conservons pas davantage du premier hôtel de Luynes où Racine vint loger la même année, chez son oncle Vitart, intendant de cette maison ducale. Jadis propriété, entre autres, des évêques de Chartres, de la duchesse d'Etampes, des Séguier, il s'étendait entre le quai des Grands-Augustins (n° 17), la rue Gît-le-Cœur (nos 1-9) et la rue de l'Hirondelle (nos 20-22); rien n'en reste, semble-t-il, d'antérieur à sa démolition (*1671*).*

Dès 1661, *Vitart — et Racine — avaient suivi le duc de Luynes rue du Bac et, en* 1662, *rue de la Butte (rue Saint-Guillaume) sans que je sache en quel lieu précis. En* 1667, *ils s'établirent avec leur patron au nouvel hôtel bâti en* 1660 *par Le Muet pour la célèbre duchesse de Chevreuse, l'un des plus anciens et des plus beaux du faubourg Saint-Germain. Celui-là était presque venu jusqu'à nous quand, en* 1878, *le percement du boulevard Saint-Germain lui enleva sa cour d'honneur. En* 1900, *on acheva de le démolir et il n'en subsiste, avec le nom de la rue de Luynes, ouverte sur son emplacement, que, remontées dans le grand escalier du musée Carnavalet, les peintures murales de Brunetti. Racine était encore à l'hôtel de Luynes en* 1671 *et* 1672 *bien que des actes le trouvent, en* 1667, *rue de Grenelle (mais c'est sans doute une dépendance de la maison) et, en* 1668, *sur la paroisse Saint-Eustache (mais c'est le quartier de l'hôtel de Bourgogne où, depuis* 1667, *on joue ses tragédies.)*

Nous ne sommes pas encore rue des Maçons. Entre 1674 *et l'année de son mariage,* 1677, *Racine habite l'hôtel des Ursins dont les fondations mêmes sont ensevelies sous notre Hôtel-Dieu. En* 1684, *il est, rue Saint-André-des-Arts, dans une maison sise à l'emplacement du n°* 41 *actuel qui, lui non plus, ne garde rien de ce temps. On la voit, sur*

notre croquis d'après le plan de Turgot, à l'angle de la rue de l'Eperon, en face d'un hôtel à tourelle, placé à l'autre angle, où l'on a fait parfois, à tort, semble-t-il, résider l'écrivain. Et c'est entre 1686 *et* 1692 *seulement qu'il habite rue des Maçons, c'est-à-dire rue Champollion (on n'y trouve plus une maison ancienne). Enfin, en* 1692, *il s'installe rue des Marais-Saint-Germain (rue Visconti) où il meurt le* 21 *avril* 1699. *Mais, là encore, le curieux est déçu : il semble prouvé que la maison du chirurgien Mareschal, propriétaire de Racine, a disparu ; elle était située entre le n°* 24 *actuel et la rue Bonaparte ; l'hôtel de Rannes (n°* 21) *n'a pas été habité par Racine.*

Une plaque commémorative, à l'angle des rues de Valois et Saint-Honoré, rappelle seule le théâtre du Palais-Royal où la troupe de Molière joua la Thébaïde *en* 1664 *et* Alexandre *en* 1665. *De l'hôtel de Bourgogne où* Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate *et* Phèdre *virent pour la première fois le public. de* 1667 *à* 1677, *subsiste la tour médiévale dite de Jean-Sans-Peur, que Racine devait peu admirer (rue Etienne-Marcel, il en a été parlé ici-même). Quant aux cabarets que lui et ses amis rendirent fameux : le Mouton-Blanc est enseveli sous la place de l'Hôtel-de-Ville et la Pomme-de-Pin sous la rue de la Cité.*

Certes, Saint-Etienne-du-Mont garde la tombe de Racine et son épitaphe latine, œuvre de Boileau (7e pilier sud de la nef) mais, des lieux où il vécut, il ne reste donc plus guère en place que cet angle de rue dont nous donnons une image, prise d'ailleurs une quarantaine d'années après sa mort.

Voilà, dira-t-on, une bien longue dissertation pour un bien petit résultat. Et cela est vrai. Mais il s'agissait de Racine.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT